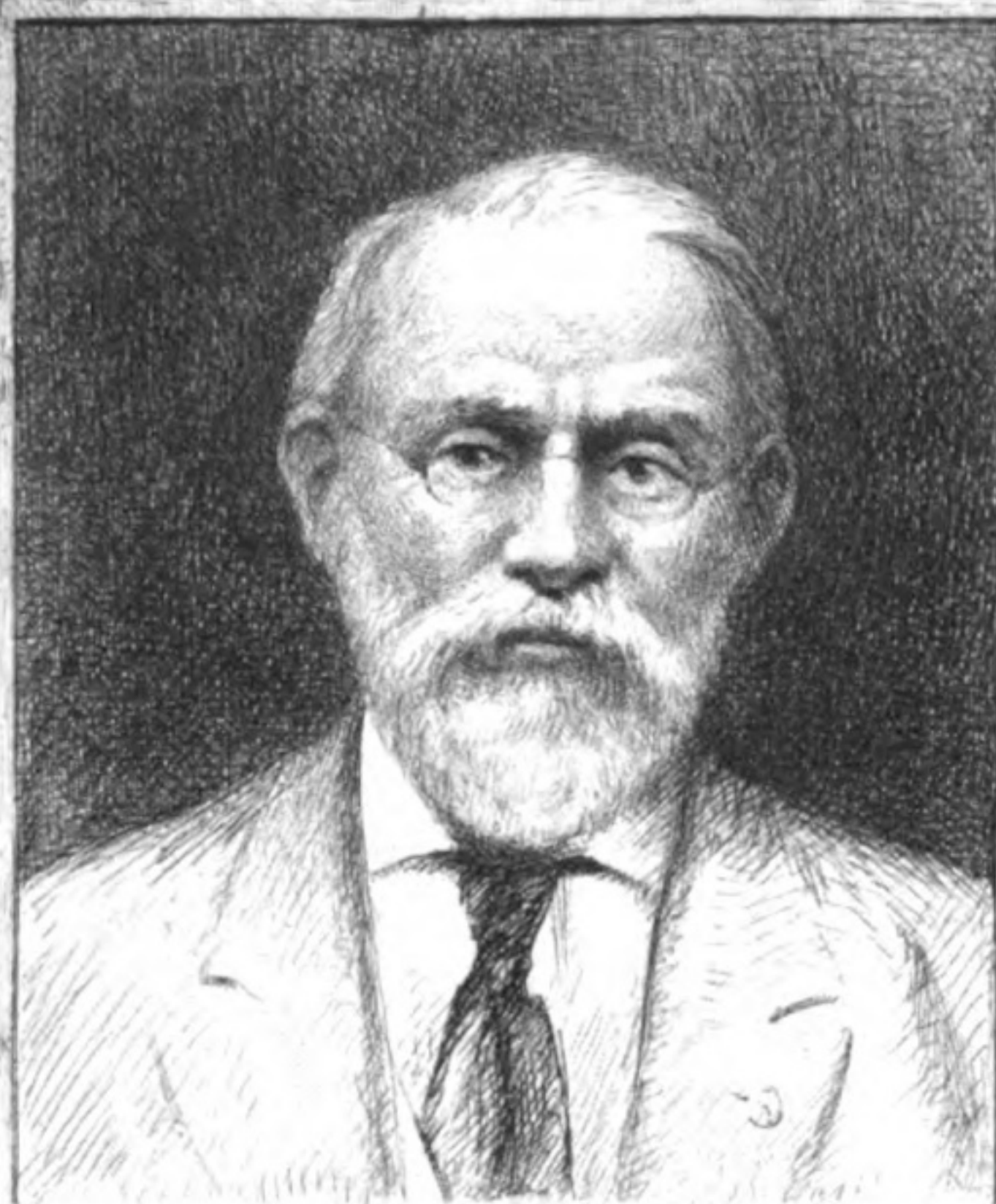


B 377989

DUPL



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

AS
162
.07

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

**La Société laisse aux auteurs des travaux insérés dans ses
Mémoires la responsabilité de leurs opinions.**

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE, SCIENCES
BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS

Fondée en 1809

V. SÉRIE

TOME DIXIÈME

1910

ORLÉANS
IMPRIMERIE AUGUSTE GOUT ET C^{ie}
PASSAGE DU LOIRET
—
1910

NOTE

SUR LES

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ (1)

Les travaux publiés par la Société, dont l'existence légale date du 18 avril 1809, forment, au 31 décembre 1909, 78 volumes répartis en 5 séries.

I^{re} SÉRIE (1810-1813), 7 tomes in-8° c.

Cette série comprend les publications de la Société (2) depuis sa fondation jusqu'aux événements politiques de la fin de 1813, qui entraînèrent la cessation de ses réunions, sous le nom de :

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES, MÉDICALES ET D'AGRICULTURE
D'ORLÉANS

Ce Bulletin se compose de 7 tomes formés chacun de 6 cahiers, à l'exception du tome III, qui contient un septième cahier supplémentaire, soit 43 au total.

Le tome I^{er} commence au mois de juin 1810 et le tome VII s'arrête au mois de décembre 1813.

(1) Cette note a été établie d'après les 78 volumes de la collection complète et reliée des publications de la Société, mise à la disposition des membres pour leurs recherches.

(2) La nouvelle Société succédait aux deux Sociétés royales qui existaient à Orléans avant la Révolution.

La Société Royale d'Agriculture (1762-1789).

La Société Royale de Physique, d'Histoire Naturelle et des Arts d'Orléans (1781) érigée en Académie Royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Orléans en 1786 et spontanément dissoute en 1793.

La pagination du tome VI recommence après le quatrième cahier.

II^e SÉRIE (1818-1837), 14 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société depuis sa réorganisation, en janvier 1818, jusqu'en 1836, sous le nom de :

ANNALES

**DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1818), 1 tome.**

Le tome I^{er}, se compose de 6 cahiers, dont le premier a paru en juillet 1818; il porte par erreur la date de 1819 : lire 1818.

ANNALES

**DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1819 à 1836), 13 tomes.**

III^e SÉRIE (1837 à 1852), 10 tomes in-8° c.

Comprend les publications de la Société du 24 novembre 1836 au 5 novembre 1852, sous le nom de *Mémoires*.

La Société a cru devoir changer le titre de ses publications, « à cause de la difficulté qu'il y a à compléter la série des publications de la Société, parues sous le nom de Bulletin ou Annales » (1).

MÉMOIRES

**DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1837 à 1846-48), 7 tomes.**

MÉMOIRES

**DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS (1849 à 1852), 3 tomes.**

(1) Séances du 7 et du 14 avril 1837.

IV^e SÉRIE (1853 à 1900), 38 tomes in-8^o r.

Comprend les publications de la Société de 1853 à 1900 sous le nom de :

MÉMOIRES

**DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE (1), SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS**

Le changement de format correspond au changement de titre de la Société, afin de jouir du bénéfice de la loi sur les Comices agricoles. (Séance du 5 décembre 1851.)

V^e SÉRIE (1901 à), tomes in-8^o r.

Comprend les publications de la Société en cours depuis 1901, toujours sous la même dénomination de :

MÉMOIRES

**DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
D'ORLÉANS**

On a cru devoir créer cette nouvelle série pour éviter la notation de tomes à chiffres élevés.

Le tome II (1902) porte par erreur le titre de tome I et forme le 71^e volume de la collection et non le 72^e, comme il a été imprimé à tort.

Une table générale des matières et des planches, contenues dans les 46 premiers volumes des publications de la Société, a été insérée après le tome XVII (1875) et une nouvelle table, après le tome XXXV (1897) et le tome XXXVIII (1900).

(1) Le titre de Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans paraît seulement avec les Mémoires de l'année 1853, parce que sans doute, dans le tome de l'année 1852, sont publiés des travaux des années 1847 et 1850, époque à laquelle la Société s'appelait Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1911

Bureau

<i>Président :</i>	D ^r ROCHER, ✱, depuis 1910.
<i>Vice-Président :</i>	R. DE LA LOGE, ✱, — 1910.
<i>Secrét. génér.-arch. :</i>	D ^r FAUCHON, — 1906.
<i>Secrét. part. :</i>	Abbé IAUCH, — 1907.
<i>Trésorier :</i>	LALBALETTIER, — 1904.
<i>Bibliothécaire :</i>	GUILLAUME, — 1907.

MEMBRES D'HONNEUR DE DROIT

M. GODEFROY, Préfet du Loiret, ✱, (O. I.), (M. A.)

M. le Général FERRE, C. ✱, commandant le 5^e corps
d'armée.

M. FACHOT, O. ✱, Premier Président à la Cour d'appel.



M. Paul GITTON, Maire d'Orléans.

MEMBRES D'HONNEUR ÉLUS

MM.

1887. MASPERO, O. *, de l'Institut, professeur
au Collège de France et à l'École des
Hautes-Études,
24, avenue de l'Observatoire, Paris.
1907. LAFENESTRE (Georges), O. *, de l'Institut,
conservateur au Louvre, professeur
d'histoire de la peinture au Louvre et au
Collège de France,
5, avenue Lakanal, Bourg-la-Reine (Seine).
1907. LEMAITRE (Jules), O. *, membre de
l'Académie Française,
39, rue d'Artois, Paris.
1907. GOYAU (Georges), ancien élève de l'Ecole
Normale Supérieure et de l'Ecole de Rome,
12, rue Pierre-Charron, Paris.
1909. Amiral CAILLARD (Léonce), G. O. *, ins-
pecteur général de la marine,
3, rue Margueritte, Paris.

MEMBRES HONORAIRES

1907. CUISSARD,  I., ancien bibliothécaire,
A la Rochelle (Charente-Inférieure).
1907. D^r DESHAYES,  I., ancien trésorier,
55, rue Etienne-Dolet, Orléans.

MEMBRES TITULAIRES

1^o Section d'Agriculture

MM.

1. 1873. Comte DU ROSCOAT,
12, rue Parisie, Orléans ;
Château de la Matholière, Tigy (Loiret).
2. 1899. A. ANGOT, *, U, S, vétérinaire militaire
en retraite, ancien professeur de l'Ecole
vétérinaire du Japon,
75, rue des Murlins, Orléans.
3. 1901. DENIZET, propriétaire,
3, rue de la République, Orléans ;
Villeny (Loir-et-Cher).
4. 1901. JULES BANCHEREAU,
6, quai Barentin, Orléans ;
Château des Aubiers, par Nançay (Cher).
5. 1902. BOURDALOUE, propriétaire,
1, rue des Murlins, Orléans ;
Château du Coudray, par Brinon-sur-Sauldre
(Cher).
6. 1902. Vicomte DE LARNAGE, membre de l'Académie
de Sainte-Croix, conseiller général,
Château de Mézières, par Cléry (Loiret).
7. 1903. RAOUL DE TRISTAN,
Château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).
8. 1906. MAXIME DIDIER, attaché au Musée
de peinture et de sculpture d'Orléans,
111, rue Bannier, Orléans ;
Château de Saint-Léger-en-Braye,
par Auneuil (Oise).

MM.

9. 1907. **ANDRÉ CALLIER**, propriétaire,
12, rue du Colombier, Orléans ;
Les Malacots, par Sully-sur-Loire (Loiret).
10. 1907. **RENÉ DE LA LOGE**, ✱,
14, rue des Fauchets, Orléans ;
Champvallins, Sandillon (Loiret).
11. 1907. **RIMBERT**, notaire honoraire, propriétaire
horticulteur,
3, route d'Olivet, Orléans.
12. 1909. **MAX. D'ALLAINES**, propriétaire,
48, rue d'Illiers, Orléans ;
Château de Laugères-Saint-Marc,
par Saint-Menoux (Allier).
13. 1909. **Comte ADRIEN DE MATHAN**, propriétaire,
40, rue de Patay, Orléans ;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
14. 1909. **PIERRE FOUGERON**, propriétaire,
53, rue de la Bretonnerie, Orléans ;
Mousseaux, par Romorantin (Loir-et-Cher).

2^e Section de Médecine

1. 1877. **Dr PILATE**, chirurgien honoraire de l'Hôtel-Dieu,
12, rue Jeanne-d'Arc, Orléans.
2. 1885. **Dr CHAIGNOT**, médecin de l'Hôtel-Dieu
et des prisons,
47, rue Etienne-Dolet, Orléans.
3. 1886. **Dr ROCHER**, ✱, médecin honoraire de
l'Hôpital général, président du « Souvenir
Français »,
4, rue Dupanloup, Orléans.


MM.

4. 1887. D^r GEFFRIER, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu.
6, rue d'Escures, Orléans.
5. 1887. D^r LUIZY, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
10, rue Porte-Madeleine, Orléans.
6. 1890. D^r FAUCHON, médecin de l'Hôtel-Dieu
et du Chemin de fer d'Orléans,
96, rue Bannier, Orléans.
7. 1891. D^r COEUR, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
78, rue Bannier, Orléans.
8. 1891. D^r VACHER, ✱, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
médecin inspecteur du Chemin de fer
d'Orléans, membre de la Société archéolo-
gique et historique de l'Orléanais,
3, rue Sainte-Anne, Orléans.
9. 1895. D^r BARANGER, médecin du Grand Sémi-
naire et du pensionnat Saint-Euverte,
ancien médecin-adjoint de l'Hôpital général,
2 bis, rue du Bourdon-Blanc, Orléans.
10. 1900. D^r GARSONNIN, conservateur-adjoint du
Musée historique et du Musée Jeanne d'Arc,
membre de la Société archéologique et
historique de l'Orléanais,
24, boulevard Saint-Vincent, Orléans ;
Henrichemont (Cher).
11. 1902. D^r BAILLET, membre correspondant de la
Société de chirurgie,
89, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.

MM.

12. 1902. **D^r MARMASSE**, chirurgien de la Maternité de l'Hôtel-Dieu,
22, rue du Colombier, Orléans.
13. 1906. **D^r COVILLE**, chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
membre correspondant de la Société de chirurgie,
48, rue du Colombier, Orléans.
14. 1907. **D^r TOUCHE**, médecin de l'Hôpital général,
57, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
15. 1909. **COCHINAL (Frédéric)**, pharmacien des Hospices,
39, rue de Limare, Orléans.

3^e Section des Belles-Lettres

1. 1869. **BAILLY**, *,  I., correspondant de l'Institut de France, professeur honoraire de l'Université, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
91, rue Bannier, Orléans.
2. 1875. **BAILLET-DUJONCQUOY**, archiviste paléographe, ancien membre de la Société de l'Ecole des Chartes, ancien membre du Tribunal de commerce d'Orléans, membre du Conseil municipal de la ville d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
26, rue Eudoxe-Marcille, Orléans.

MM.

3. 1877. BASSEVILLE (A.), **Q**, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 13, rue des Pensées, Orléans;
Brelat, Commune de Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher).
4. 1880. COCHARD (chanoine), rédacteur des *Annales Religieuses* du diocèse d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix,
18, rue Saint-Etienne, Orléans.
5. 1886. CHARPENTIER (Paul), avocat, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
14, rue des Charretiers, Orléans.
6. 1887. CHAROY (Marcel), ancien magistrat, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats,
55, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
7. 1900. JARRY (Eugène), archiviste paléographe, lauréat de l'Institut, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
8, place de l'Etape, Orléans ;
Château de Triguères (Loiret).
8. 1903. HUARD (Abel), receveur de l'Enregistrement en retraite,
7, rue du Bourg-Neuf, Orléans.
9. 1903. LAUCH (abbé), préfet des études à l'école Sainte-Croix, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais et de l'Académie de Sainte-Croix, ¹
17, rue du Colombier, Orléans.







MM.

10. 1906. **Dr COURGEON**, licencié ès lettres, médecin-adjoint de l'Hôtel-Dieu,
44, rue de Loigny, Orléans.
11. 1908. **CAGNIEUL** (Albert), **Q**, bibliothécaire de la ville d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
2, rue Guillaume-Prousteau.
12. 1909. **MALLETERRE** (Colonel), *** O. Q**, breveté d'état-major,
61, rue de Coulmiers, Orléans.
13. 1910. **SOYER** (Jacques), **O. Q**, archiviste départemental, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais,
99, boulevard de Châteaudun, Orléans.
14. 1910. **ROCHOUX D'AUBERT** (Alfred), avocat à la Cour d'appel,
45, rue Saint-Euverte, Orléans.
15. 1910. **RUZÉ** (Robert), docteur en droit, avoué à la Cour d'appel,
30, rue du Commandant-Arago.

4° Section des Sciences et Arts

1. 1873. **FAUCONNIER**, ingénieur des Arts et Manufactures, administrateur délégué de la Société orléanaise pour l'éclairage au Gaz et à l'Électricité,
19 bis, rue de la Mouillère, Orléans.

MM.

2. 1880. **DUMUYS** (Léon), conservateur du Musée historique et du Musée Jeanne-d'Arc, correspondant de la Société des Antiquaires de France, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 61, rue de la Lionne, Orléans ; Ivoy-le-Marron (Loir-et-Cher).
3. 1881. **DIDIER** (Albert), O. , conservateur du Musée de peinture et de sculpture, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, 15, rue du Bœuf-Saint-Paterne, Orléans.
4. 1885. **PERRIN**, manufacturier, 70, rue du Colombier, Orléans.
5. 1891. **MAILLARD** (abbé), licencié ès sciences, professeur de mathématiques à l'école Sainte-Croix, 12, rue du Grenier-à-Sel, Orléans.
6. 1895. **THÉVENIN**, , ancien directeur de la Manufacture des Tabacs, 26, boulevard Saint-Vincent, Orléans.
7. 1896. **PAPELIER**, ,  I., professeur de mathématiques spéciales au Lycée d'Orléans, agrégé des sciences mathématiques, 3 bis, route d'Olivet, Orléans.
8. 1897. **DESSAUX** (Georges), ,  I., président de la Chambre de commerce, membre du Conseil supérieur du commerce et de l'industrie, ancien président du Tribunal de commerce, 1, rue Caban, Orléans.

MM.

9. 1899. RENARDIER, ✱, ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées,
1, rue Neuve Saint-Aignan, Orléans.
10. 1902. LALBALETTIER, professeur de mathéma-
tiques, licencié ès sciences mathématiques
et physiques,
4, cloître Saint-Pierre-Empont, Orléans.
11. 1905. GUILLAUME, architecte,
23, rue Chanzy, Orléans.
12. 190. . DE KERVILER (Georges), ingénieur
des Ponts et Chaussées,
6, rue Saint-Euverte, Orléans.
13. 1908. D'ILLIERS (Gaston), sculpteur-animalier,
33, rue Chanzy, Orléans ;
Château de la Fontaine, Olivet.
14. 1910. DESBOIS (Louis), artiste peintre,
18, rue du Colombier, Orléans.
15. 1910. DESTENAY (Édouard), ✱, compositeur de
musique,
49, rue Bannier, Orléans ;
La Nivelle, Saint-Pryvé-Saint-Mesmin (Loiret).

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

1. 1889. DUCHALAIS-ROUSSEAU,
aux Montils, par Blois (Loir-et-Cher).
2. 1895. BOUCHET (Emile), **Q** I., vice-président
de la Société Dunkerquoise,
Dunkerque (Nord), 58, rue Saint-Jean.
3. 1901. TRISTAN (comte Elzéar DE),
château de Cormes, Saint-Cyr-en-Val (Loiret).
4. 1902. ROCHETERIE (Maxime DE LA), lauréat de
l'Académie Française, président de la
Société d'horticulture et du Comice agricole
d'Orléans,
Château du Bouchet, à Dry (Loiret).
5. 1905. BERNOIS (abbé), aumônier de la Sainte-
Enfance,
5, cloître Saint-Pierre-Empont.
6. 1906. RAPINE (Henri), architecte diplômé du
Gouvernement,
11, rue Montparnasse, Paris.
7. 1906. D^r COURTADE,
Outarville (Loiret).
8. 1906. RAGUENET DE SAINT-ALBIN (Octave),
17, rue d'Illiers, Orléans.
9. 1906. D^r PERCEPIED, médecin consultant,
au Mont-Dore (Puy-de-Dôme).
10. 1906. D^r MERCIER, professeur à l'Ecole
de Médecine de Tours,
41, b^d Heurteloup, Tours (Indre-et-Loire).

MM.

11. 1906. **PERRAULT** (Maurice), avoué,
à Epernay (Marne).
12. 1907. **ORLÉANS** (comte D'),
Château de Rère, par Theillay (Loir-et-Cher).
13. 1907. **LEGAY**, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
à Moulins (Allier).
14. 1907. **DARBLAY**, conseiller général,
Chevilly (Loiret).
15. 1907. **GUÉRET**, pharmacien,
à Meung (Loiret).
16. 1907. **D^r DUCHATEAU**,
à Cléry (Loiret).
17. 1908. **JOHANET** (Henri), administrateur
de la Société des Agriculteurs de France,
46, rue de Clichy, Paris.
18. 1908. **NICOLAS** (Louis), peintre dessinateur,
27, rue des Grands-Champs, Orléans.
19. 1908. **MOROGUES** (baron Gonzalve DE),
propriétaire,
80, rue Bannier, Orléans.
20. 1908. **BARBIER** (l'abbé Paul), chanoine de la Cathédrale,
40, rue Saint-Euverte, Orléans.
21. 1908. **SAGET** (abbé), curé doyen,
à Cléry (Loiret).
22. 1908. **BILLARD** (Georges), notaire,
9, rue Pétoniaud-Beaupeyrat, Limoges (Haute-Vienne).

MM.

23. 1908. TABART, pharmacien,
47, rue du Loing, Montargis (Loiret).
24. 1908. VILMORIN (Maurice DE), ✱,
4, quai de la Mégisserie, Paris;
Château des Barres, Nogent-sur-Vernisson
(Loiret).
25. 1908. LAGNY, propriétaire,
à Chétif-Puits, Gien (Loiret).
26. 1909. COLAS DES FRANCS (Maurice),
2, place du Châtelet, Orléans;
Château du Bailly, Mézières (Loiret).
27. 1909. BASSEVILLE (Abbé G.), curé d'Amilly,
à Amilly (Loiret).
28. 1909. CHAMPVALLINS (Jean DE), propriétaire,
38, rue de Loigny, Orléans;
Château d'Auzan, par Châteauroux (Indre).
29. 1909. PUYVALLÉE (Albert DE), propriétaire,
10, rue de Patay, Orléans;
Château de Boisgibault, Ardon (Loiret).
30. 1909. MICHAU (René),
83, rue Bourgogne, Orléans.
31. 1909. BOUVIER (Armand), professeur de première
au Lycée d'Orléans,
37, faubourg Saint-Jean, Orléans.
32. 1909. BENOIT (Charles), ✱, Directeur de la ma-
nufacture des Tabacs,
6, rue de la Manufact. des Tabacs, Orléans;
Chalet Saint-Louis, Berck-Plage (Pas-de-
Calais).

MM.

33. 1909. DORET (Jules), O. I., professeur honoraire au Lycée d'Orléans,
62, avenue Dauphine, Orléans.
34. 1909. CHANCEREL (Lucien), inspecteur adjoint des Eaux et Forêts,
Château de Lintry, par Châteauneuf (Loiret);
76, rue d'Assas, Paris.
35. 1909. SAINT-POL (Comte Jean DE), ingénieur agricole,
2, rue Saint-Marc, Orléans.
36. 1909. LOISEAU (Gabriel), avocat à la Cour d'appel,
44, rue Chanzy, Orléans;
Château de Veaugereau, par Briare (Loiret).
37. 1909. ECK, conservateur des Musées de Saint-Quentin,
Rue Lescuyer, à Saint-Quentin (Aisne).
38. 1909. FOUGERON (Paul-Élie), propriétaire,
33, rue de la Bretonnerie, Orléans.
39. 1909. ALARET-TAILLEFERT (Maurice), propriétaire,
Château de la Touche, par Donnery (Loiret).
40. 1909. PAUL-HAZARD, ancien avocat général, président d'honneur de la Société de géographie du Cher,
Au Gilloy, par Tigy (Loiret).
41. 1910. BERTON (Paul), *, président de chambre honoraire,
A Sancerre (Cher).

42. 1910. LIVONNIÈRE (Comte DE), conseiller général
de Maine-et-Loire,
16, rue Bretonnerie, Orléans.
43. 1910. BARON (Gabriel), ancien avoué,
19, rue de Loigny, Orléans.
44. 1910. CHAMBON (Émile), propriétaire,
33, rue Saint-Euverte, Orléans.
45. 1910. SEJOURNÉ (Joseph), avocat, conseiller
général,
91, boulevard Alexandre-Martin, Orléans.
46. 1910. FUGERAY (l'abbé René), curé de Mardié,
Par Pont-aux-Moines (Loiret).
47. 1910. HOCHARD (Gaston), artiste peintre,
181, rue de Courcelles, Paris.
48. 1910. JOVY (Ernest), O. O., professeur au collège,
41, rue Parée, Vitry-le-François (Marne).
49. 1910. DECOURTEIX-TURQUET (Albert), président
du Tribunal civil, Le Blanc (Indre),
Château du Nuizance, par Luant (Indre).
50. 1910. ROUSSEAU, *, ingénieur en chef des Ponts
et Chaussées,
bureaux, 22 bis, avenue Rapp (Paris),
Villa Montmorency, 7, avenue des Tilleuls
(Paris).
51. 1910. RIGUET (l'abbé), curé de Saint-Denis-de-
l'Hôtel (Loiret).
-

DÉMISSIONS

MEMBRES TITULAIRES

MM.

BERTON (Paul), membre de la section des Lettres, démissionnaire le 21 janvier 1910.

ROUSSEAU, ✱, membre de la section des Sciences et Arts, démissionnaire le 7 octobre 1910.

MEMBRES CORRESPONDANTS

DESBOIS (Louis), démissionnaire le 21 janvier 1910.

COLLIN (Sullian), démissionnaire le 17 juillet 1910.

D^r GUÉRIDAUD, démissionnaire le 18 novembre 1910.

DESTENAY (Édouard), démissionnaire le 2 décembre 1910.

NÉCROLOGIE

MEMBRE D'HONNEUR DE DROIT

M. COURTIN-ROSSIGNOL, ✱, O, maire d'Orléans, décédé à Orléans, le 7 octobre 1910.

MEMBRE HONORAIRE

M. JULLIEN-CROSNIER, ancien bibliothécaire, décédé à Orléans, le 28 octobre 1910.

MEMBRE TITULAIRE

M. TIMOTHÉE DES FRANCS, membre de la section d'Agriculture, décédé au château de Mörchêne, Saint-Cyr-en-Val (Loiret), le 31 août 1910.

MEMBRES CORRESPONDANTS

COLOMBIER (Maurice DU), décédé à Orléans, le 24 novembre 1909.

D^r LÉON-PETIT, décédé à Paris, le 20 mai 1910.

DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ

1850. M. GUYOT, membre de la Société, lui lègue par testament une partie de sa bibliothèque.

1874. M. LAISNÉ DE SAINTE-MARIE, président de la Société, lui fait don de 3.000 francs.

1880. M^{lle} DANGER lègue à notre Société une somme de 2.000 francs.

PRIX DE LA SOCIÉTÉ

PRIX DE MOROGUES

M. le baron DE MOROGUES a légué, en 1840, à notre Société, dont il était membre, une somme de 1,500 francs pour fonder un prix destiné à l'agriculteur du département du Loiret signalé pour la supériorité de sa culture.

Le prix est décerné aussitôt que les arrérages du legs atteignent le total de 600 francs.

PRIX PERROT

M. PERROT, membre de la section d'Agriculture, a fait don à notre Société, en 1871, d'une somme de 3,000 francs productive d'intérêts, devant servir à la création d'un prix.

Ce prix, d'une valeur de 600 francs, est distribué tous les cinq ans environ, à un cultivateur de l'un des arrondissements du Loiret.

PRIX DAVOUST

M. Émile DAVOUST, membre de la section des Sciences et Arts, a fait à notre Société, en 1890, un legs de 5,000 francs dont les revenus sont attribués à la fondation d'un prix destiné à récompenser une œuvre d'art ou un ouvrage littéraire artistique; il est joint au prix une médaille commémorative.

SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES

A

- Abbeville** (Somme). — Société d'émulation d'Abbeville (*Bulletin*).
- Aix** (Bouches-du-Rhône). — Facultés de Droit et des Lettres (*Annales* des) (Bibliothèque de l'Université d'Aix).
- Amiens** (Somme). — Académie des Sciences, Lettres et Arts de la Somme (*Mémoires*).
- Angers** (Maine-et-Loire). — Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers (*Mémoires*).
- Angoulême** (Charente). — Société archéologique et historique de la Charente (*Annales*).
- Auxerre** (Yonne). — Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (*Bulletin*).

B

- Besançon** (Doubs). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts (*Bulletin*).
- Béziers** (Hérault). — Société archéologique, scientifique et littéraire (*Bulletin*).
- Blois** (Loir-et-Cher). — Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher (*Mémoires*).
- Bordeaux** (Gironde). — Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux (*Actes*).
- Bourges** (Cher). — Société des Antiquaires du Centre (*Mémoires*).

C

- Caen** (Calvados). — Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres (*Mémoires*).
- Cambrai** (Nord). — Société d'Emulation (*Mémoires*).
- Châlons-sur-Marne** (Marne). — Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne (*Mémoires*).
- Châteaudun** (Eure-et-Loir). — Société Dunoise (*Bulletin*).
- Chartres** (Eure-et-Loir). — Société archéologique d'Eure-et-Loir (*Bulletin*).

Cherbourg (Manche). — Société des Sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg (*Mémoires*).

D

Dijon (Côte-d'Or). — Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon (*Mémoires*).

Dunkerque (Nord). — Société Dunkerquoise (*Mémoires*).

E

Evreux (Eure). — Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure (*Bulletin*).

G

Gien (Loiret). — Bibliothèque municipale.

H

Havre (Le) (Seine-Inférieure). — Société Havraise d'études diverses (*Recueil de publications*).

L

Lamotte-Beuvron (Loir-et-Cher). — Comité central de la Sologne.

Laon (Aisne). — Société académique (*Bulletin*).

Lyon (Rhône). — Société d'Agriculture, Sciences et Industrie de Lyon (*Annales*).

— Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon (*Mémoires*).

M

Mâcon (Saône-et-Loire). — Académie de Mâcon (*Annales*).

Mayenne (Le) (Sarthe). — Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Sarthe (*Bulletin*).

Marseille (Bouches-du-Rhône). — Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Marseille (*Mémoires*).

Montpellier (Hérault). — Académie des Sciences et Lettres de Montpellier (*Mémoires*).

Montargis (Loiret). — Bibliothèque municipale.

Montauban (Tarn-et-Garonne). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Montauban (*Recueil*).

N

- Nancy** (Meurthe-et-Moselle). — Académie de Stanislas (*Mémoires*).
- Nantes** (Loire-Inférieure). — Société académique de Nantes (*Annales*).
- Narbonne** (Aude). — Commission archéologique de Narbonne (*Bulletin*).
- Nevers** (Nièvre). — Société Nivernaise des Lettres, Sciences et Arts (*Bulletin*).
- Nice** (Alpes-Maritimes). — Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes (*Annales*).
- Niort** (Deux-Sèvres). — Société historique et scientifique des Deux-Sèvres (*Mémoires*).

O

- Orléans.** — Bibliothèque municipale d'Orléans.
- Bibliothèque des archives du département du Loiret.
 - Bibliothèque du Lycée d'Orléans.
 - Bibliothèque de l'École normale des instituteurs.
 - Bibliothèque de l'École normale des institutrices.
 - Bibliothèque du Musée Jeanne d'Arc.
 - Comice agricole d'Orléans (*Bulletin*).
 - Société archéologique et historique de l'Orléanais (*Bulletin et Mémoires*).
 - Société d'horticulture d'Orléans (*Bulletin*).
 - Société horticole (*Bulletin*).

P

- Paris.** — Société nationale des Antiquaires de France (*Bulletin*).
- Musée Guimet (*Annales* du).
 - Musée Guimet (*Revue de l'histoire des religions*).
 - Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne.
 - Comité des Travaux historiques et scientifiques au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (*Bulletin archéologique*).
 - Société philomathique de Paris (*Bulletin*).
 - Société nationale d'agriculture, 18, rue de Bellechasse (*Bulletin des séances*).
- Perpignan** (Pyrénées-Orientales). — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales (*Publications*).

Pithiviers. — Bibliothèque municipale.

Poitiers (Vienne). — Société des Antiquaires de l'Ouest (*Bulletin*).

R

Rouen (Seine-Inférieure). — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (*Précis analytique*).

S

Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). — Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo (*Annales*).

Senlis (Oise). — Comité archéologique (*Mémoires*).

Soissons (Aisne). — Société archéologique, historique et scientifique de Soissons (*Bulletin*).

T

Tananarive (Ile de Madagascar). — Académie Malgache (*Bulletin*).

Tours (Indre-et-Loire). — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Indre-et-Loire (*Annales*).

Troyes (Aube). — Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube (*Mémoires*).

V

Valence (Drôme). — Société départementale d'Archéologie de la Drôme (*Bulletin*).

Vannes (Morbihan). — Société polymathique du Morbihan (*Bulletin*).

Versailles (Seine-et-Oise). — Société des Sciences morales, littéraires et artistiques de Seine-et-Oise (*Mémoires*).

Sociétés étrangères de langue française

Grand-Duché de Luxembourg. — Institut Royal Grand-Ducal (*Publications*).

Belgique. — Mons. — Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut (*Mémoires*).

Egypte. — Le Caire. — Institut Egyptien (*Bulletin*).

FRANCE ET ALLEMAGNE

LA DISPUTE DU RHIN

PAR M. LE COLONEL MALLETERRE

Membre de la Section des Lettres

Séance du 18 février 1910

RAPPORT VERBAL DE M. AUGUSTE BAILLET

Membre de la Section des Lettres

Séance du 1^{er} avril 1910

Dans l'hiver de l'an 842, les armées de Karl, dit le Chauve, et de son frère Ludwig, qui s'intitulait le Germanique, victorieuses à Fontanet de l'armée de Lothar, leur aîné, étaient campées sur les bords du Rhin, au passage déjà fameux de Strasbourg (Argentoria). Autour de Karl se pressaient les Gallo-Franks, leudes ou gens de Neustrie, des pays de la Loire et de la Seine, des confins de l'Aquitaine, Méridionaux romanisés de la Provence. Sous l'étendard du Germanique étaient réunis les peuples de la Germanie, Bavarois, Alamans, Saxons, Franks Orientaux, Thuringiens.

Les deux chefs et leurs soldats échangèrent les célèbres serments de Strasbourg par lesquels ils liaient partie contre l'impérialisme carlovingien que représentait Lothar appuyé par les Franks d'Austrasie, les Aqi-

lains de la Garonne et une partie des Bourguignons. Les Francs de Karl jurèrent en langue romane, presque latine, les Germains de Ludwig s'exprimèrent en un latin déjà altéré de termes germains, marquant ainsi la différence de langage et d'idiome qui allait les séparer. Mais l'emplacement choisi pour ces serments et pour les fêtes qui suivirent définissait encore plus nettement la disjonction, bientôt définitive, des éléments ethniques (1) un moment groupés et maintenus sous la puissante main du Grand Empereur. En s'éloignant du champ de bataille fratricide, les deux armées alliées retournaient naturellement au Rhin, et s'y arrêtaient, chacune sur une rive. De Strasbourg, après le serment, elles remonterent à Worms et à Mayence et éprouvèrent confusément l'impression de l'obstacle de la frontière naturelle que le fleuve large et impétueux mettait entre deux pays, entre deux agglomérations de peuples encore informes. Rive droite, c'était la Germanie presque barbare, d'où étaient sortis les Francs et les autres envahisseurs ; rive gauche, c'était la Gaule, déjà civilisée et affinée par le génie romain, absorbant et transformant ses nouveaux conquérants, les Francs.

Retournant de nouveau vers Lothar, les deux frères Karl et Ludwig l'appellent en conférence dans une île de la Saône, et après une année de débats, c'est enfin sur la Meuse, à Verdun, que se consomme le partage de l'empire, au grand dépit des trois prétendants, qui aspiraient personnellement à la couronne impériale,

(1) Il ne faut pas attacher à ces classifications plus de valeur que ne comportent les appellations ethniques de cette époque troublée. Il y avait de tout dans les trois armées, mais certains éléments y dominaient.

mais préféreraient encore cependant être rois de quelque chose que sujets d'un frère empereur (1).

Comme le dit l'historien Nithard, la dislocation de l'empire fut un événement plus imposé que voulu.

L'Eglise s'y opposa de tout son pouvoir, prévoyant l'anarchie et le désordre social, conséquences fatales du morcellement du sol et du pouvoir, et ce fut elle qui conserva au titre d'empereur le prestige qui allait dominer tout le moyen âge et se tourner même contre elle. Mais, plus encore que les ambitions des trois frères et les coutumes de partage des tribus germanes, les divisions déjà manifestes des peuples, les affinités du sol et les obstacles naturels sollicitaient le démembrement de ce trop vaste empire.

Le traité de Verdun est un fait géographique autant qu'historique, en ce sens qu'il affirme la séparation naturelle de la Gaule et de la Germanie. Mais les contractants ne pouvaient voir si loin et étaient conduits, plus qu'ils ne le pensaient, dans leurs préoccupations intéressées, par des influences dont le sens leur échappait.

Aussi les conventions qu'ils adoptèrent portaient-elles l'empreinte du trouble de cette époque de transition et de lutte, et comme il y avait trois frères, même quatre, on fit trois ou quatre parts, même au profit du vaincu. C'est ainsi que fut constituée la part de Lothar, gardant le titre d'Empereur, de ce fait possesseur incontesté d'Aix-la-Chapelle et défenseur juré de la Rome papale. De l'une à l'autre ville impériale, toute la route lui fut concédée sur les territoires austrasiens, bourguignons, alpestres, lombards, italiens, entre le Rhin, la Meuse et la Saône d'une part, le Rhône, la Méditerranée

(1) *Pro rege regulus, pro regno fragmenta regni*, dit un vieux chroniqueur contemporain.

née et les Alpes helvétiques d'autre part. Cet Etat intermédiaire prit de son maître le nom sous lequel il est connu, la Lotharingie. Ce ne fut pas sans regret et sans espoir de retour que Karl vit lui échapper cette Austrasie d'où sortait sa famille, et qui était bien franque, malgré qu'elle fût une marche de guerre, constamment traversée par les invasions. A la mort de Lothar, il se hâta de se faire reconnaître roi de Lorraine, mais déjà le Germanique, lassé des luttes contre ses barbares sujets de l'Est, se rappelait la supériorité des terroirs d'origine et voulait sa part. Par la convention de Mersen (870), les deux frères se partagent la Lotharingie du Nord, tandis que se constituent au sud des royaumes indépendants. Mais, à la mort de Ludwig, Karl revendique de nouveau toute l'Austrasie et obtient du pape le titre impérial.

L'histoire de l'Europe occidentale sort de ces lointaines prémisses.

Le traité de Verdun marque, en effet, comme nous l'avons dit, la séparation et le début de la constitution de trois grands éléments ethniques, qui sont loin d'être à cette date des nationalités, étant composés de trop de fragments de peuples, mais qui ont tendance à se particulariser et à se nationaliser : *Gallo-Franks*, à l'ouest du Rhin ; *Germanics*, à l'est ; *peuples méditerranéens*, au sud.

La constitution de la Lotharingie ne fut qu'un compromis temporaire, le Rhin resta dans l'idée populaire et dans la tradition royale une limite naturelle.

Dès lors, les rois gallo-franks se conformeront à la tradition nouée sans retard par Karl le Chauve, à savoir que l'Austrasie fait partie du royaume de la Gaule franque et doit être revendiquée et rattachée.

Enfin, le titre d'empereur garde son prestige, qu'il passe des princes gallo-francs aux princes germaniques, et c'est à ce titre seul que ces derniers réclameront l'héritage impérial, sinon de Charlemagne, du moins de Lothar, tel qu'il fut constitué au traité de Verdun (Lotharingie-Italie).

Il s'engage donc dès le ix^e siècle une lutte acharnée entre les rois gallo-francs, plus tard rois de France, et les empereurs germaniques, au sujet de ces territoires contestés, les uns faisant valoir les droits naturels du sol et de la race, les autres les droits régaliens et impériaux.

La dispute du Rhin a duré dix siècles et n'est pas terminée. Ses phases ont ceci de remarquable qu'après des vicissitudes et des péripéties diverses, c'est le royaume le premier formé comme Etat et comme nationalité, et le plus uni, qui l'emporte, et que l'Allemagne divisée et anarchique doit reculer devant la France unifiée et centralisée. Celle-ci arrive même, à un moment, à reprendre le titre impérial et, franchissant le Rhin, à refaire l'empire de Charlemagne. Puis c'est l'Allemagne unie qui fait à son tour reculer la France, troublée politiquement et socialement, et qui l'emporte en reprenant un grand pan de cette Lotharingie si âprement disputée, et en faisant allemande toute la rive gauche du Rhin.

La question du Rhin domine donc la lutte pour les frontières naturelles qui sera pendant dix siècles le grand drame de l'Europe occidentale. Mais il faut bien remarquer ceci, c'est la base même de nos justes droits.

A mesure que se constituent les nationalités européennes conscientes d'elles-mêmes, elles cherchent à se

resserrer derrière les obstacles qui peuvent sauvegarder leur croissance et leur indépendance. Mais leur évolution naturelle est traversée de multiples interventions, de révolutions mêmes, dont elles-mêmes et les hommes qui ont paru les diriger ont été plutôt le jouet, tant les forces naturelles s'imposent aux peuples comme aux hommes.

Dans cette histoire, parfois sombre, si souvent sanglante, de la gestation des Etats de l'Europe occidentale, la France, nous l'avons fait ressortir précédemment, tient dès le ix^e siècle une place à part. En même temps qu'elle cherche ses limites rationnelles, elle doit à la vertu de son sol, aux privilèges de sa situation et de sa contexture géographiques, de devenir, bien avant les autres, le premier Etat continental unifié, harmonisé, centralisé sous une autorité consacrée par la tradition dynastique et le consentement populaire.

La double constitution, ethnique, sociale et politique de la nationalité française et de son champ d'action territorial, se poursuit à travers les vicissitudes les plus imprévues et les plus contradictoires, avec des alternances inouïes de prospérité et de revers qui en font la plus extraordinaire et aussi la plus logique histoire qui existe.

L'Allemagne, au contraire, même sous les apparences et le décor pompeux du Saint-Empire, a été en proie aux dissensions intestines, depuis Louis le Germanique jusqu'à Guillaume I^{er}, et a subi les dominations les plus variées. Le génie allemand, très réel de par la langue, l'esprit et la tradition, n'a pu cependant triompher des forces de dissociation du sol et des éléments ethniques. L'unité n'a pu se réaliser que par la violence. Ce n'est qu'après trois guerres, injustes dans leurs prétextes,

mais justifiées par le succès, sous la pression implacable d'un ministre-soldat, issu des marches lointaines de l'Est, que l'empire allemand a pu se fonder sous une forme unitaire, et encore les tendances séculaires vers une confédération d'Etats plutôt qu'à la centralisation du pouvoir n'ont-elles pas disparu et gardent-elles, plus ou moins dissimulées, leur esprit de réaction et d'opposition contre les excès de suprématie et d'absorption de l'autorité impériale.

Quand donc on compare les droits historiques et naturels des deux tenants de la dispute du Rhin, on peut se demander à juste titre quels sont les plus anciens et les plus affirmés par les faits, et entre deux Etats, l'un nationalement formé et centralisé sur des terroirs très définis, l'autre de nationalité indistincte et divisée, en pleine anarchie politique pendant des siècles sur des pays qui s'y prêtaient, lequel était donc le mieux en situation de faire valoir ce qu'on appelle en jurisprudence ordinaire et internationale les droits d'Etat. Et, sans raisonner *a priori* ni faire intervenir les causes profondes, nulle démonstration n'est plus frappante, plus saisissante et plus persuasive que la simple énumération des traités qui ont sanctionné, au cours des siècles, la formation territoriale française, et en particulier l'absorption naturelle des pays de la rive gauche du Rhin, de l'ancienne Austrasie, dans cette France qui se délimitait elle-même aux frontières qu'elle jugeait équitables et imprescriptibles.

Relisons l'histoire et la carte. Comme nous l'avons dit, aucune description historique, aucune thèse écrite ne vaut la simple vue de la carte, et il suffit de regarder quelques cartes bien choisies d'un pays aux principales époques de sa formation pour se rendre compte de son

évolution, de ses transformations, de ses vicissitudes. C'est le but que se proposent, en général, les atlas historiques, et celui que nous avons cherché personnellement, en dressant une série de cartes de la France à peu près par siècle depuis les origines. Sans nous prévaloir d'aucune autorité professionnelle ni supérieure à d'autres, nous avons quelque droit à nous appuyer sur ce travail qui a certainement marqué un progrès dans la méthode d'exposition historique, et c'est pourquoi nous prions nos lecteurs de se reporter, s'ils en ont le désir, à notre Atlas historique (1).

Regardons d'abord la France féodale. Elle apparaît anarchique, sans forme politique assurée, toute diaprée des teintes diverses des grands fiefs féodaux, dont quelques-uns sont à peu près indépendants du roi qui règne à Paris, et d'autres au pouvoir d'ennemis d'outre-mer. Mais le travail d'union et de centralisation s'opère sous l'effort des rois Capétiens, issus des ducs de France. Ils arrachent peu à peu aux seigneurs, aux Anglais, à l'empire germanique, tous ces terroirs, tous ces pays qui se sentent parties d'un tout homogène, fractions d'un même sol. Ils y sont aidés par le peuple, par les communes qu'ils affranchissent, par le clergé. Autour d'eux se groupent la chevalerie guerrière et surtout les milices communales, première infanterie nationale, germe de la nation armée, qu'on voit apparaître aux heures critiques de l'invasion, contre l'Anglais, contre l'Allemand. Les rois Capétiens sauront en former l'armée française, garante et gardienne de l'indépendance nationale comme de la dynastie qui la représente.

Mais à tâche si ardue les siècles passent, et en 1314,

(1) *Atlas historique*, Vost et Malletterre. Delagrave, éditeur.

après les grands rois Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Bel, le royaume de France, à la veille de la guerre de Cent ans, ne dépasse pas les limites du traité de Verdun : la Meuse, la Saône et le Rhône. Au delà c'est le Saint-Empire, suzerain plus nominal que réel, contre lequel d'ailleurs Philippe le Bel a dressé formellement les droits anciens des Francs de France. Ce prince, qui fut un des plus grands politiques de cette époque, et auquel on a rendu justice, en dépit des Templiers et de ses procédés fiscaux, fixe la tradition carlovingienne sur l'Austrasie et, à défaut des armes qui lui font encore défaut, il fait établir par les légistes, imbus de la dialectique rigoureuse de la scholastique et grands interprètes des textes et des coutumes, la thèse des limites naturelles du royaume de France qui sera désormais la base de la politique de la monarchie.

La Lotharingie, au moyen âge, comme tous les pays rhénans, subit la désagrégation féodale et ne tient à l'empire que par des liens très lâches (1). Les empereurs sont d'ailleurs fort occupés aux marches de l'Est, contre Slaves, Vendes, Magyars. Depuis Bouvines, ils se désintéressent du pays austrasien. Philippe IV en profite pour travailler villes et princes qui subissent l'attrait du grand royaume chrétien de l'Ouest et ne résistent guère à des offres intéressées.

La guerre de Cent ans arrête cette politique et la formation de l'unité. Mais c'est de la marche lorraine

(1) En particulier l'Alsace, réunie à la Souabe en 1096, dépend des seigneurs de Habsbourg. A la fin du XIII^e siècle et au XIV^e, l'Alsace échappe aux Habsbourg et s'émiette en principautés laïques et ecclésiastiques et en villes libres d'Empire qui oscillent d'un côté ou de l'autre, au gré des guerres et des interventions.

que sort le salut de la monarchie et le maintien de l'indépendance. Et Jeanne d'Arc, issue d'un village meusien, lie désormais les destinées de la Lorraine à la France, vers laquelle son cœur et sa mission l'ont portée.

En 1453, à la fin de la guerre de Cent ans, le royaume est bien groupé autour du roi victorieux des Anglais. Noblesse, hommes d'armes, et surtout le peuple, ont concouru à l'œuvre royale. La féodalité en meurt, mais la nation et la patrie en sortent. Et la première armée régulière et permanente apparaît.

C'est un autre roi politique, dont les procédés sont certes plus discutables que ceux de Philippe le Bel, mais qui agit dans le même sens, dans le même esprit, contre les ennemis intérieurs et extérieurs de l'unité, c'est Louis XI qui constitue à la fin du moyen âge une France très sûre de ses droits et de ses destinées.

Le royaume a pourtant couru un danger presque aussi grave que celui auquel il vient d'échapper. Une maison princière, issue d'un cadet royal de belle vaillance, Philippe le Hardi, fait duc de Bourgogne en 1363 par son père le roi Jean, a profité des guerres et des troubles pour s'élever et s'agrandir aux dépens des uns et des autres.

Outre la Bourgogne, en 1460, les ducs possèdent les Pays-Bas, la Flandre, le Luxembourg, le Vermandois, le Ponthieu. En 1475, *l'Alsace est achetée à un Habsbourg*, Charles le Téméraire annexe d'un seul coup la Lorraine, Gueldre et Zulphen, et rêve la formation d'un royaume indépendant, renouvelé de cet ancien royaume de Bourgogne, qui survécut quelque temps au traité de Verdun.

Le rêve de Charles le Téméraire est brisé tant par la

politique de Louis XI que par sa mort prématurée. Mais il importe de remarquer que la Lorraine n'accepte pas la suzeraineté des Bourguignons, pas plus que la Suisse, la Franche-Comté et les Pays-Bas, et qu'elle réclame le secours et la protection du roi de France. Sous les princes lorrains, elle se détache en fait de la suzeraineté impériale. La conception du royaume de Bourgogne va contre la tradition impériale germanique, elle marque dans sa révolte même contre le roi de France l'opposition naturelle de ces pays de l'Est à être absorbés dans l'empire d'outre-Rhin. L'Allemagne est d'ailleurs en pleine anarchie et la force impériale est à Vienne. C'est Habsbourg qui possède et qui trafique.

En 1483, le royaume apparaît avec la Flandre, l'Artois, la Franche-Comté, le Dauphiné, la Provence. À part la Lorraine et la Savoie, ce sont presque les limites recherchées.

Mais alors va commencer réellement la grande lutte pour le Rhin qui se manifeste d'abord sous la forme d'une rivalité personnelle entre Charles-Quint et François I^{er}, puis se confond avec la lutte contre la maison d'Autriche.

Cette histoire est trop connue pour que nous en suivions les phases et commentions les péripéties.

Marquons-en simplement les conclusions successives par les modifications que les traités apportent aux limites.

Au traité de Cateau-Cambrésis (1556), qui clôt la période des inutiles et dispendieuses guerres d'Italie et de l'empire de Charles-Quint, la France gagne les trois évêchés : Toul, Metz, Verdun, premiers gages sur

la Lorraine, mais elle a perdu au cours de la lutte la Flandre, l'Artois, le Roussillon.

Dans cette atroce et nouvelle guerre de Cent ans ouverte avec les guerres de religion, qui couvre de sang et de ruines la France et l'Europe occidentale, la politique française est fermement dirigée par Henri IV et Richelieu et aboutit aux traités de Westphalie et des Pyrénées.

Les traités de Westphalie marquent une des dates les plus importantes de l'histoire européenne. Ils sont la première consécration de la notion d'un équilibre européen et du classement des Etats entre des limites naturelles et reconnues. La politique française y triomphe précisément dans la revendication des limites classiques et traditionnelles et s'y montre aussi habile que généreuse.

Si les maisons d'Autriche et d'Espagne en sortent abaissées et diminuées, l'Allemagne, épuisée par la guerre de Trente ans, est épargnée (1). La France garde l'Alsace, mais ne dépasse pas le Rhin, n'annexe ni la Lorraine, ni le Palatinat, ni le Luxembourg, pas même Strasbourg (2), fait reconnaître l'indépendance de la Hollande, de la Suisse, concourt à la formation d'un nouvel Etat : Brandebourg-Prusse, et laisse les ducs de Savoie établis sur les deux revers des Alpes.

Le traité des Pyrénées complète les traités de Westphalie et nous rend l'Artois et le Roussillon.

(1) L'Allemagne est non seulement épargnée, elle échappe à la domination tyrannique de l'Autriche, grâce à Richelieu qui a fait alliance avec les princes allemands et les Suédois.

(2) L'Alsace, considérée comme propriété privée de la maison d'Autriche, est payée à celle-ci. La Lorraine reste fief autrichien, mais en fait c'est une province française administrée par des agents français.

Que manque-t-il pour achever le dessein de Richelieu ? Une partie de la Flandre, des pays ardennais, la Lorraine et la Franche-Comté, Louis XIV s'y applique, mais il abuse des victoires de l'armée royale (1).

En 1684, il a la Flandre, Luxembourg, les villes de la Savoie, toute l'Alsace, la Franche-Comté. Sa politique compliquée et hardie le met aux prises avec les puissances européennes déjà formées : Angleterre, Autriche, Hollande, Savoie, Espagne.

Le traité de Ryswick lui fait perdre une partie des villes flamandes, ardennaises et lorraines annexées.

Les traités d'Utrecht et de Rastadt mettent fin au rêve d'hégémonie de Louis XIV, fondé sur l'union des maisons de France et d'Espagne, sans toucher cependant aux limites acquises (2).

En 1735, l'Autriche cède la Lorraine comme elle a cédé l'Alsace, en échange de la Toscane.

Après les guerres de Louis XV qui se passent toutes hors de France, malgré des traités désastreux qui nous font perdre notre prestige et notre influence européenne et notre domaine colonial, les limites restent invariablement fixées aux bornes atteintes par la monarchie.

La Lorraine rentre naturellement dans le royaume à la mort du duc usufruitier Stanislas Leczinski. Personne ne conteste et ne contredit, pas même en Allemagne, les cessions acceptées par les Habsbourg contre indemnité et compensation.

(1) En 1674, Turcotte chasse les Allemands d'Alsace et écrit : « Tant qu'il y aura un Allemand en Alsace, aucun homme de guerre ne doit rester au repos en France ».

(2) En 1763, l'ambassadeur du premier roi de Prusse déclare que l'Alsace est plus française que Paris et qu'elle ne peut être qu'un embarras pour l'Allemagne.

Il en est de même aux traités de 1815. La Prusse, enragée de haine et de vengeance, parle au congrès de Vienne de détacher de la France les pays d'Alsace et de Lorraine, anciennes terres impériales. Non seulement les Etats alliés ne se prêtent pas à la diminuer, mais les populations d'Alsace-Lorraine manifestent hautement leur union intangible avec la France.

Les Alsaciens-Lorrains avaient brillé au premier rang des armées républicaines et napoléoniennes, et c'est à Strasbourg qu'avait retenti pour la première fois l'hymne national que toute l'Europe devait entendre.

Il était incontestable que les Alsaciens et Lorrains qui parlaient un dialecte germanique, seule trace apparente d'une filiation germane, ne subissaient plus en aucune façon l'influence de l'Allemagne, et que leurs intérêts comme leurs affections étaient tournés vers le peuple français, auquel ils appartenaient par leurs origines celtiques et les relations naturelles du sol. Cet attachement ne fit que se confirmer au cours du *xix^e* siècle et la culture française modifia profondément la superficielle couche germanique.

Donc en faisant revivre les anciennes prétentions impériales sur les pays rhénans, au moment où le duel se rouvrait entre la France et la Prusse, — celle-ci ayant réussi à entraîner les peuples allemands comme en 1813, — les hommes d'Etat et les professeurs allemands méconnaissaient et violaient tous les traités solennels qui avaient confirmé le rattachement de l'Alsace et de la Lorraine à la France. Bien plus, ils ne tenaient aucun compte des sentiments des populations, des marques indéniables de leur fidélité et de leur affection à la mère-patrie, et ce n'est que par la force, par le fer et le feu, qu'ils purent déduire un corollaire injustifiable de la théorie des droits des nationalités.

Le traité de Francfort a été le plus violent et le plus injuste abus de la force qui ait été commis au XIX^e siècle. Il avait été précédé, comme pour se faire la main, de l'annexion du Slesvig-Holstein, mais la guerre entre Danemark et Prusse et Autriche alliés était une querelle entre Allemands.

On a dit (1) que ce fut sous l'influence de l'ivresse de la victoire que fut exigée l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par le parti militaire, que Bismarck se laissa persuader par les raisonnements stratégiques que lui tint le maréchal de Moltke, que plus tard il reconnut la grande faute commise. Nous n'avons pas à pénétrer et à rechercher les secrets des confessions et des aveux tardifs. Nous constatons les faits accomplis et leurs conséquences.

L'annexion de l'Alsace-Lorraine pèse sur l'Allemagne et sur l'Europe. Elle a été plus préjudiciable qu'utile au spoliateur qui n'a pas réussi, au bout de trente-huit ans, à refaire une terre germanique et qui, toujours en armes pour défendre sa conquête, a mis du coup toute l'Europe sous les armes. Depuis 1871, il n'y a plus de paix véritable en Europe, elle ne se maintient que sous la menace toujours imminente de la guerre et par l'accroissement des budgets et des effectifs de guerre.

La dispute du Rhin, qui avait paru fermée en 1815, est toujours ouverte et domine la politique européenne.

(1) NYSTROM, *l'Alsace-Lorraine*. Cette brochure, d'un professeur suédois, est des plus intéressantes et des plus concluantes.



LES FORÊTS

ET

LES INONDATIONS

PAR M. BANCHEREAU

Membre de la Section d'Agriculture

Séance du 4 mars 1910

Sur plusieurs points de la France, principalement dans le Nord et surtout dans le bassin de la Seine, les cours d'eau ont, cette année, considérablement grossi et de vastes territoires très peuplés, tels la banlieue de Paris, furent inondés par des crues dont la hauteur et la durée semblent dépasser toute normale.

Le premier mot prononcé fut celui de déboisement et la presse et l'opinion réclamèrent aussitôt des lois protectrices pour nos forêts disparues ; c'était la suite de la campagne menée ces dernières années dans un but tout autre qui ne touchait en rien à l'économie forestière et qui, en demandant des restrictions au droit de jouir de son bien pour le propriétaire forestier, ne visait aucunement la bonne répartition des massifs boisés.

Certaines voix, d'abord timides, puis plus osées, se sont fait entendre, et, aujourd'hui, on paraît mieux comprendre que, si la forêt joue un rôle dans la distribution des eaux, il était ridicule de vouloir lui en attribuer un trop important. *

Je voudrais d'abord jeter un coup d'œil rapide sur l'état forestier de la France depuis les temps connus jusqu'à nos jours. César, dans ses *Commentaires*, nous apprend que la France, dans sa partie Nord principalement, présentait de grandes étendues boisées et des marécages (*continentes sylvas et paludes*) ; devons-nous croire que ces forêts étaient denses et remplies de grands arbres ? Il faut plutôt, à mon avis, les juger semblables aux massifs encore intacts de l'Amérique du Nord sous notre latitude : vastes broussailles où s'élèvent de grands et gros arbres isolés, coupées d'immenses clairières. Les Romains, plus agriculteurs que les Gaulois, commencèrent le défrichement et des villas s'élevèrent dans les territoires nouvellement livrés à la culture.

Si, à l'époque carolingienne, la surface boisée n'avait plus la continuité des temps gaulois, elle avait encore une étendue considérable et, la population augmentant chaque jour par l'arrivée de peuples nouveaux, les territoires cultivés se trouvèrent insuffisants : les famines du moyen âge sont là pour nous prouver la pénurie de la production agricole. Les abbayes entreprirent de remédier à cet état de choses et choisirent, pour leur installation, quelquefois un marécage, souvent une forêt et défrichèrent de grands espaces autour d'elles ; mais toutes les abbayes ne déboisèrent pas et quelques-unes, comme les Chartreuses, entreprirent le boisement de terrains incultes et, en particulier, de montagnes dénudées. En tout cas, celles qui le firent surent conserver dans leur voisinage quelques massifs boisés, désirant s'assurer des provisions pour le chauffage, et surtout pour les constructions qui, à cette époque, en dehors des grands édifices, étaient en général de bois.

Les quantités de bois absorbées, tant pour le chauf-

fage que pour la construction, étaient considérables, les forêts semblaient inépuisables et jusqu'au xiv^e siècle on défricha constamment, car il était nécessaire de conquérir des terres cultivées indispensables à l'alimentation du pays. Nous voyons pour la première fois mention d'un service d'officiers forestiers sous les maires carolingiens, leur mission était plutôt de surveiller l'enlèvement des produits que de régler les coupes et de présider à leur bon aménagement : les maîtrises constituaient des tribunaux complets jugeant des délits, le côté technique étant la moindre des attributions du personnel nombreux que réglementaient les multiples ordonnances des rois et cet état de choses, malgré les tentatives de François I^{er} et de Sully, dura jusqu'à l'ordonnance de 1669. Colbert, désireux de se procurer des pièces de dimensions suffisantes pour la marine, et trouvant la France assez dégarnie, mit un peu d'ordre dans l'administration et prévint le gaspillage : des forêts avaient disparu, d'autres considérablement diminuée d'étendue, les forges absorbaient des quantités invraisemblables de combustible qu'elles tiraient de la forêt voisine sans contrôle, sans aucun souci de l'avenir des coupes ; la mesure était opportune, mais tardive : elle sauva de grands arbres, mais ne put atteindre les plus dangereux abus, je veux dire la pâture et le droit d'usage. Ces abus, en particulier dans le Midi, avaient causé de sérieux dommages, et à la fin du xvii^e siècle, des versants que nous voyons aujourd'hui ravagés par les érosions étaient déjà mis en piteux état, par la vaine pâture.

Il est à regretter que nous n'ayons pas de statistique de cette époque, le premier chiffre que nous possédions est celui donné par Young. Alors que l'ordonnance de

1669 avait déjà produit d'heureux effets, à la fin du XVIII^e siècle, l'économiste anglais évalua la surface boisée de la France à 7,620,000 hectares, soit un taux de boisement de 14,3 %. On considère ces chiffres comme faibles, car Young n'a pas tenu compte des très petits massifs boisés ; les auteurs forestiers les plus sérieux admettent que la France possédait alors environ 8 millions d'hectares couverts de bois, soit un taux de boisement de 15 à 16 %.

Les périodes de la Révolution et de l'Empire ne furent pas favorables aux forêts : les anciens abus se consolidèrent, de nouveaux s'installèrent. On ne défricha guère pourtant, mais on coupa beaucoup, et on fit de même pendant la première moitié du XIX^e siècle.

La Révolution avait arrêté un mouvement de reboisement commencé et les Landes sont un des rares exemples de jeunes forêts créées au XVIII^e siècle, c'est le seul de quelque étendue. On se reprit à planter vers la fin de la première moitié du XIX^e siècle, mais c'est dans la seconde moitié que furent exécutés les plus grands travaux, tels ceux de la Sologne, de l'Anjou, de la Champagne, de la Brenne. Pendant ce temps, la création de routes nouvelles, les chemins de fer permettaient de transporter plus facilement les bois d'industrie, et nombre de grands arbres tombèrent ; par contre, des forêts, pour la plupart du domaine de l'Etat, ne trouvant plus de forges à alimenter, lorsque la houille vint supplanter le charbon de bois, transformèrent leurs taillis en futaies.

En 1892, la statistique générale de la France accuse 9,521,000 hectares de forêts dont un quart soumises au régime forestier, le taux de boisement est passé en un siècle de 15,5 à 18 % et la France est couverte de

1,500,000 hectares de bois de plus. Une enquête récente dont les chiffres ne sont pas encore publiés, mais dont on connaît les résultats sommaires, montre que les reboisements, aussi bien en plaine qu'en montagne, dépassent de beaucoup le chiffre très faible des défrichements.

Et nous sommes en pleine crise forestière, les arbres de grandes dimensions se font de plus en plus rares, des débouchés chaque jour plus avides absorbent le bois d'œuvre dont les prix augmentent, tandis que le bois de feu provenant des essences inutilisées par la construction ou l'industrie, ou des sujets de petites dimensions, trop jeunes ou rabougris, le bois de feu est invendable : il encombre les ports, les chantiers, les coupes elles-mêmes ; le bois de feu est une très lourde charge pour la forêt. Certains propriétaires, trouvant autre part un revenu, peuvent, en sacrifiant le présent, assurer l'avenir, ils s'abstiennent de couper, prolongent les révolutions, transforment leurs taillis en futaies et tentent de produire de gros bois ; mais ils sont peu, un tel sacrifice n'est pas à la portée de tous, aussi quelques-uns tentent de remplacer les essences lentes à croître par des résineux à croissance plus rapide. Le plus grand nombre de propriétaires continuent à traiter leurs forêts de la même façon que par le passé et, se désolant devant le bas prix des bois de chauffage, attendent des cours meilleurs. D'autres enfin, et ceux-là sont heureusement l'exception, devant la diminution croissante de leurs revenus, devant la charge exagérée d'impôts qui trop souvent pèse sur la forêt, cherchent un bénéfice immédiat, ils rasant leurs bois, opération déplorable et pour le présent et pour l'avenir. C'est à la vue de ces réalisations qu'on a entrepris une cam-

pagne de presse au cours de ces dernières années, campagne qui fut vite détournée de son but, campagne peu éclairée, car, parti en guerre contre les défrichements et les déboisements en montagne, on confondit bientôt la plaine et la montagne et maintes fois les arguments invoqués prêtaient au sourire. Les auteurs des articles répandus dans les journaux et les revues étaient pour la plupart peu versés dans les questions forestières et ne se donnèrent pas toujours la peine de contrôler ce qu'ils avançaient et, pour ne citer que certains exemples très connus, ils ont vu un défrichement à Marchenoir dans une très forte coupe, à Amboise dans une vente de propriété, à Eu et à Aumale dans un inventaire de matériel, sans oublier celles dont l'existence ou l'importance sont encore à démontrer. D'ailleurs qui donc oserait défricher à notre époque ? L'opération laisserait un bien faible bénéfice, si elle en laissait un : une société d'exploitation a tenté dans un grand massif non pas de défricher, mais de couper tous les plus beaux sujets, n'enlevant que les produits de valeur, elle a accumulé une quantité de marchandises considérable dont elle peut difficilement trouver acquéreur, elle a dû cesser tout travail avant d'avoir enlevé de la forêt le quart de ce qu'elle en espérait. Cet exemple n'est pas le seul que l'on puisse présenter.

En résumé, on a, en France, usé de la forêt presque sans restriction jusqu'au XVIII^e siècle, époque à laquelle on commença à mieux administrer et même à reboiser, c'est l'heure des grands forestiers, des Duhamel de Monceau, des Buffon, des Varennes de Fenille. Au XIX^e siècle, on défricha un peu, mais on reboisa beaucoup de terrains de médiocre rapport ; constatons en passant que si on reboisa plus en plaine qu'en mon-

tagne, la surface boisée a augmenté aussi bien dans l'une que dans l'autre.

Quel est maintenant le rôle de la forêt dans la distribution des eaux ? Il est encore peu connu ou, plutôt, on connaît mal son importance exacte. On sait que les arbres en massif, par leur couverture vive et par leur couverture morte, retardent l'écoulement des eaux pluviales, conservent la fraîcheur du sol et de ce fait régularisent l'écoulement des petits cours d'eau (les brousses, les bruyères, les prairies mêmes, remplissent un rôle identique à celui des forêts et parfois ont une meilleure influence) ; la formation des orages et la chute de la grêle sont entravées par les forêts et de grands massifs boisés favorisent la chute de petites pluies en activant la condensation : tel est, en quelques mots, le rôle des forêts en plaine. Leur action est identique en montagne, où de plus, en conservant au sol de la fraîcheur à des altitudes élevées, elles permettent le gazonnement des versants inférieurs, et forêts et pelouses ont sur les pentes un salutaire effet : elles maintiennent le sol en place, empêchent les glissements et les érosions.

Je ne parle pas de l'action de la forêt sur la fonte des neiges, car on est assez peu fixé sur ce point : d'un côté la forêt retarde la fonte, mais provoque d'un autre la chute des pluies pendant cette fonte ; le problème est à résoudre si les rivières en reçoivent plus ou moins d'eau et dans quelles conditions. En général, l'action sur le climat et le régime des eaux est très locale et l'influence de la forêt ne se fait guère sentir au loin ; loin de moi la pensée de dire que les forêts sont peu utiles, je les estime au contraire indispensables à l'existence de certaines régions : le montagnard pourra habiter plus sûrement et avec moins de crainte des avalanches,

profiter de meilleures récoltes et trouver une nourriture plus abondante pour ses bestiaux si les sommets sont boisés ; en plaine, le cultivateur se trouvera bien de certaines forêts sises dans son voisinage.

Les forêts peuvent-elles nous préserver des inondations ? Il est incontestable que le sol d'une forêt absorbera une plus grande quantité d'eau qu'un sol nu, mais une lande, une prairie agiront de même et la quantité d'eau retenue sera insignifiante si la pluie tombe pendant plusieurs jours ou si le sol est saturé par des pluies antérieures. Quand on parle du déboisement et qu'on lui attribue les inondations modernes, on oublie et que les cas de déboisement cités sont souvent fort anciens (si même il y ait eu déboisement et si la montagne ne fut pas toujours nue), et que l'histoire nous relate à toute époque des faits de crue qui, malgré l'existence de vastes forêts, n'étaient ni moins importants, ni moins fréquents que ceux dont nous souffrons à notre époque. Les forêts ne peuvent non plus constituer des réserves d'eau capables d'alimenter une rivière pendant une période de grandes sécheresses ; elles empêcheront quelquefois, grâce à la fraîcheur qu'elles entretiennent dans le sol, un petit cours d'eau de se tarir l'été, ce sera tout l'effet produit.

La Seine traverse une des régions les plus boisées : tandis que le taux de la France est de 18 %, celui du bassin de la Seine dépasse 24 % ; aucun défrichement n'y a été effectué, par contre d'importants reboisements y ont été accomplis depuis 50 ans, la Seine et ses affluents ont atteint les hauteurs de crues que l'on sait ; la Sauldre, auprès de nous, traverse la Sologne, pays autrefois peu boisé, aujourd'hui couvert de bois de pins, elle a grandi en quelques heures d'une façon anormale.

Si l'on voulait s'appuyer sur ces exemples et comparer le taux de boisement à l'importance des crues de cet hiver, on arrive à cette absurde conclusion que la forêt favorise les inondations, car ce sont précisément les vallées les plus boisées qui ont été les plus éprouvées et les fleuves et rivières sortant de régions forestières qui ont causé le plus de dégâts ; il serait puéril de soutenir une pareille thèse, le raisonnement n'est pas sérieux, pas plus qu'il ne l'est quand on accuse un déboisement d'être la cause d'inondations. Un déboisement peut être la cause de désastres en montagne par suite de glissements, d'érosions, d'avalanches qu'on n'aurait pas connus si la forêt avait continué de protéger la vallée, mais on doit considérer comme nul le rôle joué par les forêts dans les cas d'inondations et comme insignifiante leur action sur le débit des grands cours d'eau.

Dans une communication fort intéressante et fort étudiée, faite ces jours derniers (1) à la Société nationale d'Agriculture, le chef du bureau central de météorologie, M. A. Angot, passait en revue les causes possibles de l'exagération et de la durée de la dernière crue de la Seine ; il arrivait à ces conclusions que les forêts n'ont joué aucun rôle, ni bienfaisant, ni désastreux, en cette circonstance, que la neige qu'on avait incriminée avait eu une influence insignifiante et le savant météorologiste, laissant de côté toutes les autres causes, ne retenait que les suivantes comme capables de satisfaire à un sévère examen : sur un sol déjà saturé d'eau par un hiver humide, une pluie peu abondante peut-être, mais continue, tomba pendant plusieurs jours de suite et simultanément sur tous les points du bassin supérieur du

(1) Séances du 16 et du 23 février 1910.

fleuve, tous les affluents grossirent à la fois et d'autant plus vite que l'écoulement des eaux pluviales est aujourd'hui très rapide grâce à la perfection des assainissements et au bon état de curage du lit des ruisseaux.

Avant de terminer et bien que je sorte un peu de mon sujet, je puis ajouter que l'on attribue principalement la durée de la crue, à Paris et dans sa banlieue, à l'état actuel du fleuve : la Seine et ses affluents sont depuis de nombreuses années l'objet de grands travaux de canalisation, des barrages nombreux élèvent le niveau des eaux ; à Paris on semble aussi s'être plu à rétrécir le lit naturel du fleuve, à l'enserrer entre des quais qui deviennent chaque jour plus larges, quais où s'élèvent des constructions mobiles et fixes, quais encombrés de matériaux : l'écoulement des eaux est devenu difficile et pendant la dernière crue on a constaté une différence de niveau considérable entre l'amont et l'aval, *Paris agit comme un barrage.*

Je me reprocherais d'en dire plus long et laisse à d'autres le côté hydraulique et fluvial de la question, côté qui n'est pas de ma compétence. En écrivant ces lignes sur un sujet d'actualité, j'ai surtout désiré m'inscrire une fois de plus en faux contre les accusations portées sur les propriétaires forestiers qui, au dire de quelques-uns, défricheraient leurs bois, et protester contre le rôle trop important qu'on veut faire jouer aux forêts dans la régularisation du cours des fleuves.



RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. BANCHEREAU

INTITULÉ :

LES FORÊTS ET LES INONDATIONS

PAR M. H. DENIZET

Membre de la Section d'Agriculture

Séance du 15 avril 1910

La section d'Agriculture, à l'unanimité, a donné son approbation au mémoire de M. Banchereau sur les *Forêts et les Inondations* ; il lui a semblé qu'il fallait s'efforcer de détruire cette légende qui met au compte des déboisements les inondations de nos fleuves et de nos rivières. C'est donc avec raison que notre collègue a démontré que le défrichement du bois n'avait pas, dans ces calamités, la responsabilité que, depuis quelques années surtout, on a voulu lui attribuer.

Remontant aussi loin qu'il l'a pu, il nous a montré le pays couvert de forêts, au temps de César et pendant tout le moyen âge, au point qu'il n'avait pas assez de cultures pour le faire vivre et que l'histoire a considéré comme un bienfait l'établissement de ces abbayes qui se sont livrées avec tant d'ardeur aux défrichements dans le Centre de la France où, jusqu'au xvii^e siècle, les parties boisées l'emportaient sur les cultures.

Et cependant les inondations dans le bassin de la Seine se sont succédées à travers les siècles sans interruption, aussi bien aux époques où le pays souffrait d'un excès de boisement que de nos jours.

La crue la plus ancienne dont on trouve la trace dans l'histoire nous est signalée par Grégoire de Tours ; elle eut lieu en 583, sous Childebert, au mois de février ; elle fut considérable, parce que les eaux de la Seine et de la Marne grossirent au delà de la coutume et beaucoup de bateaux périrent entre la cité et la basilique de Saint-Laurent.

Au ix^e siècle, on cite quatre grandes inondations : en 820, 821, 854 et 886 ; en cette dernière année, plusieurs ponts furent emportés.

Celles de 1119 et 1296 sont particulièrement signalées, 2 ponts sont emportés en 1296.

Notons encore celles de 1407 et de 1616, et enfin celle de 1740 sur laquelle nous avons, par les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, des données assez précises. Commencée le 7 décembre 1740, elle durait encore en janvier suivant ; l'eau vint jusqu'à la place Vendôme, elle envahit les Invalides, le grand chemin de Chaillot et les Champs-Élysées ; la rue de Seine est submergée. La crue de 1740 semble avoir présenté beaucoup d'analogie avec celle de 1910.

Nous voyons, par ces exemples, que les inondations ont été de tous les temps et qu'elles n'ont pas été moins violentes aux époques où le pays était couvert de forêts. Aussi, avec M. Angot, le chef du bureau central de météorologie, et avec M. Banchereau, la section d'Agriculture estime que l'influence de la forêt n'est ni bienfaisante, ni désastreuse dans les inondations d'hiver comme celle de 1910 qui semblent devoir être attribuées

surtout à un concours de circonstances atmosphériques.

Remarquons, en effet, que les plus grandes inondations sont toujours survenues au cœur de l'hiver et il en a bien été ainsi cette année : le sol était depuis longtemps saturé d'eau par les pluies qui ont duré une partie de l'été et tout l'automne 1909, les rivières, les étangs, les fossés et les bas-fonds étaient pleins à déborder ; on ne peut donc pas s'étonner que, lorsque sont survenues les pluies torrentielles de l'hiver, elles aient joué le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase et aient déterminé la catastrophe.

Ce raisonnement admis, comment attribuer à la forêt l'influence réellement préservatrice qu'on a voulu lui prêter ?

Certainement la forêt a un pouvoir absorbant qui est considérable et, après les observations qui se sont poursuivies dans ces derniers temps, tant en Allemagne qu'en France, on serait mal venu à le nier : des forestiers allemands ont prouvé que, sur 100 millimètres cubes d'eau pluviale tombant sur des terrains boisés, 20 sont arrêtés par le couvert des arbres et 25 sont retenus par la couverture, c'est-à-dire par les feuilles et les mousses accumulées sur le sol.

La capacité rétentionnelle de la couverture a été étudiée en Allemagne par Gerwig qui admet que, sur une surface de un mètre carré, la mousse retient 4 kil. 46 d'eau.

En France, M. Henry, professeur à l'école nationale des eaux et forêts, a opéré sur la couverture telle qu'elle existe sur le sol. Après l'avoir plongée dans l'eau pendant plusieurs jours, jusqu'à complète imbibition, il l'a laissée s'égoutter, l'a pesée, saturée d'eau, puis l'a dessé-

chée à 100° et pesée de nouveau. Il a constaté qu'un tapis d'aiguilles d'épicéas, comprenant des feuilles à tous les degrés de décomposition, absorbe en moyenne plus de quatre fois son poids.

Toutes ces observations démontrent bien le pouvoir absorbant de la forêt, et malgré cela nous ne croyons pas que les forêts du bassin de la Seine dont le taux de boisement est de 24 % auraient pu empêcher les dévas-tations du fleuve, même si ce taux avait été beaucoup plus important.

La forêt c'est une éponge qui a le pouvoir de retenir une certaine quantité d'eau, mais, lorsque ce pouvoir d'absorber est atteint, tout ce qui vient ensuite doit forcément s'écouler. Or, dès la fin de l'automne dernier, les forêts aussi bien que les sols nus étaient saturés depuis longtemps et ne pouvaient plus rien absorber ; il fallait donc s'attendre, si les pluies continuaient et devenaient excessives, aux inondations désastreuses qui ont sévi dans le bassin de la Seine.

Cette explication a été d'ailleurs contrôlée par les faits, on a remarqué pendant cette inondation que le niveau de l'eau s'abaissait dès que les pluies s'arrê-taient, mais qu'il remontait aux moindres pluies nou-velles.

Mais, si dans la circonstance la forêt n'a pu jouer son rôle parce que son pouvoir absorbant était paralysé, cela ne veut pas dire que ce pouvoir sera toujours sans effet ; nous croyons au contraire qu'au moment de la fonte trop rapide des neiges particulièrement, il devra souvent se manifester et retenir les eaux assez long-temps pour empêcher le désastre.

Les derniers travaux sur l'aérostation ont encore as-signé à la forêt un autre rôle bienfaisant, celui de la

condensation qu'elle exerce sur les couches atmosphériques. On est aujourd'hui d'accord qu'il tombe plus d'eau en forêt qu'en rase campagne ; les forestiers évaluent ce surcroît à 23 % environ ; d'autre part, des aéronautes militaires ont prouvé que l'action rafraîchissante de la forêt s'exerce à une grande hauteur, qu'ils ont établie à 1,500 mètres au-dessus de la forêt d'Orléans.

Ces diverses considérations tendent à démontrer l'action bienfaisante de la forêt, mais cependant elles ne sauraient amener la section d'Agriculture à conclure autrement que ne l'a fait notre collègue, M. Banchereau : elle estime que les déboisements des siècles derniers n'ont été pour rien dans les inondations de l'hiver qui s'achève, et que si le boisement des montagnes peut avoir une grande influence sur le régime des eaux et la régularisation des cours d'eau, il est à peu près sans effet dans les pays de plaines, et qu'en conséquence il serait désirable, en cas de modification de la législation, qu'il soit établi une réglementation différente pour les montagnes et les pays plats.

La section d'Agriculture a considéré, enfin, que le travail de M. Banchereau, très sérieusement étudié, avait encore le grand mérite de l'actualité, elle m'a donc chargé de vous demander d'en ordonner l'impression dans nos *Mémoires*.

ARNOLD DE GRYSERRE

CALLIGRAPHE A ORLÉANS

Au XVI^e Siècle

PAR M. AUG. BAILLET

Membre de la Section des Lettres

Séance du 20 mai 1910

A l'écriture mérovingienne, démesurément haute, étroite, aux jambages pressés, succéda l'écriture carolingienne de grandeur raisonnable, ronde, aux caractères régulièrement espacés, bien lisibles. Mais dans le cours des siècles ce type se déforma. Il semble qu'on n'ait plus visé qu'à la rapidité de l'écriture. Les lettres se lièrent par des déliés, elles se redressèrent et prirent une forme carrée, puis s'abrégèrent, se lièrent les unes aux autres : on arriva à des types illisibles.

On comprend qu'une réaction devint nécessaire. Elle eut lieu au milieu du xvi^e siècle, et produisit divers essais en différents genres.

Nous en ignorons les auteurs. Et cependant on ne peut nier qu'il soit intéressant de connaître le nom de ces hommes intelligents qui posaient de sages principes à l'encontre du dérèglement des plumitifs du moyen âge.

C'est pourquoi, frappé de l'élégance de l'écriture de certaines signatures et même de pièces importantes, j'ai eu l'idée de rechercher l'origine de l'un de ces types

les plus nets et les plus élégants, et je pense en connaître l'auteur.

En étudiant les registres de baptêmes des paroisses de la ville d'Orléans, j'ai été frappé de la fréquence de signatures qui brillaient au milieu des signatures de toutes espèces. J'y retrouvais le type d'une jolie signature que j'avais rencontrée sur un acte notarié (1) :

Jehanne godefroy

Cette écriture est toute différente de l'écriture usitée alors, non plus droite, mais légèrement penchée, très régulière et remarquable par la forme nouvelle des majuscules et surtout par le tracé des lettres aux jambages supérieurs et inférieurs.

C'est l'écriture des dames de grandes familles de l'administration, de la finance et du haut commerce, plus rarement celle des hommes.

Parmi tant de noms, je fus frappé par celui de GRYS-PERRE.

Au commencement du XVII^e siècle, Anne (2), Nicolle (3), Magdeleine (4) et Isabel (5) de Grisperre (6),

(1) Acte du 8 août 1643.

Même provenance, les signatures de Jehanne Legroux (Acte du 5 novembre 1645), de Marie Hardouyn (18 septembre 1645), d'Anne Lenormant (18 août 1643).

(2) 7 février 1606, 14 mars 1607, 16 mars 1608, 26 septembre 1609, 30 janvier 1621, 31 mai 1627, 27 juin et 16 août 1628, 23 juin 1631, 12 novembre 1637.

(3) 28 juillet 1627, 8 avril 1617, 10 octobre 1618.

(4) 10 décembre 1619, 23 juin 1614.

(5) 10 décembre 1619 avec sa sœur Magdeleine, 8 juin 1624, 23 juillet 1625 et 18 janvier 1646.

(6) Les filles ont un peu modifié l'orthographe du nom paternel. Ces modifications se retrouvent dans plusieurs familles, même entre frères et sœurs.

surtout Anne, sont souvent marraines et écrivent d'une écriture qui n'est pas celle de tout le monde.

Or leur nom me rappelait celui de « Maistre Arnold de Grysperre, tenant escolle à Orléans » en 1587, et précisément Ysabel de Grisperre est dite en l'acte de 1627 « fille de deffunct Monsieur Grisperre ». Leur généalogie se trouvait ainsi établie.

Restait à faire la preuve directe que les filles tenaient de leur père ces nouveaux principes d'écriture. J'avais les signatures des filles, je trouvais celle du père au bas du procès-verbal de l'élection d'un gagier de l'église Saint-Etienne.

Magdolene de Grysperre

Ysabel de Grysperre

Anne de Grysperre

Mulle de Grysperre

Arnold de Grysperre

Malgré certaines différences, la comparaison ne peut laisser aucun doute sur l'adoption d'une même méthode, qui n'est point celle de leur époque.

En quoi consiste l'innovation apportée à l'écriture vers la fin du xvi^e siècle ?

Elle est radicale. Les lettres ne sont plus droites : elles sont légèrement penchées. Les majuscules, presque toutes, prennent une forme différente de l'ancienne. Les lettres à haste prolongée au-dessus de la ligne sont tout à fait caractéristiques. Les minuscules elles-mêmes reçoivent des formes plus cursives.

Ainsi les *c*, *e*, *h*, *p*, *v* perdent leurs formes usitées jusqu'ici et dont le dessin est encore conservé aujourd'hui dans l'écriture allemande.

En général, toutes les lettres ont reçu à peu près la forme qu'elles ont encore de nos jours.

Ce serait une grande gloire pour Arnold de Grysperre d'être l'auteur de cette innovation ; mais il ne faut pas aller jusque-là. Cette écriture est celle qui était usitée en Italie au xvi^e siècle et qui a donné naissance au caractère typographique des Alde, comme l'écriture développée en France a fourni le type des premiers livres qui y furent imprimés (1). On sait que ce furent les courtisans de Catherine de Médicis, mariée le 28 octobre 1553, devenue reine en 1560, qui mirent à la mode l'écriture italienne. La mode s'en répandit à la cour, dans la magistrature et l'administration.

Cependant il faut remarquer que l'usage de la nouvelle écriture ne se répandit que lentement. Les premières signatures qui annoncent l'adoption de l'écriture italienne sont celles de :

Madeline Lasne, novembre 1578.

Marie Thisonneau, 23 novembre 1578.

Elisabeth Massuau, 2 mars 1579.

Bien entendu, ce ne fut pas à Orléans seulement que fut introduite en France l'écriture italienne. On la trou-

(1) Je parle du caractère dit de *civilité*, dont le type servit à l'impression de *la Civile honnesteté*, en 1559, à Paris, par Philippe Danfrie.

- verait certainement si l'on faisait dans les registres des paroisses d'autres villes les recherches que j'ai poursuivies dans ceux d'Orléans. A Blois, par exemple, dans des registres qui nomment les reines Catherine et Isabel (Elisabeth, femme de Charles IX) j'ai rencontré, dès 1568, les signatures (en italiques) de Marguerite Moreau et de Marie Gode, fille de Jacques Gode, procureur du roi en l'élection de Blois.

* * *

L'enseignement inauguré par Gryssperre fut l'origine d'autres méthodes. D'autres maîtres, pris d'une belle émulation, copièrent la méthode de Gryssperre, tout en y apportant quelques modifications. Ils adoptèrent ses majuscules, ses lettres hautes, mais supprimant l'inclinaison, ils créèrent une ronde très agréable, dont les signatures suivantes peuvent être le modèle.

Boutgrand (1614)
Elizabel Delroya (1653)
Chardouyn (1713)

Mais il faudrait peut-être une patiente et longue recherche pour déterminer les auteurs de ces nouveautés ; louables sont-ils, car tous paraissent animés du désir d'établir une écriture régulière et bien lisible, et ils y ont réussi.

On peut relever le nom de plusieurs « maîtres d'école » même « tenant tutelle d'écriture », contemporains d'Arnold de Gryssperre, sans qu'on puisse leur attribuer la paternité des différents genres d'écritures rivales.

Pierre Lonjumeau, « maistre escrivain », maistres Michel Parquier et Loys Frémont, « tenant tutelle d'escripture », ont tous trois des signatures qui indiqueraient les mêmes principes, mais Frémont a écrit plus d'un acte de baptême (1) et son écriture, aux traits fantaisistes, n'est pas l'écriture régulière et sévère de sa signature.

Arnold de Grysperre habitait la petite paroisse de Saint-Etienne. Le 10 août 1580, il signe, de ses deux noms, le procès-verbal d'élection d'un gagier de l'église.

Le 25^e décembre et jour de Noël 1581, baptême de Noël, fils de Nic. Bondereau, parrains vénérables et discrettes personnes : Damian Brayle, chanoine de l'église Sainte-Croix d'Orléans, et noble homme, M^e Arnoult Grisper, principal du Collège Sainte-Colombe, la marraine dame Marie Lievain, femme de honorable homme Pierre Baraton.

Le 3 septembre 1587, Arnold de Grysperre, « tenant tutelle de grammaire », et Baptistes Legoys, « chandelier en suif », sont condamnés par défaut à payer « deux escus sol faisant reste de la somme de unze escus d'or qu'ils estoient redepvables... de la reddition de compte... » envers le curé.

Le 5 avril 1589, « Baptiste Legoys, mariller de l'église Monsieur de saint Estienne », donne quittance à « honorable homme maistre Arnoul Grisperre, l'ung des gagiers... », de la somme de 30 solz.

A ce titre, il prit une part active à l'administration de sa paroisse. C'était un homme très respecté. On le qua-

(1) 10 novembre 1611, 6 mars 1612, 31 août 1613.

lifié « Monsieur Grisperre », « honneste personne », « honorable homme » et même « noble homme ».

Sa fille Anne est marraine, non seulement des enfants d'Anthoine Bertillon, « maistre escrivain », ou de « maistre » Noël Durret, sieur d'Angelis, professeur de mathématiques, et de Charles Brassamain, greffier de l'élection, mais aussi de ceux de Guillaume Duchemin, marchand bourgeois d'Orléans, et de « noble homme, maistre Jacques Chenillard, avocat en Parlement ». Elle est marraine avec le notaire Pierre Sallé, avec Marie Ory, fille du docteur régent de l'Université, ou Marguerite, fille de « noble homme Jacques de Saint-Mesmin », ou « damoiselle Marguerite Petau, femme de noble homme Charles de Carou » et son nom prime les leurs.

Tout cela ne montre-t-il pas en quelle considération était tenu Arnold de Grysperre ?

Il en est de même de sa fille Nicolle.

Le samedi huictiesme jour d'avril 1617 fut baptisé **Albert Du Buyst**, fils de M. Charles Du Buyst, greffier des insinuations ecclésiastiques d'Orléans et de Loyse Picot, ses père et mère. Les parrains : vénérable et circonspecte personne, M. Denis Bouchier, grand vicaire de Monseigneur d'Orléans et chanoine en ladite église Sainte-Croix et noble homme Jehan Albert de Preysyng, Baron d'Altenpreisyng, du pais de Bavière, et maraine madame Nicole Grisperre, paroisse Saint-Estienne.

BOUCHIER.

JOANNES ALBERTUS (1).

NICOLLE GRISPERRE.

A cette époque, les « maistres d'escolle », les « maistres tenant tutelle d'escripture, de grammaire ou de mathématiques » et demeurant, comme Grysperre.

(1) Il est à remarquer que presque tous ces Allemands ont l'écriture de Grysperre. Ce sont ses disciples.

au quartier de l'Université, logeaient des pensionnaires. Aussi les filles de Grysperre, jeunes personnes, instruites, avenantes et aimables, étaient-elles volontiers choisies pour marraines par les étrangers « estant a present en l'Universite d'Orleans » ; Anne, par Zeno de No-lebratt et Philippe Eberhard de Stockneim (en 1606), par « noble homme Philippus Sebastianus Echier a Mespelborn, allemand estant a present en l'Universite d'Orléans » (1609).

A son tour sa sœur Isabel est marraine, le 8 janvier 1624, avec Thomas Echever, « escolier de l'Université d'Orléans ».

Arnold de Grysperre avait épousé *Nicolle Gauldry*. Elle fut marraine, le 26 mai 1617, étant alors « veuve de defunct M. Grisperre ». Elle le fut encore, le 8 novembre 1624, de Marie, fille de François Gauldry (1), et mourut le 29 janvier 1626.

Ils laissèrent après eux plusieurs filles énumérées plus haut.

Anne de Grisperre (2), fut mariée à « noble homme, maistre Jacques Gaultier sieur du Bois » (12 novembre 1637), nommé ailleurs « Monsieur Duboys, recepveur pour le Roy à Gien » (27 juin et 16 août 1628), « receveur des aydes et des tailles de l'élection de Gien » (1628-1634). Dès le 19 décembre 1619, leur naquit une fille, Anne, et le 3 novembre 1620, un fils, Jacques.

Ysabel, est dite « fille de M. Grisperre » le 21 mai 1627. Elle épousa M^e Michel Lesné, marchand d'Orléans. Elle était encore veuve et marraine le 18 janvier 1646.

(1) A cette date il fut parrain de Jacques, fils de Pierre Janvier, maître de danse (mort avant le 7 avril 1647). — Le fils de celui-ci, François Janvier, exerça la même profession.

(2) Cf. p. 61, note 6.

Nicolle, marraine en 1617, portait le nom de sa mère.

Magdelene, le 10 août 1619, « femme d'honorable homme Amy Hanappier (1), marchand bourgeois d'Orléans ». Par son mari elle était parente des de Saint-Mesmin et des Petau.

Je relève encore la signature de « honorable homme maistre *Jehan Grisperre* » dont la fille Anne fut marraine le 27 octobre 1589 ; et celle d'une seconde *Isabel Grisperre*, que je suppose être frère et sœur d'Arnold.

Bien qu'Arnold de Gryspierre ne soit pas l'inventeur de la nouvelle méthode d'écriture et n'ait été que le propagateur à Orléans d'une réforme nécessaire, son nom méritait d'être tiré de l'oubli et ajouté au catalogue des calligraphes orléanais déjà connus.

(1) Marie-Espérance Hanapier, femme de J.-B. Gaudry, fut marraine le 4 novembre 1781.



RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. A. BAILLET

INTITULÉ :

ARNOLD DE GRYSPERRE

CALLIGRAPHE A ORLÉANS, AU XVI^e SIÈCLE

PAR M. SOYER

Membre de la Section des Lettres

Séance du 4 novembre 1910

M. Auguste Baillet, dans la séance du 20 mai, nous a lu un curieux mémoire sur Arnold de Gryspierre, calligraphe d'Orléans au xvi^e siècle.

On sait combien la cursive gothique de cette époque est d'un déchiffrement difficile, que compliquent encore singulièrement de nombreuses abréviations.

Cette cursive dégénérée, qui fait, — avec la cursive mérovingienne, — le désespoir des débutants dans l'étude de la paléographie, était devenue presque illisible. Une réaction fut nécessaire. Elle eut lieu dans le cours du xvi^e siècle.

En examinant les registres des baptêmes, mariages et sépultures des paroisses d'Orléans, aujourd'hui conservés dans les Archives communales, notre collègue a été frappé de l'élégance de certaines signatures, d'une écriture toute différente de celle alors usitée.

M. Baillet finit par découvrir le nom du maître, — ou de l'un des maîtres. — qui avait introduit dans notre ville les nouveaux principes calligraphiques : c'est ARNOULPH GRISPER, *alias* ARNOLD DE GRYSPERRE, tenant école à Orléans en 1587.

Je l'ai trouvé moi-même dans un acte du 29 novembre 1581 comme principal du collège de Sainte-Colombe (1).

L'écriture mise à la mode par Grysperre n'est autre que celle qui était en usage en Italie dès la fin du xv^e siècle ; d'où son nom d' « écriture italienne ». Elle dérive de la minuscule carolingienne ou caroline, d'origine tourangelle (2), qui, devenue célèbre sous le nom d'écriture française, devait se répandre dans le monde entier, au moyen âge d'abord, en remplaçant, du x^e au xii^e siècle, dans toute la chrétienté les écritures nationales, et une seconde fois à la Renaissance, en se substituant aux formes gothiques sous l'influence des humanistes (d'où aussi le nom que les paléographes lui donnent parfois d' « écriture humanistique »). C'est dans cette écriture que fut choisi le caractère *romain* de la typographie (3).

Certaines chancelleries d'Italie inclinèrent les lettres légèrement à droite ; on les imita, et c'est à cette écriture penchée qu'a été emprunté le caractère d'imprimerie

(1) Voir mon inventaire imprimé des registres paroissiaux de Saint-Liphard d'Orléans, sous la cote GG. 716.

(2) « La réforme de l'écriture qui signala le règne de Charlemagne eut son berceau dans les églises de Tours, notamment dans le monastère de Saint-Martin » (Léopold Delisle, cité par Maurice Prou, *Manuel de paléographie latine et française*, 2^e édition, Paris, 1892, p. 83).

(3) Cf. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, Paris, 1894, p. 517-519.

dit *italique*, employé, semble-t-il, pour la première fois par Alde Manuce.

En France, l'« italienne » ne se répandit que lentement dans les diverses classes de la société. La vieille cursive traditionnelle gothique conserva ses nombreux partisans, surtout dans les administrations, les juridictions royales et seigneuriales et aussi chez les notaires.

Les premières signatures en lettres italiennes rencontrées à Orléans par M. Baillet sont de novembre 1578. Parmi ces signatures, il a remarqué celles de beaucoup d'Allemands : « Ce sont des disciples de Grysperre », dit l'auteur dans une simple note.

C'est là une constatation d'un fait très intéressant, plus intéressant peut-être que ne le soupçonnait notre collègue en rédigeant son mémoire. Il s'agit d'en donner l'explication. La voici, — un peu longue sans doute, — d'après des documents inédits conservés aux Archives départementales du Loiret, dans le fonds très précieux de l'antique Université d'Orléans :

La « Nation allemande » ou « Nation germanique (1) » de cette Université était fort prospère dès le commencement du xvr^e siècle : elle se composait non seulement d'étudiants originaires de l'Allemagne actuelle, mais encore de Belgique, Hollande, Suisse, Pologne, Livonie, Danemark, Suède, Norvège, Angleterre, Ecosse, Hongrie, Vénétie, Alsace, Lorraine, Flandre, Artois, Franche-Comté. C'était « la plus grande Allemagne » : une Allemagne idéale, heureusement.

Alors séjournaient ici les fils des plus illustres familles d'Outre-Rhin (2) venus pour étudier les principes de

(1) L'expression *Natio Germanica* tend à remplacer l'expression *Natio Alemaniae* ou *Natio Alemanica*, à partir du milieu du xvr^e siècle.

(2) J'ai rencontré, notamment, dans les Archives de la Nation germanique d'Orléans, un Bülow, un Bismarck et un Moltke (Archives du Loiret, D. 226, p. 249 ; D. 230, p. 44).

notre droit et surtout notre langue ; car Orléans et Blois (séjour de la Cour) avaient la réputation d'être les deux villes du royaume où se parlait le plus pur français. Ceci est noté dans tous les guides de l'époque et spécialement dans l'*Itinerarium Galliae* de l'« Allemand » Jodocus Sincerus — de son vrai nom Zinzerling — : « *Linguae gallicanae elegantia hic (1) et Blaesiis eo floret, ut palmam facile praeripiant omnibus (2)* ».

Or, c'était une obligation expresse pour tous les officiers de la Nation germanique, procureur, receveur (*quaestor*), assesseur et bibliothécaire, — je les cite dans l'ordre protocolaire — de n'écrire leurs actes qu'en écriture italienne. Cette obligation, je la trouve formulée pour la première fois par Hugues Blotius (3), Hollandais, assesseur de la Nation germanique en 1566 : « *Omnes qui munere aliquo publico funguntur in Natione germanica quaecunque in libris Nationis scribent, characteribus non nisi italicis scribere debent. Quod si quis illis litterarum formis assuetus non sit, per alium ejus rei non ignarum scribi curet (4)* ».

C'est pourquoi les étudiants germains, à peine installés à Orléans, s'empressaient de prendre des leçons d'« écriture italienne », qui devenait vraiment l'écriture internationale.

(1) C'est-à-dire à Orléans.

(2) Page 26 de l'édition datée d'Amsterdam, 1649. — Sur Blois, J. Sincerus s'exprime ainsi : « *Lingua gallica purissima, non in urbe solum, sed ruri et in vicinis oppidis* » (p. 61).

(3) Blotius, qui se dit lui-même *batavus* (hollandais), s'appelait en réalité Bloodt. Voir Arch. dép. du Loiret, D. 224, f^{os} 92-95.

(4) Archives départementales du Loiret, D. 231, registre des *acta adsectoria*, p. 448.

Arnold ou Arnoulph Gryspierre, leur maître, pourrait bien aussi être un de leurs compatriotes : je vois dans *Gryspierre* quelque francisation plus ou moins adroite d'un nom propre appartenant à un idiome germanique (probablement flamand) (1). M. Baillet ferait bien d'étudier la question de la nationalité de ce maître calligraphe, propagateur à Orléans d'une réforme nécessaire, et dont le nom méritait assurément d'être tiré de l'oubli.

La Section des Lettres demande l'impression du mémoire de M. Auguste Baillet.

(1) Je connais le nom *Gryspeer*, qui me paraît bien être la forme primitive de *Grysper* ou *Gryspierre*.



LA LÉGENDE
DE LA
FONDATION D'ORLÉANS
PAR L'EMPEREUR AURÉLIEN

PAR M. SOYER

Membre de la Section des Lettres

Séance du 1^{er} juillet 1910

RAPPORT VERBAL DE M. AUG. BAILLET

Membre de la Section des Lettres

Séance du 21 octobre 1910

I

Il y a déjà bien longtemps qu'un célèbre médiéviste, Benjamin Guérard, membre de l'Institut et directeur de l'Ecole royale des Chartes, et qu'un éminent philologue, M. Anatole Bailly, notre compatriote et collègue, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ont montré que la tradition de la fondation d'Orléans par l'empereur Aurélien ne pouvait être admise sérieusement.

L'étude de B. Guérard a été publiée en 1844, dans les prolégomènes du *Polyptyque de l'abbé Irminon* (1) :

(1) Tome I des *Prolégomènes*, p. 80-81.

la dissertation de M. A. Bailly a paru en 1871, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, sous le titre *Étymologie et histoire des mots « Orléans » et « Orléanais »* (1).

On pourrait croire qu'en 1910 l'étymologie traditionnelle serait complètement abandonnée. Il n'en est rien : Des écrivains célèbres, des historiens et des archéologues appréciés qui, depuis l'apparition de l'étude de M. Bailly, — c'est-à-dire depuis 40 ans, — ont eu à parler de notre ville continuent à la considérer comme la cité d'Aurélien.

J'ouvre, par exemple, la *Vie de Jeanne d'Arc*, par M. Anatole France, et je lis, à la page 125 (2) du tome I : « D'origine romaine, la ville [d'Orléans] gardait la car-rure qui lui avait été donnée au temps de l'empereur « Aurélien... ».

Je prends maintenant l'*Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares*, par Victor Duruy, tome VI (3), 1883, p. 495, et je lis : « Des traditions postérieures attribuent [à l'empereur Aurélien] la reconstruction de Dijon et celle de « Genabum, qui aurait pris son nom, *civitas Aureliano-rum...* ».

J'ouvre encore le volume de M. Adrien Blanchet, membre du Comité des Travaux historiques et scientifiques, auteur d'ouvrages estimés sur l'archéologie et

(1) Tome XIII, seconde série des *Mémoires*, 1870-1871, p. 238-315. Il existe de cette dissertation un tirage à part. — Chose curieuse, M. A. Bailly n'a pas connu l'étude de Benjamin Guérard.

(2) 16^e édition, Paris, sans date [1908].

(3) Nouvelle édition. — En somme, Duruy s'exprime avec beaucoup de prudence.

la numismatique, — volume intitulé *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule* (Paris, 1900), — et je suis très étonné de lire, aux pages 13 et 14 : « Aurélien paraît être revenu en Gaule l'année « suivante [274] pour repousser une nouvelle attaque « des barbares et c'est à cette époque qu'il fit embellir « *Genabum* et lui donna son nom (*Aurelianum*, Or- « léans). Il fit faire aussi des travaux à Dijon » ; et à la page 92 : « Rappelons que Dijon et Orléans avaient été « fortifiées par Aurélien ».

Les manuels d'histoire à l'usage de l'enseignement secondaire classique n'ont pas peu contribué, eux aussi, à vulgariser cette légende : C'est ainsi qu'à l'époque déjà fort lointaine où j'étais en quatrième, j'apprenais que « l'empereur [Aurélien] lui-même agrandit en Gaule « la ville de Dijon et celle de *Genabum* qui prit, en son « honneur, le nom d'*Aurelianum* (Orléans) ». Voilà comment s'exprime E. Maréchal, professeur au lycée de Rennes, dans son *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des Barbares*, rédigée conformément aux programmes officiels (Paris, s. d. [1881], p. 627).

Je ne veux pas allonger cette liste ; ce serait fastidieux. S'il fallait, en effet, y joindre les travaux des érudits locaux, les « guides » orléanais, qui ont affirmé hautement que le nom d'Orléans dérivait de celui de l'empereur Aurélien (1), je pourrais facilement

(1) Je dois faire une exception pour le *Guide du Syndicat d'initiative de l'Orléanais* (1910), texte de MM. A. Pommier et E. Huet, où l'on lit (p. 1) : « Son nom *Aurelianis*, transformé « en *Orliens* au moyen âge et devenu *Orléans* à l'époque « moderne, n'apparaît dans les textes qu'au milieu du « v^e siècle ; l'origine de ce nom est inconnue. » — *Aurelianis*, comme on le verra plus loin, n'apparaît qu'au vi^e siècle.

composer un gros livre que personne, d'ailleurs, ne lirait.

Je me bornerai à citer encore un opuscule que tous les touristes venant dans la région ont en main, la *Géographie du Département du Loiret*, par A. Joanne (9^e édition, Paris, 1904), qui avance avec une précision mathématique (page 14) qu'« en 274, Aurélien rebâtit ou agrandit Orléans, appelé désormais *Aurelianum*, et qui prit le titre de cité (1) ».

Ce sont, hélas, des ouvrages de ce genre qui propagent toutes les erreurs dont sont encombrées nos annales nationales et provinciales !

II

Avant d'examiner les origines et les vicissitudes de cette tradition, il me paraît indispensable d'indiquer, avec une extrême précision et dans un ordre rigoureusement chronologique, les différentes appellations de notre ville et de ses habitants depuis la conquête de la Gaule jusqu'à la fin de la monarchie carolingienne (x^e siècle), époque à laquelle le latin cessa d'être langue vivante dans la région française.

Jules César (I^{er} siècle avant notre ère : *Caenabum* : variante : *Cenabum* ; variante : *Genabum* ; — *Cenabenses*, variante : *Genabenses* = les habitants de *Cenabum* (2).

(1) Un ouvrage qui, lui aussi, a contribué à répandre la légende, est celui de D. Lottin, intitulé *Recherches historiques sur la ville d'Orléans depuis Aurélien, l'an 274, jusqu'en 1789* (tome I, Orléans, 1836). C'est une compilation sans critique, qui est malheureusement encore le bréviaire de beaucoup d'érudits orléanais.

(2) Voir *C. Iulii Caesaris Belli Gallici libri VII, A. Hir-
tii liber VIII*, édition d'H. Meusel (Berlin, 1894). — V. aussi A. HOLDER, *Alt-Celtischer Sprachschatz*, t. I, Leipzig, 1896, au mot *Cenabon*.

Inscription du 1^{er} siècle de notre ère : *Cénab[um]*
avec un accent sur l'é (1), trouvée à Orléans
en 1846.

Strabon (1^{er} siècle) : *Κήναβον* (2).

Ptolémée (2^e siècle) : *Κήναβον* (3).

Itinéraire d'Antonin (fin du 3^e siècle) : *Cenabum* ;
variante : *Canabum* ; variante : *Conabum* (4).

Carte dite de Peutinger (milieu du 4^e siècle) : *Cenabo*
(datif-ablatif) (5).

Tablettes de bronze trouvées à Tournon, commune de
Montsegur (Lot-et-Garonne), en 1880 (fin du
4^e siècle) : *Aurelianorum* [*civitas*] (6).

« Notitia provinciarum et civitatum Galliae » (extrême
fin du 4^e siècle ou commencement du
5^e siècle) : *Civitas Aurelianorum* ; variante :
Aurilianorum (7).

(1) HOLDER, *op. cit.* — On sait que les accents ou *apices* se
marquaient sur certaines voyelles longues par nature (voir
R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 2^e édition, Paris, 1889,
p. 28).

(2) HOLDER, *op. cit.*

(3) HOLDER, *op. cit.*

(4) HOLDER, *op. cit.* ; E. Desjardins, *Géographie de la Gaule
romaine*, t. IV (Paris, 1893), p. 54.

(5) HOLDER, *op. cit.*

(6) Ch. Cuissard, *Les inscriptions et les antiquités du Loiret*
(*Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres
et Arts d'Orléans*, t. IV, 5^e série, 1904, p. 86 et 66). — Voir
aussi le *Rapport* de M. Th. COCHARD, dans *idem*, t. XXV,
4^e série, 1886, p. 329-330.

(7) DESJARDINS, *op. cit.*, t. III, p. 505 ; A. LONGNON, *Atlas
historique de la France* (1884), p. 14, 16. — Sur la date de
l'Itinéraire d'Antonin, de la table de Peutinger et de la *Noti-
tia*, voir aussi Longnon, *Atlas*, p. 13.

Paul Orose (commencement du v^e siècle) : *Caenapum* (1).

Sidoine Apollinaire (fin du v^e siècle) : *Aurelianensis urbs* (2).

Grégoire de Tours (vi^e siècle) : *Aurilianis* (datif-ablatif pluriel) ; *Aurilianus* (pour *Aurelianos*, accusatif pluriel) ; *Aurilianenses* = les Orléanais (3).

Le Géographe anonyme de Ravenne, ou le Ravennate (vii^e ou viii^e siècle) : *Aurelianis* (datif-ablatif pluriel) (4).

Monnaies mérovingiennes : *Aurelianus*. *Aurilianis civitas* (5).

Monnaies, chartes et chroniques carolingiennes : *Aurelianus* (6).

Cette forme *Aurelianus*, devenue indéclinable, se maintint sur tous les documents et monuments officiels du haut moyen âge. C'est d'elle que provient régulièrement

(1) HOLDER, *op. cit.* — Il ne faut pas attacher grande importance à cette forme : c'est en parlant des campagnes de J. César qu'Orose emploie ce nom et il est facile de voir qu'il a confondu *Caenapum* (Orléans) avec *Avaricum* (Bourges) : « *Caesar tunc oppidum nomine Caenapum obsidione concluserat.* ».

(2) Dom BOUQUET, *Recueil des Historiens de France*, tome I, p. 801.

(3) *Historia Francorum*, édition Arndt (1884-1885), p. 62, p. 57 et p. 287.

(4) DESJARDINS, *op. cit.*, t. IV, p. 204. — *Ravennatis anonymi Cosmographia*, édition Pinder et Parthey, Berlin, 1860, p. 234 et 235.

(5) Maurice PROU, *Les Monnaies mérovingiennes*, Paris, 1892, p. 144-149.

(6) M. PROU, *Les Monnaies carolingiennes*, Paris, 1896, p. 73-75. — *Annales Bertiniani* (édition Waitz, Hanovre, 1883), p. 5. — A. LONGNON, *Atlas hist. de la France*, p. 111.

le vocable roman *Orliens*, écrit couramment *Orléans* dès la fin du xv^e siècle, par réaction étymologique, c'est-à-dire pour le rapprocher davantage du latin ; Rabelais écrira même une fois *Aurelians* (1).

Remarquons tout de suite que la forme, pourtant si souvent reproduite, *Aurelianum*, ne figure pas dans cette liste : on ne la trouve, en effet, dans aucun document.

III

Malgré le silence des textes de l'antiquité, les Orléanais, par vanité, sans doute, — je ne saisis pas d'autre mobile, — voulurent devoir sinon la fondation, du moins la restauration de leur cité à un empereur romain. Comme c'est au nom d'Aurélien (*Caesar Lucius Domitius Aurelianus Augustus*) que son appellation médiévale ressemblait le plus, c'est ce souverain qui fut, au moins dès le xi^e siècle, considéré comme le père d'Orléans. La tradition est consignée, pour la première fois à ma connaissance, dans les *Historiarum libri quinque* du moine Raoul le Glabre ou le Chauve (*Glaber Rodolphus*), né vers 985 dans l'Auxerrois, mort à une date inconnue, après 1044 certainement, et probablement vers 1046 ou 1047 (2).

Il est à noter que Raoul le Glabre, qui nous a conservé cette étymologie, la repousse absolument et considère même comme peu intelligents ceux qui l'ont mise

(1) PANTAGRUEL, 7 : « Après que Pantagruel eut fort bien étudié en Aurelians » (V. J. Soyer, *Topographie rabelaisienne, Berry et Orléanais*, Paris, 1909, p. 18 et 20).

(2) Auguste MOLINIER, *Les Sources de l'histoire de France*, tome II, Paris, 1902, p. 2-3.

à la mode ; « non, ut quidam minus cauti existimant, ab Aureliano Augusto, quasi eam ipse aedificaverit sic vocatam..... » (1) (liber II, cap. V).

Au XII^e siècle, le chroniqueur allemand Othon de Freisingen ; au XVI^e siècle, l'historien Jean Lemaire ; au XVII^e, le voyageur allemand *Jodocus Sincerus* (2), les érudits André Duchesne, Adrien de Valois (3) ; au XVIII^e, d'Anville, géographe ordinaire du roi (4), s'emparèrent de cette étymologie qui a eu le succès que l'on sait et qui, probablement, selon l'expression de M. Bailly, « ne sera pas de sitôt abandonnée » (5).

Au demeurant, les écrivains qui ont admis la fondation ou la restauration d'Orléans par l'empereur Auré-

(1) L'étymologie qu'il a la prétention de faire adopter (*ora Ligeriana*) est d'ailleurs absurde. — Voici le passage de Raoul le Glabre, d'après Dom Bouquet, *Recueil des Historiens de France*, t. X, p. 17 : « Fuit namque praedicta civitas antiquitus, ut est in praesentiarum, regum Francorum principalis sedes regia, scilicet pro sui pulchritudine ac populari frequentia necnon et telluris ubertate, perspicuique irrigatione fluminis. Ex Ligere quippe sibi congruo etiam flumine agnomen habet inditum, diciturque Aureliana, quasi ore (sic, pour ora) Ligeriana ; eo videlicet quod in ore (sic, pour ora) ejusdem fluminis ripae sit constituta ; non, ut quidam minus cauti existimant, ab Aureliano Augusto, quasi eam ipse aedificaverit sic vocatam ; quin potius ab amne, ut diximus, quod rectius veriusque illi congruit ». — Voir le même texte dans l'édition de M. Maurice Prou, Paris, 1886, p. 36-37.

(2) De son vrai nom J. ZINZERLING, *Itinerarium Galliae* (Amsterdam, 1649), p. 26 et suiv. — François Le Maire, dans *Histoire et Antiquitez de la Ville et duché d'Orléans*, Orléans, 1648, a résumé les opinions de tous ces érudits, y compris André Duchesne, p. 10 et 11 de la grande édition.

(3) *Recueil des historiens de France*, t. X, p. 17, note a.

(4) *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, Paris, 1741, p. 186. — D'Anville ne s'exprime que sous une forme dubitative.

(5) *Op. cit.*, p. 261.

lien sont réduits à ne pas indiquer de sources ou à en indiquer qui n'existent pas.

Ainsi M. A. France, cité plus haut, ne renvoie à aucun texte ; mais il est facile de voir qu'il a pris son renseignement dans la plaquette de Mantellier, intitulée *Le siège et la délivrance d'Orléans* (Orléans, 1855, p. 12) : « A cette époque », dit Mantellier, « la ville d'Orléans conservait encore l'ancienne forme carrée des villes romaines. Ville romaine, en effet, son enceinte demeurait, à peu de chose près, ce qu'elle avait été au temps où l'empereur Aurélien, en la relevant, lui avait donné son nom ». Mantellier, bien entendu, ne donne pas de référence : il eût été fort en peine.

D'autre part, M. A. Blanchet, pour prouver qu'Aurélien imposa le nom d'*Aurelianum* à *Genabum* et qu'il fortifia Dijon et Orléans, renvoie à Zonaras, XII, 27 (éd. Dindorf, III, p. 152 et 153) et à Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, III, 19. J'ai consulté Jean Zonaras, historien grec mort en 1130 (1), et n'y ai pas rencontré la moindre mention de *Genabum* ou d'*Aurelianum*. J'ai consulté Grégoire de Tours, mort en 594, qui dit que Dijon aurait été fortifié par Aurélien, mais ne parle pas du tout des fortifications d'Orléans élevées par cet empereur.

Au sujet de Dijon, je tiens à faire remarquer que Grégoire ne s'exprime que sous une forme dubitative : « *Nam veteres ferunt ab Auriliano hoc imperatore fuisse ædificatum* ». Et l'on avouera que le témoignage d'un historien du vi^e siècle, pas plus que celui d'un annaliste du xii^e, ne saurait être valable pour un fait qui s'est passé en l'année 274.

(1) Auteur d'*Annales* depuis la création du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, 1118.

•IV

Mais Aurélien n'est pas le seul empereur romain auquel le moyen âge ait voulu attribuer la fondation ou la restauration de notre ville.

Hugues, évêque d'Orléans, dans une charte latine datée de Meung-sur-Loire (*Magdunum*), le 4 octobre 1367, nous apprend qu'au temps d'Aurelius, très glorieux empereur, Virgile inaugura la célèbre Université d'Orléans (!) (1).

Par *Aurelius*, le prélat veut sans doute désigner Marc-Aurèle (*Caesar Marcus Aurelius Antonius Augustus*), qui régna de 161 à 180.

(1) « *Hugo, Dei et apostolice Sedis gratia episcopus Aurelianensis, omnibus et singulis doctoribus in florenti et fructifero studio Universitatis Aurelianensis actu regentibus et legentibus tam in jure canonico quam civili, ceterisque personis ecclesiasticis in civitate et ejusdem civitatis suburbiis Aurelianensis constitutis ad quos presentes littere pervenerint, salutem in Domino, etc... Ad nostrum florens et fructiferum Universitatis Aurelianensis inter cetera citramontana studia prius, antiquius et solemnius tam civilis quam canonice Facultatis studium, cui tanquam horto deliciarum a tempore Aurelii gloriosissimi imperatoris mirifice plantato et per Virgilium scientificè inchoato, inventor altissimus scientiarum Dominus benedixit...* » (Archives départementales du Loiret, Université d'Orléans, D. 244, f° 17). — On sait combien Virgile fut populaire au moyen âge : La légende s'empara de lui. Ce fut le « doux maître » que Dante prit pour guide (voir E. Benoist, *P. Virgili... opera*, 5^e tirage, Paris, 1883, p. 19 et 20). — Dans un « mémoire pour établir que l'Université d'Orléans, dès son origine et successivement dans tous les temps, a été l'une des plus fameuses et des plus célèbres de l'Europe... », cet empereur *Aurelius* est identifié à Marc-Aurèle, mais *Virgilium* a été lu *Vigilium* et est devenu, sous la plume du commentateur, « le pape Vigil, qui tenait son siège à Rome l'an 539 » ! (Archives dép. du Loiret, D. 308, imprimé anonyme du règne de Louis XV).

Vers 1516, Adolphe Eichholz — qui, selon l'habitude de l'époque, a latinisé son nom en *Adolphus Roboreus* (1) — chanoine de Notre-Dame de Cologne et étudiant de la Nation germanique de l'Université d'Orléans, s'appuyant sur l'autorité de cet évêque Hugues, rappelle que c'est *Aurelius* qui fonda *Aurelia*, dont le vocable primitif était *Genabium* (sic). C'est d'*Aurelia*, ajoute-t-il, que dérive la dénomination actuelle (2).

Pour prouver son dire, il invoque le témoignage de l'historien latin Eutrope (mort en 378). C'est une supercherie ; car, vérification faite dans le *Breviarium*, Eutrope ne souffle mot d'*Aurelia*.

Mais ce n'est point dans un but purement scientifique que cet Allemand montre tant d'érudition : Eichholz est un pangermaniste fougueux ; et voici son syllogisme : l'empereur *Aurelius* a fondé Orléans et son Université ; or, les Allemands possèdent l'empereur, héritier direct des empereurs romains ; donc, la ville d'Orléans et son Université sont allemandes.

Passons bien vite sur ces divagations, en répétant avec Fustel de Coulanges : « Le patriotisme est une

(1) *Eichholz* signifie « bois de chêne » en allemand.

(2) Voici le texte inédit d'Eichholz : « *In antiquo nostre Nationis libro invenimus atque legimus eandem hanc Universitatem tempore cujusdam Aurelii gloriosissimi imperatoris plantatam et per quendam Virgilium inchoatam fuisse, cum enim is ipse Aurelius (Eutropio hystoriographo teste) Aureliam (que Genabium antea nuncupabatur) condiderit ; unde et hodiernam sortitur appellationem. Nimirum, horum argumento verborum, et idem quoque inibi Universitatem plantaverit, quam per suprafatum Virgilium, consensu procul dubio imperatorio, auspicatus fuerit* ». (Archives départementales du Loiret, D. 244, f° 17). — Adolphe Eichholz, alias Eychholtz, fut procureur de la Nation germanique de l'Université d'Orléans.

« vertu ; l'histoire est une science ; il ne faut pas les
« confondre. » (1)

La tradition de la fondation d'Orléans par Marc-Aurèle, sans avoir le succès de la tradition précédente, fut cependant reprise avec une certaine faveur au xvii^e siècle par plusieurs érudits orléanais, au moment où des fouilles, pratiquées sur l'emplacement du palais épiscopal, firent découvrir des monnaies à l'effigie de ce souverain (2).

Cet argument numismatique est sans valeur ; et M. Bailly en a fait radicale justice en ces termes excellents : « S'il fallait attribuer le patronage d'une fondation à tous les Césars dont on déterre les monnaies, que de villes françaises se disputeraient l'honneur d'avoir été bâties, restaurées, visitées par un empereur ! » (3)

V

En résumé :

1^o Orléans ne s'est jamais appelé *Aurelianium* dans l'antiquité.

2^o Aucun texte authentique et contemporain ne mentionne la fondation ou la restauration d'Orléans par un empereur *Aurelius* (Marc-Aurèle) ou *Aurelianus* (Aurélien) (4).

3^o La légende de la fondation ou de la restauration de la ville par Aurélien remonte au xi^e siècle ; celle de Marc-Aurèle remonte au xiv^e siècle (5).

(1) *La Monarchie franque*, Paris, 1888, p. 31.

(2) François LE MAIRE, *op. cit.*, p. 11.

(3) *Op. cit.*, p. 258.

(4) L'annaliste d'Aurélien, *Vopiscus*, — pourtant très documenté, puisqu'il a consulté les archives officielles, — est muet sur le séjour d'Aurélien à *Cenabum*.

(5) Et non au xvii^e siècle, comme le dit M. A. Bailly, *op. cit.*, p. 258.

4° Marc-Aurèle est mort en 180, Aurélien en 275 ; et l'expression *civitas Aurelianorum* n'apparaît qu'à l'extrême fin du iv^e siècle pour désigner le territoire administratif dont Orléans était le chef-lieu (territoire qui relevait de la *provincia Lugdunensis quarta* ou *Senonia*, capitale Sens) (1).

5° Le terme *Aurelianis* ou *Aurilianis* (forme indéclinable provenant d'un datif-ablatif pluriel) pour désigner la ville même d'Orléans, n'apparaît qu'au vi^e siècle.

6° Enfin, la philologie n'autorise pas à reconnaître dans le nominatif pluriel *Aureliani*, ou dans le datif-ablatif pluriel *Aurelianis*, un vocable servant à désigner une ville fondée par un empereur. Les villes qui prennent le nom d'un souverain le mettent au féminin singulier : exemple, *Augusta Suessionum* = Soissons (la ville de l'empereur Auguste) ; *Flavia Constantia* = Coutances (la ville de l'empereur Constance Chlore ou le Pâle) (2), etc. ; ou bien encore le nom impérial entre en

(1) *Cenabum* dépendait primitivement de l'antique *civitas Carnutum* (Chartres). Il en faisait encore partie au ii^e siècle de notre ère ; le témoignage du géographe grec Ptolémée est formel à cet égard. Ce n'est que dans le cours du iii^e siècle que *Cenabum* et son territoire furent constitués en « cité » indépendante. Le démembrement était certainement opéré au début du iv^e siècle, puisqu'alors il y avait un évêque à Chartres et un évêque à Orléans. Or, les diocèses furent calqués sur les *civitates*. Voir, sur cette question, l'étude de mon confrère M. René Merlet : *Les Comtes de Chartres, de Châteaudun et de Blois aux ix^e et x^e siècles* (Chartres, 1900), p. 1 et suiv. — Le premier évêque historiquement connu d'Orléans est *Declopetus* (343). Voir L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, Paris, 1894, p. 7 et 11.

(2) Voir H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France, période celtique et période romaine*, Paris, 1890, p. 422.

composition avec le mot grec *polis* : *Gratianopolis* = Grenoble (la ville de l'empereur Gratien) ; *Constantinopolis* = Constantinople, anc. *Constantinoble* (la ville de l'empereur Constantin le Grand). Si Orléans avait été « la ville d'Aurélien », son nom officiel aurait été *Aureliana* ; la forme *Aurelia* aurait désigné « la ville de Marc-Aurèle ».

VI

D'où vient donc, alors, le nom d'Orléans, *Aureliani*, ou *Aurelianis* à l'époque franque ? L'origine de cette dénomination paraît être très modeste : d'après mes deux anciens maîtres, MM. Henry d'Arbois de Jubainville et Auguste Longnon, ce mot serait un composé du suffixe latin : *ānus*, *ānā*, *ānum* (1) et du gentilice bien connu *Auselius*, devenu *Aurelius* par l'effet du rhotacisme. Il est possible qu'un faubourg ou quartier de *Cenabum* portât ce nom d'*Aureliani* à cause des domaines qu'y aurait possédés un membre de la famille ou *gens Aurelia*, d'où l'expression *Aureliani* [*fundi*]. Puis, le nom purement romain du quartier (« les domaines d'Aurelius ») se serait étendu peu à peu à

(1) Ce suffixe *ānus* a servi ordinairement à créer dans l'empire romain les noms des *fundi* ou propriétés immobilières individuelles. Ainsi, la propriété d'un certain *AEmilius* s'appelait *AEmilianus*, celle d'un certain *Domitius* s'appelait *Domitianus* ; celle d'un certain *Aurelius*, *Aurelianus*, etc. — Ce suffixe est l'équivalent du suffixe celtique latinisé *acus*. (*Marcelliacus* = Marcilly = la propriété de *Marcellius* ; *Sabiniacus* = Savigny = la propriété de *Sabinus*). — C'est aussi l'équivalent de notre suffixe français *ière* (la Blanchardière = le domaine de Blanchard ; la Renardière, la Gombaudière, la Bouchardière = propriétés de Renard, Gombaud, Bouchard ; etc.).

toute la ville et aurait effacé l'antique appellation de l'*oppidum* gaulois.

Un phénomène analogue s'est produit dans la région orientale de la Gaule, où, au vieux nom celtique *Divodurum*, capitale des *Mediomatrici*, l'usage substitua le vocable *fundi Metti*, au datif-ablatif pluriel *Mettis* (d'où le nom moderne Metz). *Metti*, pour *Mettii*, est le nominatif pluriel du nom de famille *Mettius*, fourni par des textes littéraires et épigraphiques (1).

Seule, la découverte de quelque inscription romaine pourra donner au problème une solution plus précise.

(1) Voir H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France, période celtique et période romaine*, Paris, 1890, p. 128, 412, 422, 433, 434, 571. — L'opinion de M. Longnon sur l'étymologie du nom *Aureliani* est identique à celle de d'Arbois (on la trouvera rapportée dans R. Merlet, *op. cit.*, p. 1 et suiv.). Il la professait déjà en 1890 dans son cours du Collège de France sur les données ethnographiques fournies par les noms de lieux.

JULES LEMAITRE

LE PAYS - L'ÉDUCATION - LE PROFESSORAT

PAR M. A. BOUVIER

Membre correspondant

Séances des 7, 21 octobre et 4 novembre 1910

RAPPORT VERBAL DE M. LE D^r COURGEON

Membre de la Section des Lettres

Séance du 2 décembre 1910

Voici un Orléanais pur sang, bien qu'il se dise parfois Tourangeau. Pourquoi ? Je ne sais. Réminiscence peut-être de Paul-Louis Courier, vigneron, canonnier à cheval. « Mes bons Messieurs, je suis Tourangeau », dit le pamphlétaire. Le critique, de même, mais sans patelinage. Lettré, tout autant qu'Orléanais, il se souvient de ses auteurs et voit en celui-ci un voisin dont l'héritage confine au sien, un parent dont volontiers on se réclame, un cousin par l'esprit, je n'ose dire un « oncle » ; le mot a fait fortune, appliqué à un autre qu'il eut en grande estime et qu'il a suivi, sans lui ressembler. Rien de commun non plus avec Courier, sinon cet accent du terroir que je voudrais un peu étudier aujourd'hui, cette malice que l'on nomme « gauloise », à tout hasard, sans trop de souci de la bien définir, et

qui, moins amère et irritée, jaillit plus abondante et plus gaïement pétille ; sinon encore cet amour des bonnes lettres qui, chez le premier, s'avoue, s'étale en citations, jusqu'à paraître un tantinet pédant, qui, chez le second, craint de se laisser voir et sournoisement se masque, à l'occasion, d'irrévérence juvénile. C'est le rhétoricien très distingué, formé aux saines disciplines, mais qui les a parfois trouvées un peu dures et « se venge par en médire », n'hésite pas à prononcer un jour contre elles un réquisitoire trop bruyamment applaudi de certains pour qu'il n'ait pas eu regret à ce succès facile et inquiétant. « Tels ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice (1) ».

* * *

Si les humanités premières ont fait le lettré, le critique souple et de large compréhension, le sol natal tout d'abord fit l'homme que l'on voit dans la doctrine de l'auteur, doctrine très personnelle et dont les principes, quoique solides et arrêtés, se dissimulent (j'y reviens) sous un air de scepticisme ondoyant et se donnent seulement pour des « impressions ». Or cet homme nous intéresse avant tout, car il est des nôtres, il est de « chez nous », diriez-vous, comme il dit lui-même fort souvent, et c'est à ce titre que j'ai cru pouvoir vous en parler. Et que ce soit un homme d'aujourd'hui, il n'importe ou plutôt il importe beaucoup : l'auteur des *Contemporains* ne peut s'étonner qu'on suive — oh ! de très loin — ses traces et qu'on le range parmi les illustres, pâture des curieux. Le critique est critiqué, au sens étymologique du mot, non dénigré :

(1) LA BRUYÈRE, I, 117.

la suite, je l'espère, le fera voir. Juger autrui, propension naturelle ; juger son voisin, quoi de plus tentant et de plus facile, semble-t-il ? Illusion ! « Trop de proximité empêche la vue (1) ». Erreur des plus communes et plus fréquente que jamais, dès lors que chacun de nous s'arroe le droit de parler et d'écrire. Et voilà pourquoi « l'actuel » nous occupe, nous obsède. On se passionne pour ce qui passe, on prétend retenir l'éphémère et s'imposer soi-même à l'attention fugitive. Et l'on se hâte de parler aujourd'hui de ce qui sera peut-être oublié demain, comme on élève des statues à des gloires surfaites que la génération suivante ne connaîtra plus. Rien de tel à craindre ici : le nom demeurera et l'œuvre, séduisante et variée, trop riche déjà pour être embrassée tout d'abord en son entier.

I

La statue est à redouter : elle sévit avec intensité, végétation de pierre ou de métal, champignon de places publiques ; poussant partout, c'est pis que chiendent. Bronze ou marbre, ces honneurs, du moins, seront mérités, rendus au littérateur, quand les souvenirs de certaines discordes civiles (vous m'entendez bien) seront allés rejoindre les vieilles lunes. Le jour viendra, j'imagine, et je le souhaite très reculé et que le vivant le fasse longtemps attendre à ses thuriféraires, le jour viendra où l'on verra l'immortel apparaître sur son piédestal, parmi le fracas des cuivres, les fleurs de la rhétorique officielle et l'épanouissement des boutonnières toutes rouges d'un orgueil pudique, ou vertes comme l'espérance, ou s'ornant du timide coloris de la violette. Où

(1) PASCAL. *Pensées*, I, 5 (Havet).

se fera l'apothéose ? A Tavers, où l'auteur eut ses lares ? A Vennecy, qui le vit naître ? En notre ville, qui l'éleva ? L'avenir en doit décider. C'est assez pour nous que l'Orléanais le puisse dire sien et qu'on reconnaisse en lui les traits de la race. Si jamais il fut vrai, dans une certaine mesure, que le pays fait l'homme, que les qualités d'un esprit d'élite sont, pour une part au moins, un produit du sol, c'est ici sans nul doute. Ce que sera la plante une fois crue, un Taine saurait bien le démontrer. Voyez-le d'abord (supposition facile) dessiner la structure de cette terre aux molles ondulations et qui semble moutonner au souffle des brises vers l'horizon lointain. Il étend là-dessus le tapis aux couleurs atténuées d'une végétation diverse, heureuse sans luxuriance. Ce n'est pas la Sologne régénérée, mais un peu triste encore et sévère avec ses marais endormis et les taches sombres de ses pinèdes. Ce n'est pas la Beauce plantureuse et monotone à l'œil novice par la vaste uniformité de ses cultures, la Beauce, immense grenier avec le ciel pour toit, ennui du touriste affamé de pittoresque, joie du cycliste qui pédale éperdument, sans autre souci que d'avalier des kilomètres et de la poussière, d'enlever des records, toujours disputés, toujours portés plus loin, sans crainte aucune que d'attraper des « pelles ».

La Beauce, doux pays, mais un peu dépourvu :
Si l'on y voit du blé, jamais on n'y a vu
Six choses, fût-ce même aux époques lointaines :
Collines, prés et bois, arbres, pampre, fontaines.

Qui parle de la sorte ? Un malin et plus concis latiniste du xvr^e siècle :

*Belsia, dulce solum, tibi desunt bis tria tantum
Colles, prata, nemus, fontes, arbusta, racemus.*

Vous m'excuserez d'avoir allongé le tissu en y cou-
sant des rimes, en le trouant d'un hiatus. « Vrai est »
que Marot pour celui-ci me donnerait licence ; mais
Rabelais m'imputerait d'ajouter au texte une erreur his-
torique ; car on sait l'horrible abatis de bois que fit
la jument de Gargantua en escrimant de sa queue contre
les mouches bovines. Laissons la Beauce : voici le Val,
« aussi doux que son nom », le Val aux clairs ruisseaux
filant sans bruit entre les mauves, sur le cresson
argenté, le Val aux herbages drus, foisonnant de jon-
quilles et de boutons d'or et bordés de saules, de peu-
pliers frémissants, le Val où le raisin mûrit et fait bon
ménage avec l'asperge, sur ce sol friable et blanc, où
les ceps, en longues files, soutenus de l'échalas,
croissent disciplinés, propres, lavés de sulfate, vilain
badigeon, mais qui rit à l'œil du maître et, malgré
phylloxéra, oïdium, mildew, blackrot, que sais-je
encore ? laisse espérer au gourmet les délices du piot :

Le petit vin de chez nous
Est chose légère.
J'en avale de grands coups :
Il ne grise guère.
Il me fait, quand je le bois,
Le cœur et l'esprit plus droits
Et Rabelais autrefois
En but à plein verre.

Il but surtout le vin de la science ; il en but à s'eni-
vrer et le poète des *Médailles*, que je cite ici, l'a dé-
gusté, m'est avis, plus souvent que le Saint-Ay verde-
let, plus souvent qu'il n'eût voulu, la tête lourde parfois,
car il fait plus que griser. Il faut le prendre à grandes
lampées, fût-il frelaté, au banquet des examens, ce
« banquet de la vie » d'aujourd'hui, où il y a tant

d'appelés et un peu moins d'élus. Dirais-je que, pour n'avoir pas une capacité !... d'estomac, certains roulent sous la table ? Image peu gracieuse, ivresse morne ; celle de Rabelais est allègre et saine ; celle du poète est sentimentale, griserie de souvenirs, amour du pays, émotion dégustée par un délicat et réchauffante au cœur. Citons encore et que ce soit une débauche où sa Muse nous invite :

La campagne de chez nous
A le charme intime.
Point de paysages fous,
Point d'horreur sublime,
Mais des prés moelleux aux pieds.
Petits bois, petits sentiers,
Et des rangs de peupliers
Dont tremble la cime.

Telle terre, tel homme : la suite nous le dit en ce rythme alerte et chantant, petits vers trotte-menu, pas élastique de Perrette, dont la bottine craque sur la route blanche (car elle a des bottines maintenant) et dont la voix gazouille par un gai matin d'avril :

Les bonnes gens de chez nous
Ont peu de science,
Mais de l'esprit presque tous
Et de la vaillance.
Ici plus d'un travailleur,
Vrai Gaulois, garde en sa fleur
Le bon sens libre et railleur
De la vieille France.

Qu'avais-je besoin d'appeler Taine à mon aide ? Sa théorie, la voilà, coulée dans la chanson. Jetez là-dessus les notes de quelque refrain populaire ; faites sonner les

trilles et ce sera de la philosophie, de la critique sous le tra la la des faridondaines. C'est le sérieux dans le charmant. Lemaitre définit son pays et « ses pays » gens d'esprit délié et d'humeur gaillarde ; il se définit lui-même, nous donne tout simplement, sans y entendre malice (eh ! eh ! n'en jurons pas), la clef de son talent, celle de sa critique, nous indique la source de ses jolis caprices : « Mes amis (*bis*), soyons de notre pays », a dit un bonhomme de rimeur moins poète à coup sûr, Béranger. De son pays, Lemaitre l'est, sans doute, autant que personne. Ce n'est pas au sujet de celui-là qu'on pourra parler de « déraciné » : mot heureux, triste chose. Considérez, d'ailleurs, que les écrivains d'aujourd'hui, plus que les romantiques, leurs aînés, plus que les philosophes du XVIII^e siècle, à part Rousseau, plus que les classiques du XVIII^e, hormis La Fontaine, le Champenois toujours attardé à l'école buissonnière, toujours séparé de la bande, considérez que beaucoup de nos poètes, de nos romanciers ont de vives attaches aux lieux de leur enfance, soit que, toujours plus nombreux, ils vivent où vivaient leurs pères, soit qu'ils évoquent ce doux et magique souvenir parmi la fièvre de la vie parisienne et le tumulte de la bataille littéraire. Maupassant, Flaubert, Barbey d'Aurevilly sont des Normands comme Le Goffic, Botrel, Le Braz sont des Bretons bretonnants. Theuriot, Barrès nous conduisent aux marches de Lorraine ; Pouvillon nous dit le Quercy ; Henri Bordeaux, la Savoie ; Bazin, la Vendée. Mistral et la sonnante troupe des félibres chantent la Provence, le pays des cigales et de Tartarin qu'immortalisa Daudet, le Ni-mois. Bornons là ce catalogue qui serait glorieux et d'ampleur homérique. J'ai voulu seulement rappeler ce fortuné retour à la vie provinciale et combien notre littérature en a été rajeunie.

Plus heureux que d'autres ou plus sage, notre auteur, après un court passé universitaire, dont je parlerai, et quelques résidences de hasard, ordinaire nécessité des fonctions publiques, a pu reprendre pied sur la terre natale et, si l'image ne vous semblait ambitieuse, si la mythologie n'était démodée, je dirais qu'il y retrouve des forces, comme Antée, en la touchant. Mieux vaut relire un de ses délicieux « billets du matin » : « A mesure que je vieillis, ma cousine, je trouve que c'est un avantage d'un prix inestimable que d'avoir quelque part un village à soi, un village où l'on a passé son enfance et où l'on n'a jamais cessé de faire tous les ans de longs séjours ; où la figure de la terre vous est connue dans ses moindres détails, vous est familière et amie. Le peu que j'ai de sagesse, de douceur d'âme, de modération, je le dois à ceci, qu'avant d'être un homme de lettres (hélas !) qui exerce son métier à Paris, je suis un paysan qui a son clocher, sa maison et sa prairie. Car, dans ces conditions-là, la campagne c'est vraiment le refuge et l'asile. L'air qu'on y respire est un baume aux blessures qu'on rapporte d'ailleurs, un infailible antidote aux poisons du cœur et de l'esprit.

« A peine suis-je dans ce petit coin ombreux, que je me sens enveloppé d'une profonde paix. Paris est si loin ! Ce qui, à Paris, me semblait considérable, ce qui me troublait et me faisait mal, ce qui me remplissait de convoitise, de regrets ou de rancune, ah ! comment tout cela est oublié ! Car ce qui exaspère les plaisirs ou les chagrins de la vanité, c'est d'être mêlé aux hommes qui estiment et qui poursuivent les mêmes biens que vous. Mais comme la solitude vous apaise et comme elle vous délie ! Même les autres douleurs, les douleurs plus intimes et plus profondes, quand d'aven-

ture on en a, s'engourdissement et s'ensommeillent ; on ne sent plus qu'une petite morsure, secrète, de temps à autre, un sourd « memento » de souffrance. Ainsi rapproché de la terre antique et de la vie des choses, sentant tout autour de soi l'action imperturbable des forces éternelles, on est moins tenté de s'en faire accroire sur l'importance d'une vie humaine, fût-ce une vie de journaliste. Mes chances de douleur se trouvent ici réduites de plus de moitié. Je vous assure, ma cousine, que je suis presque invulnérable derrière mes peupliers (1) ».

Ce paysan philosophe, épris de solitude et de calme, ce Parisien lassé, pour mieux dire, est conseiller municipal de sa commune, ou l'était, car j'ignore les fluctuations politiques de Tavers et si l'on est là-bas, près de nous, toujours prophète en son pays. Coin de terre vraiment béni, dans ce cas. Mais, je me dis : Conseiller municipal, « l'être ou ne pas l'être. C'est la question » : l'avoir été, fût-ce un seul jour, n'était-ce pas se rejeter en pleine tempête ?

Ce paysan achète des terres, conseille aux autres d'en acheter, ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen de garder cette précieuse quiétude, dont il nous parle si bien, unique trésor du sage. Balzac, le grand désenchanté, et Sardou, vaudevilliste plein de sens, refroidiraient là-dessus les plus vifs enthousiasmes. Bon conseil pourtant, mais est-il écouté ? Les paysans se mettent à acheter des titres ; ils prennent du Crédit minier ou Crédit qui mine et se font prendre. On verse le bas de laine dans des caisses sans fond : c'est le tonneau des Danaïdes. Nous ne voulons plus de la mythologie, mais ses symboles sont éternels, comme la sol-

(1) *Contemporains* 5^e série, p. 270-271.

tise humaine, et les gogos, moins nobles en leur effort trompe que les lilies d'Argos dans le sonnet de Sully-Prudhomme, mais aussi intrépides au labeur, disent après chaque tentative pour s'enrichir : « Si nous recommencions... » Et ils recommencent pour le plus grand profit des rastaquouères. M. Flouchippe, au temps de Paturot, battait la grosse caisse en l'honneur des « bitumes du Maroc » et des Charbonnages de « Perlimpinpin », Robert-Macaire fondait la « Société du Clystère », assurait la santé à tous par le beelsteack et l'eau chaude ; faisait de la morale en actions.... en actions de 250 francs. « Nous soignerons les actionnaires gras, disait-il à Bertrand ; tu les purgeras, moi je les saignerai ». Macaire a des disciples qui ont dépassé le maître : c'est la loi du progrès. Que n'inventent-ils pas ? L'aviation va leur ouvrir un champ sans limites pour l'exploitation de la crédulité qui n'a non plus de bornes que le génie humain. On mettra en actions les canaux de la planète Mars, les pépites des anneaux de Saturne et l'on continuera à mettre les actionnaires dedans beaucoup plus que les Flouchippe, toujours plus experts à prendre leur essor, loin de dame Justice, si vieille et si lente, malgré la télégraphie sans fil. Achevez de la terre, gens de Tavers ! La terre, du moins, point ne s'envole.

La vie moderne, machinée à la façon d'une scène de théâtre et tout embarrassée de trappes, de trompe-l'œil, d'escaliers branlants vers la fortune dérisoire, fait des dupes, sans doute, ici comme ailleurs. L'homme y garde pourtant ses qualités natives. Jules Lemaître se dit « fils d'une race sensée » et cela doit être, si la France mérite cet éloge, puisque elle est chez vous dans son fonds primitif et le moins mélangé, comme son parler

en ces plaines sonne plus pur, plus délicieux qu'en toute autre contrée. Le bon sens est chose française, substance même de l'esprit français et cependant qui, plus que nous, fait des folies ? Vraie Mimi Pinson, la France a la tête près du bonnet, sans perdre jamais tout à fait la tête. On aime la raison au pays guépin, comme on y honore le courage. Finesse et rectitude, goût de la satire, malice acérée, criblant de piqûres toute baudruche gonflée de sottise, voilà pour l'esprit ; vaillance héréditaire (le poète l'a dit), patriotisme ardent, ennemi des mots, des rodomontades empanachées, mais actif et tenace, réserve d'énergie indomptable aux heures des luttes suprêmes et qui a suscité un culte, le plus pur, le plus poétique qui soit au monde, celui de la Pucelle (la Pucelle, mot si doux !), voilà pour le cœur ; c'est là, je crois, Messieurs, ce qui caractérise les gens du Val et d'alentour : je puis le dire sans chauvinisme, moi qui n'en suis pas ; sans flatterie non plus, car pourquoi flatterais-je ? Ce serait m'exposer aux traits d'une malice qu'on redoute. Et si l'on contestait cette double assertion, j'aurais, pour la fonder, d'une part, les défenseurs d'Orléans et ceux de Châteaudun ; de l'autre, ces vieux maîtres de l'ironie qu'on nomme Jean de Meung et Régnier et les jeunes qui n'ont pas dégénéré des anciens, un Lemaître, un Lavedan. — Si je m'évertue, bien ou mal, à une définition que j'avais promise et m'attarde à vous parler de ce pays et de ses habitants, c'est que, le faisant, et par de longs détours, je m'approche le plus possible de mon auteur : je tâche d'entrer peu à peu dans l'intimité de son talent et veux, plus qu'on n'a fait, je crois, noter avec insistance d'où partent ses premières racines.



« Mais la Loire, me demande-t-on, n'en direz-vous mot ? » Craignez le trop plus que le manque, riche étant le sujet. Qu'est-ce qu'une terre sans les eaux et que seraient ces plaines, si « la Loire lente, honneur du vieux pays gaulois », n'y promenait ses flots, où se mire le ciel ? Que serait la France, s'ils ne déroulaient leur ceinture argentée près de ses flancs féconds ? Désolante platitude, vaste étendue noyée dans de vagues lointains. Le fleuve est la ligne qui dessine les contours, arrête les formes, précise la beauté. « Chemin qui marche », il unit et sépare, il apporte, avec les souffles des hauteurs, le mouvement et la vie. Toujours fuyant, toujours présent, il est l'image du flux éternel des choses, bien mieux que la mer qui avance et recule, sans aller nulle part, immobilité perfide avec les apparences d'une agitation sans but et sans repos ; la mer, symbole des révolutions ; le fleuve, où volontiers je verrais, sans trop y croire, le progrès. Un fleuve est une personne et fait l'individualité des régions qu'il arrose. Les anciens l'avaient compris, qui divinisaient les sources, les cours d'eau. Les fleuves de France ont pour vous, j'en suis sûr, une physionomie bien marquée.

Laissons le Rhône, qui pourtant m'est cher, courir à grand fracas parmi les coteaux vineux, brûlés du soleil ou tout noirs de la flamme des volcans ; la Garonne, qui s'épand aux campagnes de Languedoc et de Gascogne. Bons français sans doute, ils tiennent un peu de la Suisse, de l'Espagne, de Rome, tant ils charrient avec eux de débris du peuple-roi. A passer sous les ponts antiques, à laver tant de ruines, ils semblent gémir sur le monde païen et païens sont restés, par la langue sonore et les traditions, les habitants de leurs

rives. Laissons le Rhin, sans l'oublier, le Rhin celtique et franc d'un côté, s'il est germain de l'autre, et qui n'est allemand sur ses deux bords que pour un temps, espérons-le, et parce que la force a primé le droit. La Seine et la Loire sont toutes françaises. « Ce sont de grandes dames » comme celles de « La Tour de Nesle », dames aux riches atours, à la marche onduleuse, rivales l'une de l'autre, parce que sûres de leur beauté, bien femmes en cela : de même origine à peu près, elles suivent quelque temps le même chemin, s'approchent l'une de l'autre, se font la révérence, non loin d'ici, et... se tournent le dos ; l'une va dans ces « prés fleuris » qu'une femme a chantés, elle se pavane aux royales demeures, jadis adorée des rois, chérie du peuple aujourd'hui, qui seul est roi, puis, à regret, quitte sa capitale et, capricieuse toujours, jamais pressée, chemine vers la mer qui la reçoit avec honneur ; l'autre, celle de chez nous, a ses palais aussi, de merveilleux châteaux qu'elle visite tour à tour, regrettant les rois qui l'ont parée de ces bijoux de pierre ; mais elle est reine et la nature la console, qui lui fait une éternelle beauté et déploie autour d'elle, en somptueux vêtement, la diaprure des prairies et des feuillages. Elle est reine et le poète le dit en un sonnet fouillé, tarabiscoté, serti comme un camée de Théophile Gautier, comme un « immarcescible émail » de l'excellent ouvrier, Claudius Popelin :

La Loire est une femme. Amoureuse et pâmée,
Blonde peu sûre, aux longs sommeils, aux réveils fous,
Sa câline langueur dort sur les sables roux
Et baise les contours de sa rive charmée.

La Loire est une reine et les rois l'ont aimée :
Sur ses cheveux d'azur ils ont posé, jaloux,
Des châteaux ciselés ainsi que des bijoux ;
Et de ces grands joyaux sa couronne est formée.

Vous passez votre vie, ô peupliers tremblants,
A la voir s'égarer en détours nonchalants
Muette, énigmatique, et souple, et lente, et bleue....

Tels, éternellement debout sur le chemin
D'une reine, deux rangs d'estafiers, pique en main,
Regardent fuir en serpentant sa robe à queue.

* * *

Tirons de là une première conclusion et permettez-moi une seconde hypothèse. Taine encore me la suggère et, si vous la trouvez risquée, il sera mon répondant : petit dommage pour lui, grand profit pour moi. J'imagine donc que nous ne connaissons rien de l'œuvre, sinon les alertes strophes, le sonnet et la page de prose dont j'ai donné lecture et que nous aurons, de fortune, rencontrés dans quelque florilège. Nous savons, de plus, par de certains propos corroborant ces textes, que l'auteur tient fort à son pays, qu'il y est propriétaire, qu'il y revient, dès qu'il peut s'échapper de la fournaise parisienne : tels des paysans des Alpes, partis depuis de longues années pour les « Amériques », s'en retournent, après fortune faite, aux montagnes natales, transforment leurs chaumières en villas, touchante fidélité. Ces « revenez y » sont plus rares aux plaines, d'autant plus louables. Quel est l'esprit de ce paysan qui rime si joliment et qui a une si belle plume au bout des doigts ? Que sera son œuvre ? Esprit de finesse, si bien caractérisé par Pascal : il se plaît aux nuances et volontiers se joue aux ténuités de l'analyse, glisse parmi les méandres de la pensée, mais reste clair et, dans ses transparences, réfléchit les images des choses, miroite et ondule comme le fleuve. Esprit de critique et de malice qui veut voir juste, se méfie de la

grandiloquence, plus armé d'ironie que prompt à l'enthousiasme. Esprit très français et demeuré guépin. Le mot ne dit pas grand'chose à Paris et ailleurs ; il est ici plein de sens : nul besoin de l'expliquer. Que ce vocable orléanais soit un ressouvenir de l'atticisme, que les humanistes du xvi^e siècle aient fait sa vogue parmi nous, il se peut. Qu'il rappelle Aristophane, ce n'est pas Lemaître, lettré fervent, quoique irrévérent, qui songerait à s'en offusquer. Comment s'est formé ce lettré et comment la culture classique a fait fructifier les germes du terroir, préparé l'œuvre, très moderne et très parisienne, qui vous est connue, c'est ce que j'ai à développer maintenant.

II

Et d'abord j'avoue que j'ai fort peu de documents, d'inédit pas du tout en ma gibecière. L'inédit, c'est le chastre des Nemrods de l'érudition, l'oiseau rare célébré par Dumas ou quelque autre volatile encore plus fabuleux. On le soupçonne aux moindres buissons ; pour l'attraper, on bat les fourrés de l'histoire et le cœur bat aussi, ce cœur si facile à l'émoi, même chez les vieux routiers, et toujours brûlant d'espérance. Et l'inédit fuit à tire-d'aile, vous fait arpenter les landes. je veux dire les bibliothèques, les quais, voire les marchés aux puces ; il pourra nous mener à Rome ; tous chemins y conduisent. Courses charmantes, revint-on bredouille. Je suis plus tranquille et moins heureux, n'ayant à vous offrir que des inductions toutes personnelles, appuyées seulement de quelques notes prises dans Vapereau, dans le *Bulletin de l'Instruction publique*, de quelques renseignements dus à la complai-

sance de personnes amies. J'aurais pu sans doute les interroger avec insistance, m'adresser à mon auteur, le pressurer à force d'importunités, m'exposant à de légitimes rebuffades, imiter ces mouches du journalisme qu'on met à la porte avec ménagement ou brusquerie et qui rentrent par la fenêtre, bourdonnent, chantonnent, questionnent, vous arrachant l'aveu que l'on voudrait retenir, l'inventant au besoin et contre qui l'on peste, non pas mouches, mais bourreaux, tortionnaires modernes, qui vous feraient confesser d'avoir emporté les tours de Notre-Dame, le feraient croire au public. C'est un métier, mais il y faut la vocation, et j'y répugne, sans méconnaître les qualités qu'il requiert, ses services pour amuser une inlassable, une puérile curiosité. Ce n'est pas de quoi présentement nous avons affaire : quelques indications biographiques suffisent pour jalonner le premier développement de ce talent, étude trop générale d'une âme, analyse que j'essaie et que l'œuvre confirme, nuance, par quoi l'œuvre aussi se fait mieux entendre, est d'un accent plus intime.

* * *

Né en 1853, fils d'un instituteur de village, l'enfant a vécu tout près de la terre maternelle et, de bonne heure, connu l'effort pour s'élever aux régions de la pensée. Représentez-vous, tel qu'il était autrefois, et qu'il est encore souvent, le foyer de celui que le dédain de la ville nommait le magister, pédantisme à contresens, car cet homme n'enseignait pas le latin, ne le savait pas, s'il chantait au lutrin, et fort dévotement d'ordinaire, le latin de l'Eglise. Les paysans, tout bonnement, l'appelaient le maître d'école, l'honoraient fort. Il était

l'oracle, l'homme du livre, de ce dépôt mystérieux et vénéré, clef de toute science et de tout souvenir, l'homme qui mesurait les terres, jaugeait le muid, dressait le cadastre, qui lisait couramment, du haut de ses besicles, l'almanach, les papiers du tabellion, et les lettres que le fils ou la fille, soldat ou servante au loin, envoyaient par l'écrivain public, l'homme qui pouvait compter autrement que sur ses doigts ou par jetons, qui en savait aussi long que M. le curé, peut-être plus, prêtre à demi et père de famille, plus que père, car ses élèves lui faisaient une lignée pullulante et qui oubliait souvent ses leçons, mais oubliait aussi sa fêrule parcimonieuse ou prodigue : il les avait vu naître, il les mariait, car il tenait les registres de la commune ; il instruisait leurs enfants, il sonnait leur glas, car il avait le gouvernement des cloches. Cela ne se fait plus : autre temps, autres fonctions. Que n'était-il pas ? Pilier de l'humble édifice communal, bon citoyen, qui ne portait pas de regards ambitieux par delà l'horizon coutumier, mais plutôt au-dessus de lui, vers un idéal dont il avait l'image en son âme et dont il entretenait le culte par quelques livres de choix, amis supérieurs toujours consultés et de perpétuel réconfort.

Voyez, auprès de lui, la compagne de ses jours, sa ménagère, oh ! que de douceur encore dans ce mot qui rappelle tant de joies et dit la science la plus précieuse ! « Vis de peu », prescrit le stoïcisme hautain, mais comment ? Le philosophe, non plus que le magistrat romain, n'a souci du détail : *de minimis non curat prætor*. Mais le détail, c'est l'élément constitutif, la cellule de tout organisme, comme c'est le germe de toute destruction, « le grain de sable » dont parle Pascal et par quoi les vastes desseins d'un Cromwell se trouvent ren-

versés ou, si vous aimez mieux, le grain de poussière dans le moteur d'une automobile, ce grain sournois et invisible qui engendre les pannes ou les engendrait, car on me dit qu'il n'y en a plus. Et c'était le désespoir des chauffeurs, cette poussière, comme elle est celui de l'active et bonne femme. Veillant à tout, celle-ci sait la place et l'emploi de tout. Elle sait qu'il ne faut rien dédaigner et que :

Un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance.

Elle sait plus encore, ce que les livres n'enseignent pas, ce que la raison ne peut atteindre, ce que le cœur révèle. Elle est l'amie et de meilleur conseil que le livre ; elle voit clair et, de premier coup d'œil, elle a le sens du réel et la fine intuition du possible. Elle est le livre ouvert où le mari peut lire son devoir et son intérêt : le paysan le sait, ne fait rien sans avoir l'avis de sa ménagère. Elle est l'ouvrière de tout labeur et qui ne chôme point. Elle fait la maison ou la défait (c'est plus rare). Elle est l'enchanteresse dont le sourire excite au travail, apprend la patience, relève les courages ; la magicienne qui tout les jours opère des miracles, crée avec l'aiguille, donne aux vêtements la pérennité ou renouvelle leur jeunesse ; la fée qui amène l'eau au moulin, tire d'un sac quantité de moutures, multiplie les écus en l'escarcelle, ou donne aux sous la valeur des écus. Elle est l'économe qui ne dépense pas et thésaurise, le ministre des finances qui équilibre le budget, ne fait pas d'emprunts, phénix des fonctionnaires encore inconnu dans le ménage de l'Etat.

« Oh ! la sainte économie de nos mères, leurs prodiges de ménagères industrieuses, et l'étroitesse sé-

« vère du foyer domestique ! C'est cette parcimonie
« même qui donnait tant de ragoût aux moindres sem-
« blants de vie plus aisée, aux petites douceurs excep-
« tionnelles, aux crêpes du Carnaval, aux cadeaux
« modestes du premier de l'an, aux deux sous des jours
« d' « assemblée » ! Et cette parcimonie avait sa no-
« blesse ; car elle n'était, après tout, que l'expression
« d'un désir et d'un besoin de dignité extérieure. Que
« dis-je ? Elle avait toute la beauté du sacrifice désin-
« téressé : car cette vie n'était si étroitement ordonnée
« que pour permettre au fils, à l'héritier, de connaître
« un jour une forme supérieure et plus élégante de la
« vie. C'est la condition même de l'ascension des plus
« humbles familles. Et plus tard, sans doute, les enfants,
« venus à Paris et y ayant pris d'autres habitudes,
« peuvent sourire de cette mesquinerie campagnarde :
« mais c'est à elle pourtant, c'est à leur enfance à la
« fois indigente et tendrement choyée qu'ils doivent
« leur persistante fraîcheur d'impression et cette sensi-
« bilité qui les a fait artistes ou écrivains (1) ».

Ne vous semble-t-il pas qu'il y ait là comme l'écho d'une confidence personnelle ? Ce fils, nous le connaissons déjà. Sa vive intelligence s'est éveillée très promptement, orgueil du père et du maître qui soigne son rejeton avec amour, au risque d'abuser de la culture intensive ; mais le rejeton est vigoureux et la mère est là pour modérer le zèle de l'éducateur. Très humble et très heureux de se voir si tôt dépassé, celui-ci veut pour l'écolier des professeurs plus diplômés : le petit primaire deviendra un humaniste, progrès facile que notre société seconde aujourd'hui avec un zèle touchant, souvent intempestif, et la rivalité des « corps enseignants »

(1) *Contemporains* (5^e série : pages 15-16).

(bizarre expression !) se dispute, comme un enjeu, l'intelligence de l'enfant, ce cerveau à modeler et à remplir, à bourrer même, force à utiliser plus tard et qui peut-être se retournera contre ses fabricateurs.

* * *

Le petit Jules fut donc envoyé à Orléans, pour y faire du latin, dûment recommandé, sans doute, par le curé de Vennecy. M. le chanoine Cochard m'a fait l'honneur de fixer pour moi un point d'histoire locale et je l'en remercie. « Il y a sur lui (sur Jules Lemaître), m'écrit-il, une légende à détruire ; il n'a jamais été élève du Petit Séminaire de la Chapelle, mais du Petit Séminaire de Sainte-Croix, de 1863 à 1867. Mon confrère, le chanoine Branchu, a été l'un de ses professeurs. » Détruisons la légende, j'y donne les mains, et admirons qu'elle puisse naître si tôt et si près de nous. Du moins n'est-elle pas de celles dont la disparition soit à regretter, de ces fleurs gracieuses poussant parmi les ruines, poétiques fictions souvent préférables à la vérité sèche et sans parfum. C'est une de ces petites erreurs qui encombre les manuels, les ouvrages de seconde main et qu'il faut extirper, mauvaise herbe qui repousse, quoique l'on fasse. Vapereau, un Orléanais, a conservé celle-là. Rendons à César ce qui est à César et à Sainte-Croix ce que La Chapelle aurait pu recevoir et fort bien élever. Constatons toutefois que l'élève, aux dates indiquées, avait 10 et 11 ans, qu'il était en 7^e ou en 6^e. Resta-t-il à Sainte-Croix jusqu'à la fin de ses études (1).

(1) Jusqu'en 5^e inclusivement selon M. Dumuys, son condisciple, qui fait en séance un curieux et amusant portrait de l'écolier qu'il a connu : intelligence alerte, travail facile, mémoire prompte et sûre, premières places obtenues sans

Eut-il du laurier à foison ? C'est probable : les palmiers en feraient foi. Je le suppose fort en version plutôt qu'en thème (1), expert aux vers latins : ils florissaient alors et surtout aux parterres des maisons ecclésiastiques, et des jardiniers de 15 ans savaient déjà les arranger en longues files. Il devait tourner joliment un discours français et faire parler *ad libitum* César ou Brutus, Charlemagne ou Constantin. Il défendait la loi du Christ contre le paganisme expirant ; il haranguait les Croisés ou tenait la plume pour Léon X, écrivant à Raphaël, et jamais pontife n'eut si jeune et si brillant secrétaire. Je gage qu'il s'entendait mieux encore à narrer ou à décrire d'après des impressions de sa première enfance et que son imagination revolait souvent au toit familial. Il analysait La Fontaine et déjà l'esprit critique perçait, relevé d'un brin de poésie.

Il va s'affiner encore aux années de rhétorique supérieure à Charlemagne, de La Coulonche étant consul ou plutôt régent, expression déjà tombée en désuétude, La Coulonche, terrible professeur qui faisait pleuvoir les pensums et les doctes leçons d'histoire littéraire, maître-jardinier celui-là, toujours armé du sécateur et qui, comme l'*Antoine* de Boileau, gouvernoit de sa haute expérience cette pépinière de Normale.



L'Ecole Normale ! Séminaire laïque. On n'y fait pas

effort apparent, aptitudes très prononcées pour le dessin (Victor Hugo de même). Connaît-on des dessins de Jules Lemaitre ?

(1) J'avais tort de supposer et m'en excuse : M. l'abbé Mailland me dit qu'il était un « fort en thème », renseignement précieux, exemple à opposer à qui dédaigne sans raison un exercice scolaire très profitable et de plus en plus délaissé.

des saints, quoique le mysticisme y ait souvent recruté des adhérents. On n'y fait pas des pontifes, bien qu'il en soit sorti de futurs évêques, Mgr Perraud, par exemple, mais on y prépare force académiciens et journalistes, nombre de députés et des diplomates, et des ministres, et des professeurs, menu fretin. L'esprit normalien, si tant est qu'il existe, — et là-dessus beaucoup déraisonnent qui n'ont pu franchir les portes de la rue d'Ulm, en gardent un dépit inavoué, — cet esprit est le plus rebelle qui se puisse concevoir aux dogmes littéraires, à la religion classique, autant du moins qu'on le peut juger dans ses dernières incarnations. De cette religion, autrefois souveraine et exclusive, il n'a conservé que la discipline du discours, les méthodes de composition, le goût de l'ordre, de la clarté, de l'expression simple, et par là il n'est, après tout, que l'esprit français, sa quintessence ou, si l'on veut, sa forme professionnelle. Je ne dirai pas « professorale », car le Normalien redoute plus que tout d'être trop professeur, de le paraître au moins, comme Montaigne craignait d'avoir, si peu que rien, l'air d'un pédant : mais, plus que tout, le Normalien aime le raisonner, et l'esprit dont je parle, s'il est quelque chose, n'est que l'esprit critique. Discuter de tout et avec le feu de la jeunesse, mais se garder de trop croire aux idées d'autrui, même aux siennes, user de formules tranchantes et ne pas tenir aux doctrines, se plaire aux systèmes, comme les enfants au jeu des constructions, et pour avoir la joie de les démolir, aux paradoxes, parce qu'ils veulent de la souplesse et qu'ils effarent les naïfs, rire des dieux et des bonzes, c'est à peu près le programme de cette maison, non pas affiché, sinon dans les « turnes », et sans le visa de l'Administration, non pas formulé, sinon

dans le langage cabalistique de ces sanctuaires interdits aux profanes et à l'autorité, programme vivant et qui échappe aux inconstances, aux vicissitudes des règlements, parce qu'il vient de la tradition, non de l'imagination de certains pédagogues, épris de nouveauté, réformateurs intrepides qui de la tradition peu se soucient et dont la docte cervelle toujours en travail et d'affligeante fécondité enfante trop souvent de petits monstres qui meurent avant d'être déclarés à l'état civil ou qui ne poussent qu'avec un régime spécial très coûteux et à grand renfort d'appareils orthopédiques. De ces malingres on m'assure qu'il en sort aussi de la Maternité du Palais-Bourbon et de celle du Luxembourg. Soyons-leur très pitoyables et souhaitons qu'ils puissent croître et durer.

Quant à cette jeunesse normalienne, elle est active et réfléchie, toute prête à l'admiration pour les supériorités reconnues, mais très libre d'esprit ; elle s'instruit par ses maîtres, plus encore par elle-même, par l'enseignement mutuel que se donnent ces élèves d'élite, ardents à se communiquer, ce qui est déjà une façon de professer. Très ouverte aux souffles du dehors, elle est très moderne, parce qu'elle est le présent et qu'elle s'élance vers l'avenir ; d'autant plus poussée dans cette voie, qu'elle craint de paraître arriérée. De là des impertinences à l'égard du passé et certain engouement pour la littérature d'aujourd'hui ou même de demain et qui ne va pas sans quelque appréhension du « qu'en dira-t-on ? » Dispositions d'esprit dont la critique de notre auteur pourra donner la preuve.

Entré à l'Ecole Normale à 19 ans, sous la socratique direction de l'« Athénien Bersot », il eut pour camarades de promotion M. Séailles, le philosophe de l'es-

thétique, le pénétrant analyste du génie, des idées de Renan ; M. Paul Girard, l'helléniste de Sorbonne , M. Suérus, proviseur d'Henri IV.

* * *

Il est agrégé en 1875. Nommé professeur de rhétorique au Havre, il y occupe cette chaire durant 5 ans ; il y fabrique des bacheliers avec un succès et une conviction que j'ignore ; mais, si je doute de celle-ci, je suis sûr que ce fut pour les jeunes gens une bonne fortune d'avoir un tel maître. Il était presque de leur âge, classique avec indépendance, frondeur spirituel et discret des opinions reçues, moderne des plus avertis, parisien frais émoulu et qui apportait à ces petits provinciaux la dernière mode littéraire, éveilleur d'idées et de curiosités intelligentes, causeur beaucoup plus qu'orateur en chaire, lecteur très prenant, d'une voix chaude et incisive, metteur en train plein d'imagination à organiser le travail et qui bousculait sans doute les vieilles méthodes, n'avait cure des formalités administratives, professeur sans être pédagogue pour une once, moraliste très fin qui ne se donnait pas pour psychologue, ces vilains mots rimant trop à rogue, et sa manière était toute de bonne grâce et de charme. Il avait le sens exquis du style et de la littérature. Il donnait des devoirs « en marge des vieux livres » et qui sont devenus depuis des livres très jeunes en leur air d'antiquité. C'était une façon très savoureuse d'accommoder les restes d'Homère et de Virgile, d'ajouter une sauce à Molière et à La Fontaine pour faire de leurs reliefs un régal aux délicats, de raviver le goût pour les classiques en les pimentant. C'était du Meilhac et de l'Halévy *ad*

usum juventutis. Médire des dieux, leur donner des pichenettes, moyen de les faire aimer : les « potaches » s'y laissaient prendre bien plus qu'ils n'eussent cédé à l'admiration de commande. Hélas ! la recette est déjà vieille et l'on ne veut plus de cette forte nourriture, quel que soit l'assaisonnement. L'indifférence grandit et l'ignorance. Le temps est proche où il faudra faire épeler en rhétorique nos auteurs incompris, non pas Cicéron, mais Bossuet et consorts. On ne veut plus du *Télémaque*. Pourra-t-on se plaire au « Mariage de Télémaque ? »

Du Havre, Jules Lemaître passe, en 1880, à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. Docteur en 1883, il est l'année suivante à la Faculté de Grenoble : succès retentissant, traînée d'étoile filante sous le ciel dauphinois, car, la même année, le jeune universitaire file vers Paris, avec un congé qui devait être indéfini, à la suite des brillants articles de la *Revue Bleue*, début des séries de « Contemporains ». C'était la grande réputation, l'entrée dans la carrière d'homme de lettres et bientôt sous la coupole de l'Institut.

Ce serait la fin de cette étude, si je ne devais revenir sur mes pas et noter dans l'œuvre certains passages qui se rapportent à cette première partie de la vie de l'écrivain et nous permettront d'ajouter quelques touches à cette esquisse. J'ai donné, tout d'un temps, le *curriculum vitæ*, n'ayant pas dessein d'entreprendre une biographie. C'est une âme que je voudrais raconter, telle qu'elle fut en sa verte jeunesse, c'est un esprit que j'étudie, esprit très lumineux qui déjà se révèle en des pages éparses, prose ou vers, impressions immé-

diâtes ou ressouvenirs que la plume du critique a jetés plus tard sur le papier, mais toujours simples, toujours émus et dont la sincérité ne fait pas doute. Quant à l'histoire du cœur, elle se laisse entrevoir dans les poésies qui sont de cette époque, quoique les plus intimes n'aient pas de date (une méprise) ; mais elle sort un peu du cadre que je me suis tracé, n'a qu'un rapport indirect à l'œuvre du critique. Je ne m'en occuperai pas en ce moment.

III

C'est le pays encore, le pays des années d'enfance, au temps où l'on avait, j'imagine, la ferveur d'un Eliacin et peut-être aussi le voluptueux éveil de Chérubin, ou plutôt l'innocente adoration d'un chérubin tout terrestre qui ne soupire pas pour des comtesses, car les comtesses même en toc, comme notre démocratie en fabrique à la grosse, moins pourtant que des baronnes, s'offrent assez rarement à la facile extase des collégiens. La cousine les remplace, suffisant idéal, cette cousine aux yeux de pervenche ou de jais, inévitablement fendus en amande, des yeux qui sont des soleils ou des étoiles, selon l'heure où l'on rêve, la rime dont on a besoin, des yeux que l'on compare à tout ce qui luit et rayonne, pour qui l'on pleure et l'on se désespère, à qui l'on dédie des vers de mirliton, que l'on prend à témoin, présents ou absents, d'une flamme éternelle. C'est la cousine des premières amours, des amours qui n'attendent pas le nombre des années et qui tombent avant les feuilles de l'automne. Mais cette cousine fut-elle jamais autre chose qu'une fantaisie de brillant chroniqueur et, bien que les grandes passions,

ou réputées telles, poussent presque aussi vite que les premières dents et puissent durer même après les dernières, — de Chérubin déjà nommé à Don Ruy Gomès, — n'est-il pas téméraire ou indiscret de songer ici à l'émoustillé poursuivant de Suzanne, fût-ce même au petit gars du pont Kerlo, camarade ingénu de Marie à la blanche coiffe ? Ne voyons qu'un angelot tout joliet, un chérubin de Fête-Dieu et un petit Saint-Jean dans la page suivante, qui dès lors n'aura plus rien que de très édifiant : « J'ai passé devant l'église de Suresnes, et les chants qui en sortaient m'ont averti que c'était la Fête-Dieu. Tout de suite j'ai pensé aux Fêtes-Dieu d'autrefois... Vous rappelez-vous les reposoirs qu'on faisait chez nous, et comme c'était amusant ? Une année, les hommes du bourg, qui n'étaient pourtant guère dévots, voulurent se signaler. Ils s'avisèrent de placer horizontalement, sur un pivot, une énorme roue de charrette, sur laquelle on construisit l'autel. Au moment donc où le curé éleva l'ostensoir, l'autel se mit à tourner et envoya sa bénédiction aux quatre points cardinaux, c'est assavoir vers Orléans, vers Blois, vers la Beauce et vers la Sologne. Cette année-là, ma cousine, vous étiez une des deux petites filles qui faisaient les deux anges en prière sur le reposoir tournant ; et moi je représentais le petit saint Jean-Baptiste et je conduisais devant le dais un petit mouton vivant ! J'étais frisé comme le mouton, j'étais beau : on me regardait ; et jamais je ne commis plus complètement dans mon cœur le péché d'orgueil. » (*Contemp.*, 5^e s., p. 222).

Voulez-vous encore une procession ? Celle-ci dure toujours malgré tant de vicissitudes et vous est chère, parce qu'elle atteste l'héroïsme de la cité, qu'elle en déroule, vivante tapisserie, les fastes glorieux, parce

qu'elle relie le passé au présent, qu'elle chante la patrie délivrée, l'immortelle espérance, enfin parce qu'elle est ce qu'on ne voit pas ailleurs et ce serait assez pour la défendre de toute attaque, alors que la banalité, flot montant, menace de tout submerger. Ce n'est pas ici qu'il est besoin de défendre la tradition, patrimoine intellectuel et moral des peuples, ce bien trop souvent livré par le siècle aux iconoclastes, aux niveleurs, à ceux qui rétrécissent la vie en lui ôtant ce prolongement vers les âges écoulés, vers les générations qui nous ont précédés et que nous portons en nous, en dépit qu'on en ait. « L'humanité, a dit Auguste Comte, se compose de plus de morts que de vivants ».

« Hélas ! ma chère cousine, j'allais l'oublier : voilà déjà cinq jours qu'on a célébré dans notre bonne ville d'Orléans la fête de la Pucelle. Cette procession du 8 mai est un de mes plus somptueux souvenirs d'enfance. Les tours de Sainte-Croix éclairées au feu de Bengale, le feu d'artifice sur le fleuve, la veille au soir (petite erreur) : puis ces interminables panathénées orléanaises avec des gendarmes, des soldats, des magistrats rouges, des robes blanches, et des bannières ! des bannières ! cela me semblait d'une extrême magnificence. On disait chaque année : « La procession a eu tant de mètres de plus que celle de l'an dernier ! » Et, comme les habitants mettaient leur amour-propre à ce qu'elle fût aussi longue que possible, tout ce qui portait un képi, un galon, le plus vague semblant d'uniforme, se joignait au cortège, en sorte qu'une bonne moitié de la ville défilait devant l'autre. Et puis, à cette époque lointaine, il y avait un printemps tous les ans, et il faisait toujours beau ce jour-là...

« Je crois bien que l'histoire de Jeanne d'Arc est la

première qui m'ait été contée (même avant les contes de Perrault), comme la Mort de Jeanne d'Arc, de Casimir Delavigne, est la première « fable » que j'ai apprise, et comme la Jeanne d'Arc équestre de la place du Martroi est peut-être la plus ancienne vision que j'ai gardée dans ma mémoire. Cette Jeanne d'Arc-là est absurde, j'en ai peur : elle a le profil grec, une manière de casque en pointe, et son cheval n'est pas un cheval : c'est un coursier. Mais je la trouvais tout à fait noble et imposante.

« Il y avait aussi la Jeanne de la princesse Marie, dans la cour de l'Hôtel de Ville : une petite pucelle bien douce et bien pieuse, qui serre contre son cœur la garde de son épée, en guise de crucifix. Et il y avait enfin, au bout du pont de la Loire, sur une place qui s'appelle, je crois, la place des Tourelles (légère inexactitude encore), une Jeanne d'Arc guerrière, tumultueuse, les draperies envolées, fouettées, tordues et tirebouchonnées comme dans un tableau de Jouvenet. Le souvenir de cette pucelle en spirale et de ces violentes draperies reste encore lié, pour moi, à l'image d'une place nue, balayée par un grand vent d'arrière-automne, et d'où l'on voit, de l'autre côté d'un large fleuve clapotant et froid, deux tours dominant, sous le ciel blême, l'allongement d'une ville toute grise » (*Contemp.*, 5^e s., p. 186).

Jolie page, surtout pour nous, qui en pouvons vérifier la justesse et les petites incertitudes, négligences voulues peut-être, non sans charme. Et ce nous est une occasion de constater que la Pucelle fut souvent mieux traitée des écrivains que des artistes. Ceux-ci l'ont suppliciée maintes fois, et du meilleur vouloir. Si Voltaire et Chapelain lui furent cruels, avec des sentiments bien différents, l'un ne l'ayant ressuscitée que pour l'enseve-

lir, innocente vestale, dans la fosse d'ennui de son épopée ; l'autre tentant de la souiller d'ironie baveuse et lubrique ; si Shakespeare la poursuivit d'une haine tout anglaise et par là excusable ; si Schiller crut la poétiser en la défigurant et, dans son romantisme nuageux, l'embruma de rêves germaniques, les historiens de nos jours, de France ou d'Angleterre, l'ont honorée d'un culte enthousiaste et tendre, et, ne cherchant que le vrai, ils ont mieux senti, mieux rendu ce qu'il y a d'idéale beauté dans le martyre de la vierge française. Mais les peintres, les statuaires, à part d'illustres exceptions que l'on voit ici mentionnées et dont la liste pourrait être un peu étendue, ah ! je loue leur effort, j'applaudis à leur talent et n'en voudrais pas parler avec l'incompétence philistine ou béotienne d'un bourgeois. J'en appelle à vous. Ne vous semble-t-il pas que, forcés de matérialiser ce mystère d'héroïsme et de pureté, de le fixer en une image déterminée, ils ne nous donnent rien qui réponde à la suavité de notre rêve ? Sans doute ne le pouvaient-ils pas et cela prouve l'éblouissant prestige de cette merveille. Beaucoup firent de Jeanne une amazone ou une virago, types où s'arrêtèrent les siècles derniers : cuirasse et jupon ou robe de velours, casque et plumet ou bien toque et panache, ruisselante crinière, solide corpulence et niaise figure, voilà le mannequin savamment buriné par Léonard Gautier, Abraham Bosse, Sergent-Marceau et *tutti quanti* : eaux-fortes, tailles-douces, estampes en couleurs, tout leur est bon ; cela se paie fort cher, se collectionne d'un zèle ardent, est faux pourtant comme jeton. Les Anglais s'y mettent, fignolent, raffinent ; les Allemands épaississent ; mais de la pastoure lorraine, point de nouvelles et c'est grande pitié d'assister à ce travestisse-

ment. — Ingres paraît et Jeanne grandit, s'ennoblit de beauté classique, personnage de tragédie ou d'épopée : de vérité, selon moi, pas davantage. Et que dire aussi des imagiers de Saint-Sulpice ? On peut leur préférer ceux du moyen âge ou de la Renaissance. Laissons aux boutiques, laissons aux admirateurs de foi robuste les Pucelles en pain d'épice, Pucelles minuscules, de grand ou de moyen format, Pucelles plâtrées, peinturlurées, coulées en fonte, baignée dans l'or adhésif, simili-bronze, simili-marbre, simili-bois, triomphe de la camelote, désolation du regard, mais qui prouve, du moins, la ferveur des simples. Et qu'importe après tout l'image, dès lors qu'une grande figure est entrée dans la mémoire des hommes et rayonne de cette splendeur que savent lui donner la piété, l'admiration, l'amour ?

Parler de Jeanne d'Arc, ce n'est pas quitter l'Orléanais ni s'éloigner beaucoup de notre auteur, qui, lui, n'en partit qu'à regret et si vite y revint. Le Havre, où l'envoya son passe-port de jeune agrégé, le retint sans doute plus qu'il n'eût souhaité et l'on peut croire que l'océan l'émut médiocrement : ses vers, du moins, de cet émoi ne disent pas grand'chose. A la mer glauque et retentissante, à la mer infertile chantée par Homère, ne préférerait-il pas les blés onduleux ? Il ne fut pas tenté, comme Richopin, normalien aussi, son aîné quelque peu et terrien, de se faire gas de mer pour un temps, par curiosité, d'endosser le suroît pour déployer sa vigueur de beau mâle et de hâler sur la rime en refrains savamment populaires et salés à plaisir, pour exercer une virtuosité aussi impatiente, aussi souple que ses muscles. Lemaître se contenta d'être le gas des

champs devenu citadin, portant veston de jolie coupe
et chapeau melon, le monsieur de Paris qui, le soir, du
bout de la jetée, regarde les flots,

Lorsque les becs de gaz s'allument sur le bord
Des grands quais que la vague opiniâtre ronge.

C'est le professeur qui, la classe finie, se souvient de
ses auteurs, pense au

lac Stygien, qui, le long de sa grève,
N'a point de nénuphars et n'a point de roseaux,

et, le sonnet fini, va se coucher philosophiquement.

Il aime à voir le vol blanc des mouettes, de ces
Grands papillons qui butinent les mers,

et le vers plane et vire et la strophe se balance, fran-
quille, attrape une comparaison par-ci, une métaphore
par-là, et le poète lettré cueille des souvenirs, fleurs de
poésie assemblées en bouquet bien plus qu'il n'a d'ex-
tase lyrique. Il dessine un « couchant bizarre », vague
songerie des « Soleils couchants » de V. Hugo ; mais
la vision est menue : le ciel lui apparaît réglé, dit-il,
« ainsi qu'un papier à musique », puis, comme il se
fait tard, la paupière clignote, l'imagination papillote,
et la mémoire, déjà noyée dans le rêve, suggère les
strophes brèves des Djinns, réminiscence opportune,
rythme berceur et que murmure la Muse sommeil-
lante :

L'eau répète
Le ciel mat,
Calme plat,
Mer muette.

La mouette
Qui s'ébat
Sur le mât
Le complète,

Simulant
D'un vol lent
Et perplexe

Un accent
Circonflexe
En passant.

Et c'est tout, et c'est peu : le cœur n'y est pas, et le jeune écrivain qui sait être à lui-même un sévère critique, selon le conseil de Boileau, ne va pas s'essouffler vers le sublime.

* * *

La mer encore, traversée cette fois, la mer toute flambante des feux du midi, la conque d'azur où l'ancien monde a mis ses rêves d'amour et ses ambitions dominatrices, la Méditerranée, grand chemin des peuples, aujourd'hui trop étroit, le poète l'a vue, comme son ami J. Tellier qui, vers le même temps, la hantait en une prose admirable. Il est en Algérie : un monde inconnu se révèle à lui, monde très ancien, recuit par le soleil et les siècles, très neuf aussi. C'est la terre des Numides et d'Hannibal, la terre que Mahomet a pétrie pour façonner une race à jamais étrangère à la nôtre, une âme qui nous sera toujours fermée ; terre d'Abdel-Kader, où la bravoure de nos soldats a planté l'étendard de la civilisation, mais où le cosmopolitisme a élevé ses tentes innombrables, ses caravansérails, ses bazars grouillants et empestés de musc. Anglais, Maltais, Italiens, Espagnols, Egyptiens, des noirs de toute teinte, des blancs de tous pays, des adorateurs de Jéhovah, d'Allah, de Jésus, de Plutus surtout se disputent le sol et ses trésors, les caresses du soleil et de la mer. Il y a même des Français et des fonctionnaires ! des

fonctionnaires autant que des sauterelles ! Mais celles-ci passent, les fonctionnaires restent, élevés, exportés par la métropole, marchandise qui ne paie pas de droits d'entrée, mais coûte fort cher, quoique fort maigre le plus souvent. Lemaitre n'a pas vu ou n'a pas voulu voir (l'ingrat !) le mécanisme compliqué d'une administration que l'Europe nous envie... et nous laisse. Il y tenait, mais si peu ! Il a fermé les yeux sur les hideurs du confort moderne, dont Paul Margueritte a fait une matière d'art, sur les splendids-hôtels et les villas en carton-pâte, palais de l'ennui millionnaire et de la phthisie niveleuse ; il a vu les blanches maisons aux faïences vernissées, les ruelles sombres et montantes où s'ébat la gaieté pouilleuse des petits biskris, les fenêtres grillagées, et, derrière les barreaux, la mouquère cuivrée, des sequins au cou, des sequins aux bras, telle une perle noire enchâssée d'or. Sœur lointaine de Salammbô et dansant comme Salomé, elle ne pense pas, ne sait rien de nos mœurs, fume le narghilé, indolente et lascive, faite pour l'amour ; elle a des yeux pleins de flamme, des souplesses félines, une beauté capitense aux âcres parfums. Et le poète a subi ce charme étrange ; il ne sait pas l'arabe, hormis « na' habbek » : je t'aime. Et, sans rien comprendre à ses mélancolies de jeune homme du nord, on lui a dit :

« Je t'aime toi kif kif un tout petit enfant ».

Fut-il un petit Samson ? Sans doute celui de Vigny s'est offert à sa mémoire. Fut-elle une Dalila ? Ce ne sont pas là nos affaires et je ne veux pas aller plus loin que les confidences que l'on trouve ici. Ce n'est pas de la salle studieuse de cette Société que l'on doit porter un œil indiscret par-dessus le mur de la vie privée.

surtout quand elle abrite ses bonnes fortunes dans une kasbah.

Simple incident d'ailleurs, oaristys sans lendemain, souvenir cristallisé dans de jolies rimes, bon à garder en portefeuille, en attendant l'impression chez Lemerre. Le lettré rêvait de Paris et d'ivresses autrement désirables, celles de l'intelligence et du succès. Le sentimental soupirait après le pays d'enfance. « Grâce ! Grâce ! nature éternelle ! » eût-il dit, comme Michelet, à ce ciel trop bleu, à ce soleil prodigue de ses ardeurs, à cette sensualité trop molle, à tout ce qui flamboie, éblouit les yeux et, sans rien dire au cœur, endort la pensée. On aime mieux les chers aimés que l'on a quittés ; le désir est préférable à la possession et le regret avive le sentiment. Cela est vrai des lieux aussi bien que des êtres et dément le conseil de Brizeux :

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis.

Il faut bien le quitter, qu'on le veuille on non, et l'âme y gagne de sentir en soi plus profondément la poésie des choses familières, d'éprouver mieux l'amour du pays natal. Brizeux n'eût point chanté Marie et « la fleur d'or » s'il ne se fût exilé à Paris et en Italie.

Du Bellay ne connut bien la « douceur angevine » que parmi les splendeurs, les ruines, les misères dorées et les bassesses courtisanes de Rome. Lamartine, au pays de Graziella, revoyait Milly. J. Lemaître ne s'offensera pas d'être mis en si bonne compagnie et me permettra de dire qu'il ne fut jamais plus nôtre que loin de nous. L'Afrique lui donnait la fièvre nostalgique et le remords d'avoir aimé d'un cœur peu fervent la « douce terre natale ». Il en voulait à cette nature « belle implacablement ».

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle ;
La Nature a chez nous la grâce et l'ondolment,
Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle,
Et des vagues contours le mystère charmant.
Elle a le bercement infini des murmures
Et les feuillages fins dissous dans l'air léger.
Elle a les gazons frais sous les molles ramures
Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

L'artiste, lui aussi, devait se fatiguer bien vite de cette intensité de lumière et de couleur qu'un romantique adore, enchantement des Delacroix, des Flaubert. Lemaitre est un classique modernisé, un Hellène d'éducation pour qui la devise : *Μᾶλλον ἄγαν*, *Rien de trop*, est une habitude d'esprit, une règle de vie. Il est en outre un sédentaire, en cela très voisin de nos classiques du xvii^e siècle. Et c'est, de nos jours, une originalité qu'il ne craint pas d'avouer, sincérité rare et très louable. Il nous conte avec beaucoup de bonne grâce les mésaventures d'un voyage dans le Sud, aux confins du désert, et l'on songe à ces « Voyages amusants » d'autrefois qui n'étaient pas toujours récréatifs, cascade d'incidents cocasses et de contre-temps qui feraient désirer de rester chez soi. On ne ferait que sage le plus souvent ; mais où donc aujourd'hui l'homme assez raisonnable pour s'en tenir au vieux précepte : « Demeure en ton pays, par la nature instruit » (La Fontaine, VII, 12). « Tout notre malheur, dit Pascal, vient de ne pouvoir rester dans une chambre ». Point ne s'agit de se claquemurer, bien que X. de Maistre ait pu faire un charmant voyage dans son petit logis de garçon ; mais quelle rage locomotrice nous pousse à tout moment hors de chez nous ? Le chez nous, c'est la chambre d'hôtel et la table de restaurant aux menus

équivoques ; c'est la bicyclette, le tramway, le « métro », l'« auto », le sleeping-carr ou la banquette de 3^e classe, le steamer ; ce sera l'aéroplane : il y fallait venir dans ce discours et l'on y viendra, on y est venu... ou presque dans la réalité. « Nous vous voiture-rons par l'air en Amérique », disent les grands oiseaux que le xx^e siècle a créés. L'homme, hélas ! trop souvent se brise sur ce sol où il est encore attaché ; mais d'autres s'élancent, le cœur enveloppé de triple airain, dirait Horace, qui sourirait aujourd'hui de ses lyriques imprécations et souhaiterait plutôt à ces navigateurs de l'espace triple cuirasse de liège et triple casque pour amortir les chutes. En attendant, la terre est par nous sillonnée en tous sens. Chemineaux éternels, juifs errants du progrès, sans user de nos pieds nous usons les routes (demandez à Michelin) ; nous roulons comme la pierre qui dévale des monts, et, n'amassant pas d'expérience ou si peu ! semant à chaque pas l'argent, laissant l'illusion à tous les buissons et quelquefois un membre ou la carcasse entière sous les débris tordus et fumants d'une machine, nous allons toujours, les valides, bien entendu, ceux qui ne furent pas télescopés, coulés, réduits en chair à pâté ou en chair à poissons, nous allons, poussés par « le désir de voir et l'humeur inquiète », leurrés, volés, morfondus : nous courons après la nouveauté, ne trouvant que le déjà vu dans un monde trop petit et de plus en plus uniforme. A quoi bon récriminer ? Il faut suivre la mode : il faut « être dans le train » au propre (fût-il sale) et au figuré, locution moderne, équivalent du « Cela se fait », formule impérieuse qui nous ferait marcher sur la tête. Et puis, si « le froid est agréable pour se chauffer », partir est bon pour revenir. Voyageons, mais par in-

termittences, et que ce soit « aux rives prochaines », nous dit le fabuliste. Mais écoutons notre pèlerin et si j'ai trop vagabondé de digression en digression, que ce dernier extrait vous donne les joies du repos avec le livre aimé.

« Il ne m'est arrivé qu'une fois de me déplacer notablement pour aller voir un paysage original : celui de Boghari en Algérie, si vous voulez le savoir. J'en avais lu la description dans Eugène Fromentin. J'ai voulu vérifier. Douze heures de diligence en partant de Bli-dah ! Je sais bien qu'on voit quelquefois des singes en traversant le défilé de la Chiffa ; mais l'auteur de l'*Imitation* me ferait remarquer qu'ils sont parfaitement semblables à ceux du Jardin des Plantes. On arrive à la nuit, on couche dans une auberge fort incommode, au pied de la colline fauve et nue, aux luisants de faïence, où se tasse la petite ville arabe. J'éprouvai si douloureusement cette nuit-là l'angoisse absurde, mystérieuse, d'être si loin de « chez moi », sous un ciel qui ne me connaissait pas, parmi des gens qui ne parlaient pas ma langue et qui n'avaient pas le cerveau fait comme le mien, que je sortis par la fenêtre pour attendre la diligence qui repartait à trois heures du matin. Je n'avais rien vu du tout et j'éprouvais un désir fou de m'en aller. » J'abrège, mais à regret. La peur l'envahit, il le confesse et peut-être avec excès d'humilité : formes blanches dans la nuit noire, aboiements au désert, hallucinations, mauvais déjeuner et pluie, voilà les agréments de cette odyssée. « Eh bien ! je me suis, sans doute, figuré depuis que j'avais fait le plus adorable voyage, et je le raconte quelquefois en coupant mon récit de cris d'admiration ou de plaisir : mais, quand je rentre en moi-même et que je tâche d'être

sincère, je sens très bien que ce coin du Sahara, c'est à travers le livre de Fromentin que je le revois, non à travers mes propres souvenirs.....

« Depuis je ne voyage plus..... » (*Contemp.*, 4^e sér., p. 296, 298).

J'ai fini..... ou presque. Un mot pour conclure. « Je suis un paysan », a déclaré votre compatriote, et c'est vérité : le paysan le plus affiné, sinon le plus finaud qui fut aux rives de la Loire. La terre l'a gardé, tout petit, près de son sein, le bercant au murmure des flots et des brises, au chant de l'alouette beauceronne. Elle mit dans ses yeux le frissonnement des verdure, le miroitant reflet des eaux, l'ondulation des blés, les fines transparences d'un air léger : elle les ouvrit sur de vastes horizons, où rien pourtant n'est excessif et accablant. Ainsi s'éveille en cet esprit le sens de la justesse et de la mesure. C'est celui de la race. La malice l'aiguise, réaction naturelle contre tout ce qui le choque, tout ce qui se guinde et veut en imposer. Et c'est déjà l'esprit critique dans une âme de poète.

L'éducation développe ces dons heureux : ecclésiastique, puis universitaire, classique toujours et exclusivement : du latin, du grec, pas de langues étrangères ou le moins possible. Il ne sait pas plus l'anglais que l'arabe et il le dit. Sait-il l'allemand, le chinois, le volapuck ou l'espéranto ? Il n'y paraît pas et peu nous importe.

Il sait le français et c'est quelque chose : ce sera bientôt une excentricité, même parmi les gens de lettres, plumitifs ou plumigères à qui le français ne suffit plus et qui vont au « petit nègre », à « un je ne sais quoi

qui n'a plus de nom dans aucune langue ». Tout Français de langage et tout Français de cœur, celui-ci n'a appris l'antiquité que pour savoir mieux le parler de France, et, quoi qu'on fasse et quoi qu'on die, il n'est guère d'autre moyen de le bien savoir, depuis qu'il n'y a plus de cour, de société polie et que le « beau monde » (pourquoi « beau » ?) n'a plus souci des beaux discours, jargonne à plaisir, depuis que tombent des lèvres fleuries des jeunes filles les plus huppées « des expressions, dit Feuillet, qui feraient rougir un singe », depuis que l'on ramasse des mots dans le ruisseau ou le houe, non pour les ennoblir, mais pour s'encanailler, depuis que l'on patoise les langues étrangères et que le cosmopolitisme charrie dans notre idiome les détritrus de toutes nations, précipite parmi nous la confusion de la tour de Babel.

Le français, Lemaitre l'apprit encore en l'enseignant et cette façon n'est pas mauvaise non plus, car « enseigner, c'est apprendre deux fois » : cela donne des scrupules, vous convainc des difficultés de l'art d'écrire, labour infructueux à qui ne creuse profondément, vous instruit aussi des ressources infinies de la langue, de la possibilité de tout dire avec simplicité, sans effort apparent, d'être soi en parlant, ce semble, comme tout le monde.

Et, comme le lecteur de plus en plus se réduisait à notre littérature, le voyageur n'a eu de curiosité vive que pour notre pays, disons mieux, pour son pays. S'il est allé en Algérie, c'est que l'*Officiel* l'y envoyait, et puis l'Algérie, c'est une France un peu lointaine, un peu brûlée et qui s'allonge vers le continent noir. Le Midi ne le tente pas, les montagnes non plus, la mer le séduit. C'est un homme des plaines et du val.

D'autres écrivains voyagent toujours et se renouvellent en ces déplacements perpétuels : Chateaubriand, Gautier, Loti, Bourget. Lui s'avoue casanier et trouve le moyen de s'étendre en se resserrant, car tout est dans tout et l'imagination découvrira l'infini dans une goutte d'eau, l'univers dans le moindre canton.

C'est un moderne aussi, en dernière analyse ; les classiques peu à peu lui deviennent distants, sauf quelques-uns des plus humains : tel Racine. Son siècle, c'est sa commune, son Tavers dans le temps ; il y est un notable, conseiller municipal de la littérature et fort écouté. Il se complait dans sa résidence, il y revient toujours, voisine avec tout le monde : inépuisable sujet d'étude et de large sympathie.

Aimer son pays passionnément, aimer son temps, double leçon que notre concitoyen nous donne, sans y tâcher. J'ai, pour vous en parler, relu son œuvre avec un plaisir toujours plus vif ; je m'y suis confiné durant quelques semaines et j'ai vu l'horizon s'étendre si bien, que j'ai dû m'arrêter à mi-route. J'étais au milieu des Alpes, et je n'ai pensé qu'à vos plaines, en écrivant : plaisir dont je vous suis redevable et redevable à celui que j'aurais voulu mieux louer.



2

9

CONRAD

PAR M. LE CHANOINE PAUL BARBIER

Membre correspondant

Séance du 18 novembre 1910

RAPPORT VERBAL DE M. HUARD

Membre de la Section des Lettres

Séance du 2 décembre 1910

I

Le médecin trois fois lui frappa la poitrine,
Puis, l'oreille appuyée au point où bat le cœur,
Écoute, recueilli, le bruit intérieur.

Quand il se redressa, sa face était chagrine ;
Ses yeux fuyaient les yeux de son jeune client,
Et sa lèvre hésitait. Conrad, impatient :

— « Parlez, fit-il, docteur, vous le pouvez sans crainte ;
« Osez tout le devoir qu'il vous faut accomplir :
« J'entendrai le verdict sans trembler ni pâlir. »

Le vieux docteur, avec une franchise feinte :
— « Je n'ai rien vu, dit-il, de grave là-dedans,
« Et vous serez guéri, j'espère, avant trois ans ! »

— « Vraiment ? » — « Vraiment ! » Alors, oubliant sa souffrance,
Ses longs jours inactifs et ses nuits sans sommeil,
Le jeune homme sauta comme un cerf au réveil.

O fleur de la jeunesse, espérance, espérance,
Tu ne périr jamais au fond du cœur humain :
Pâle et morte aujourd'hui, tu refleuris demain !

Mais, hélas ! tu renaiss pour mourir aussi vite,
Semblable à cette flamme au long reflet mouvant
Qui s'abaisse et grandit sous le souffle du vent :

On la voit qui flamboie, on la voit qui s'agite ;
Elle jette à la nuit ses étincelles d'or,
Meurt et renaît, s'éteint, revit et meurt encor !...

II

Lorsqu'il rentra chez lui, sa bonne et vieille mère,
Veuve mélancolique aux longs habits de deuil,
Les deux bras étendus, l'attendait sur le seuil.

— « Avant qu'il soit trois ans, vous guérirez, j'espère ! »
« Tel est l'arrêt, dit-il, dans sa franche teneur :
« Quand j'aurai la santé, nous aurons le bonheur !

« Espère ! » — Mais des pleurs, grosses gouttes d'orage,
Pauvre femme, coulant de son œil maternel,
Faussaient étrangement son sourire éternel.

Les mères, voyez-vous, parlent par leur visage ;
C'est un pur miroir, triste ou gai, suivant les jours,
Et les secrets du cœur s'y reflètent toujours.

Une voix lui disait dans son âme en alarmes :
— « Le docteur a menti pour rassurer l'enfant ;
« Mais la mort l'a touché de son doigt triomphant ! »

Conrad la regarda, surpris de voir ses larmes :
— « Aurais-tu, lui dit-il, quelque profond souci,
« Pour pleurer, ô ma mère, et me sourire ainsi ? »

III

On était en novembre, à l'heure où descend l'ombre.
Triste, le vent sifflait dans les arbres du parc
Comme une flèche agile échappée à son arc.

Le jeune homme se mit à sa fenêtre, sombre,
Regardant vaguement la morne obscurité,
De frissons convulsifs par la fièvre agité.

De sa poitrine en feu la toux opiniâtre,
Comme un sourd aboiement, malgré tous ses efforts,
Le prenait à la gorge et secouait son corps.

Tel qu'un charbon ardent qui s'alanguit dans l'âtre,
La vie, il le sentait, sous le mal assassin,
S'éteignait peu à peu, refroidie en son sein.

Déchirement cruel, que de fois dans son âme
Ta griffe le saisit si fort qu'il en trembla,
Mais il ne souffrait pas tant qu'en cette heure-là !

Comme un homme tombé dans la mer, que la lame
Couvre, linceul mouvant sur son corps étendu,
Il glissait dans le gouffre, et s'y croyait perdu !

Il en eut le vertige : un désespoir atroce
Devant l'abîme affreux qu'il voyait s'entr'ouvrir
Le prit : — « Mon Dieu ! mourir ! répétait-il, mourir !

« Ah ! que t'ai-je donc fait, destin sombre et féroce,
« Pour me faucher ainsi sous mon ciel de printemps ?
« O mort, ressouviens-toi que je n'ai pas vingt ans !

« Ceux de mon âge, heureux, fiers et l'âme ravie,
« Ivres de mouvement, sur leurs rians chemins
« Vont cueillant les plaisirs partout à pleines mains !

« Et toi, pauvre Conrad, que fais-tu de la vie ?
« Va donc chanter comme eux, va donc et suis leurs pas,
« Car le mal qui te tient ne te lâchera pas !...

« Eh bien ! j'aurai ma part ! Offre-moi tes calices,
« Volupté ! verse à flots, verse, verse à pleins bords,
« Que je puisse m'emplir tout entier, âme et corps !

« A mourir condamné, mourons dans les délices !... »
Le jeune homme, épuisé, se jeta sur son lit.
Le vent soufflait toujours, lugubre, dans la nuit...

IV

Le lendemain, la mère, à l'heure accoutumée,
Vint revoir son enfant et, comme au temps lointain,
Déposer sur son front le baiser du matin.

Conrad était debout, la figure animée.
Son œil intelligent luisait comme un flambeau :
Jamais le beau Conrad n'avait été plus beau.

Il parla le premier : « Je rêve une escapade.
« Que penses-tu, dis-moi, mère, de mon projet ? »
Le regard maternel dans son regard plongeait.

« Le docteur l'a juré : je ne suis pas malade.
« Figé dans ce château, je sèche et je maigris :
« Si j'allais de ce pas faire un tour à Paris ?

« Ce ne serait, bien sûr, que pour quelques semaines.
« J'en serais mieux. Et puis, pendant ce court séjour,
« Je t'écirais souvent, peut-être chaque jour ! »

« — Fils, dit la vieille femme, avec toutes mes peines,
« Pour peu qu'il s'y prêtât, Dieu ferait un martyr :
« Et voilà qu'à présent tu veux encor partir !... »

« — Mère, ne gronde pas, reprit d'une voix sèche
« Conrad, l'œil irrité : j'irai, car je le veux,
« Et tant pis si cela n'est pas selon tes vœux !

« Dis à notre vieux Jean d'atteler la calèche... »
La mère, toute en pleurs, ne lui répondit pas
Et s'en alla, priant le ciel pour lui tout bas !

V

Quelques instants plus tard, Conrad, sous la marquise,
Vêtu d'un long manteau que le vent soulevait,
L'œil au loin, tourmentait sa moustache et rêvait.

Son visage, fouetté par l'âpre et folle bise,
Privé pour un moment de sa morne pâleur,
Était devenu rose et frais comme une fleur.

Sous son front ombragé de molles tresses noires,
Ses deux grands yeux fiévreux flambaient comme des fous,
Rendus plus vifs encor par l'ombre des contours.

On eût dit un héros des anciennes histoires,
Quelque don Juan blessé, quelque enfant de la nuit
Qui cherche le plaisir et que le remords suit !

Jamais fils de vingt ans n'eut plus superbe taille,
Port plus fier, traits plus purs ni plus noble façon :
Son mal était un charme encor dans ce garçon !

Si triste qu'elle fût que son enfant s'en aille,
Sa mère ne sut pas, devant tant de beauté,
Cacher un mouvement d'instinctive fierté.

Elle le tint longtemps dans ses bras en silence :
« — Pars, ô fils bien-aimé, puisque cela t'est doux,
« Mais reviens-moi bientôt, je t'en prie à genoux ! »

« — Promis ! adieu, maman ! » La voiture s'avance,
Part, emportant Conrad, court, file et disparaît
Au détour du chemin dans la grande forêt...

VI

Veuves, que vous souffrez dans vos demeures vides,
Lorsque le fils trop cher de qui seul vous vivez
Vous laisse, pour courir vers les plaisirs rêvés !

Lentes, vous promenez vos visages livides
Où l'amer flot des pleurs a tracé son sillon,
Ainsi qu'un astre mort qui n'a plus de rayon.

« Travaillez, ô mes doigts ; toi, fais ton œuvre, aiguille ! »
Mais pendant que vos doigts s'agitent, votre esprit
Voit toujours devant soi l'exilé qu'il chérit !

« Viens, ô sommeil divin, ange dont la faucille
« Arrache du cerveau les pensers désolants ! »
Mais le sommeil s'enfuit ou ne vient qu'à pas lents !

Des craintes, nuit et jour, à chaque heure qui sonne,
Torturent votre cœur qui se meurt peu à peu,
Et chaque instant qui fuit vous blanchit un cheveu !

Même au milieu du monde, autour de vous, personne !
Vous vous souciez peu qu'on vous console ou non :
Vous pensez à l'absent et prononcez son nom !

Pauvres souffre-douleurs, martyres, nobles femmes,
Cœurs meurtris et sanglants, regards toujours voilés,
Traits ridés et flétris, fronts toujours désolés,

Qui séchera vos pleurs et soutiendra vos âmes ?
Qui charmera l'exil ou l'éternel adieu ?...
La mère de Conrad croyait et priait Dieu.

VII

Jour après jour, l'hiver, avec sa neige folle,
Ses froids, ses ouragans, sa pluie ou son grésil,
Passa sans que Conrad revînt de son exil.

Un temps, le beau jeune homme avait tenu parole ;
Mais quand Avril naissant eut reverdi les bois,
Il n'avait pas écrit depuis plus de deux mois.

A force de pleurer, sa mère était spectrale ;
Son œil fixe, toujours, du seuil de sa maison,
Comme pour le sonder, parcourait l'horizon.

Ainsi voit-on, parfois, quand souffle la rafale,
Une femme éplorée, au bord des flots mouvants,
Interroger la mer et conjurer les vents...

VIII

Salut, fils du printemps, père des fleurs nouvelles,
Mai, gai musicien qui conduit les chansons
Des oiseaux querelleurs, nichés dans les buissons !

Quand tu reviens, chaque an, avec les hirondelles,
Dans les bois, dans le val, sur les monts, en tout lieu
Tout renaît, sous le ciel, comme au souffle d'un dieu !

De l'heure où le soleil, dans l'azur qui rougeoit,
S'élève à l'orient que dore sa clarté,
Jusques au soir où meurt son orbe ensanglanté,

Ce n'est qu'un cri d'amour et d'enivrante joie,
Une succession ravissante d'accords
Où tout ce qui respire éclate en longs transports !

Dans ce joyeux concert des êtres et des choses,
La tristesse elle-même est moins triste : un espoir,
Très doux, descend sur elle avec l'aube et le soir.

Est-ce qu'on ne voit pas la promesse des roses
Sur les rosiers gonflés, et celle aussi des fruits
Dans les arbres vibrants de vols, de chants, de bruits ?

La brise souffle, pure, et n'est qu'une caresse ;
La lumière est de l'or limpide et radieux,
Une fête adorable où triomphent les yeux ;

La nature est comme ivre, et la commune ivresse,
Comme si l'on buvait un vin vif et puissant,
Vous coule à flots pressés dans l'âme et dans le sang !

A toi donc, ô printemps charmeur, berceur de rêves,
Salut ! Quand tu reviens, si doux, où donc est-il
Celui qui ne croit pas revenir d'un exil ?

Le poète a raison qui te chante sans trêves
Et qui s'en va semant les vers en ton honneur,
Car si tu mens, du moins tu promets le bonheur !...

IX

L'ombre tombe déjà sur la proche colline,
Et le soleil, fuyant devant les pas du soir,
Semble jeter au monde un joyeux au revoir !

Dans la pourpre aveuglante où son orbe décline,
Sur les bois dont le voile est devant lui tendu,
Comme une grande hostie il reste suspendu.

Les paysans, hâlés, regagnent leur chaumine,
Les troupeaux en bêlant reviennent des prés verts,
Et voici l'heure obscure où les champs sont déserts.

Mais quel est, tout là-bas, cet homme qui chemine
Et s'avance, à pas lents, près de la pièce d'eau,
Comme un vieillard courbé qui porte un lourd fardeau ?

On le voit qui s'assied sur un banc, hors d'haleine,
Puis se lève et reprend par les petits sentiers
Le chemin bien connu sous les grands églantiers.

La mère de Conrad regarde, l'âme en peine,
Cherchant dans son esprit que peut bien, par hasard,
Vouloir cet étranger si las, qui vient si tard...

X

Il approche : il est là. Ni geste ni parole.
Leurs regards inquiets, vagues, embarrassés,
Se croisent, froidement, comme deux traits lancés.

Soudain : « C'est lui ! » cria la mère, comme folle,
« C'est mon fils adoré ! c'est mon Conrad, c'est lui !
« Malheur à moi ! malheur sur le jour d'aujourd'hui !

« Mais regardez-le donc, Dieu du ciel ! cela navre :
« Un fils hier si grand, si beau, si triomphant ! »
Et, pleurante, elle prit dans ses bras son enfant.

« — Non, voyez, reprit-elle, il n'est plus... — « Qu'un cadavre ! »
Dit tout à coup Conrad en l'arrêtant tout court
D'une voix où grondait un gémissement sourd.

XI

Ah ! pauvre cœur brisé ! Pour revoir son visage,
Muette, elle rouvrit ses yeux noyés de pleurs,
Semblable à ta statue, ô Mère des douleurs !

Le soleil, au couchant, perçant l'or d'un nuage,
De ces roses reflets qui finissent le jour
Vollait la terre ardente et frissonnant d'amour.

Les longs rayons d'adieu de l'astre roi du monde
Éclairaient le jeune homme et semblaient le couvrir,
Et chacun lui disait : « Je meurs, tu vas mourir ! »

Lui, sous ce nimbe d'or et cette clarté blonde,
Immobile, poudreux, les yeux fixes, rêvant,
Avait déjà plus l'air d'un mort que d'un vivant.

Vraiment on aurait dit qu'il était diaphane.
Son corps, rigide et sec, marbré de reflets verts,
Laisait voir un sang blanc circuler à travers.

La peau se distendait, telle une fleur qui fane.
Sur les os décharnés et les muscles saillants,
Bossués de ressauts et de nœuds effrayants.

Ses grands yeux vifs, pâlis sous ses lourdes paupières,
S'ouvraient étrangement, étrangement hagards,
Vides, cerclés de bleu, sans flamme ni regards.

Folâtres, en passant, les brises printanières
Ne vous retrouvaient plus, ô noirs et beaux cheveux :
Son front chauve luisait comme le front d'un vieux.

On voyait bien pourtant que ce n'était pas l'âge
Qui par son lent effort avait ainsi miné
Ce misérable corps aux trois quarts ruiné ;

Surprises de trôner sur le même visage,
Se touchant l'une l'autre et se reconnaissant,
La Jeunesse et la Mort hurlaient en s'embrassant !

XII

Et maintenant, venez contempler où vous mène
Le vice, ô jeunes gens qui n'avez qu'un désir,
Le désir insensé d'épuiser le plaisir !

Venez et dites-moi si la figure humaine
Et si les membres forts d'un garçon de vingt ans
Peuvent vieillir ainsi sans l'atteinte du temps !

De quel nom introuvé faut-il que je le nomme,
Cet être décrépît que j'ai là devant moi ?
Qu'est-ce que c'est ? Un spectre, une larve ? enfin quoi ?

C'était un ange, hier, et ce n'est plus un homme !
Plus faible qu'un enfant qui vacille et vagit,
La nature en a honte et le ciel en rougit !

Et qui donc a brisé ce corps auguste où l'âme,
Comme une aube joyeuse en sa fraîche splendeur,
Dardait ces deux rayons : la Paix et la Candeur ?

C'est un fantôme vain qui de plus est infâme ;
C'est celui que poursuit votre rêve enchanté,
Vous l'appellez l'Amour, et moi, la Volupté !...

XIII

Conrad traîna longtemps sa vie usée et morte,
Dormant, allant, venant, fantoche aux traits flétris,
Dans l'ombre et les parfums des arbres reflouris.

Sa mère près de lui sans nul espoir, mais forte,
Priaît Dieu d'accorder à son fils par pitié
De mourir, sinon pur, du moins purifié.

Lui, tristement, marchait et regardait les nues,
Les yeux sur un oiseau qui venait à passer,
Incapable de voir, trop faible pour penser.

Il murmurait des noms de femmes inconnues,
A de certains moments ; à d'autres, recueilli,
De souvenirs meilleurs il était assailli.

Alors le pauvre enfant ouvrait ses froides lèvres
Et, le cœur un peu moins sombre, mêlait sa voix
Aux saintes oraisons apprises autrefois.

Heureux instants : il lui paraissait que, ces fièvres
Ralentissant un peu leur dévorante ardeur,
La force avec la paix descendaient dans son cœur.

Il priait ! il priait. Comme dans son enfance
Les mots lui revenaient fidèles et très doux,
Et même quelquefois il ployait les genoux.

Il insistait, disant : « Pardonnez notre offense ! »
Il pleurait de vrais pleurs de s'être ainsi perdu,
Baisait le crucifix à son cou suspendu !

C'est que, fût-on tombé de la plus haute cime,
Eût-on pendant longtemps méconnu toute loi,
Lorsqu'on a cru tout jeune, on revient à la foi !

Or Conrad n'avait pas, même au fond de l'abîme,
Oublié tout à fait le Dieu qui règne au ciel,
Ce Dieu tant invoqué sur le sein maternel...

XIV

L'automne vint, avec ses souffles mous et tièdes,
Ses lourds brouillards glacés mélangés de soleil ;
Conrad toussa plus fort et perdit le sommeil.

Souffrance, sans repos, ni trêve ! Nuls remèdes !
Ni le vin généreux et vermeil, ni le lait
Ne pouvaient ranimer ce corps qui s'en allait...

XV

Un soir on vit entrer, tranquille tête grise,
Un grand vieillard très doux dans son appartement :
Il portait en ses mains le très-saint Sacrement.

Tristes, le lendemain, les cloches de l'église,
En sonnant l'angélus, poussèrent des sanglots
Répétés au lointain par la voix des échos.

Le fossoyeur, courbé dans l'humble cimetière,
Ayant pendu sa veste aux branches d'un ormeau,
Creusait avec ardeur le trou noir d'un tombeau.

On peut, en cet endroit, sur la pierre funèbre
Lire aujourd'hui ces mots : « Ci-git Conrad Wermord.
Priez : il n'avait pas vingt ans quand il est mort ».

ÉPILOGUE

Heureux, ô mon enfant, ceux à qui Dieu pardonne,
Mais puisqu'on meurt souvent comme l'on a vécu,
Prends garde à toi, mon fils, si le mal t'a vaincu !

Et souviens-toi toujours, quand tu verras l'automne
Jeter son manteau gris sur l'arbre desséché,
Qu'on est toujours puni par où l'on a péché.

Les effrénés plaisirs, les ivresses fiévreuses,
Les efforts insensés que l'on fait pour jouir,
Les tressaillements fous qui font évanouir,

Tout cela mine en nous les forces généreuses :
La Volupté tarit, même dans les plus forts,
Et la vigueur de l'âme et la sève du corps...

ANNÉE 1910

COMMUNICATIONS

ET

NOTES DIVERSES

Comptes du Trésorier

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES



ÉLOGE DE CONDILLAC

PAR

CLAUDE DE LOYNES D'AUTROCHE

PAR LE COMTE DU ROSCOAT

Vice-Président

Séance du 7 janvier 1910

Dans une précédente séance, notre éminent collègue l'honorable M. Berton, président de chambre honoraire à la Cour d'Orléans, offrait à la Société un volume de l'abbé de Condillac, pensant que notre Société devait être fière de posséder les œuvres d'un de ses plus anciens membres qui s'estimait aussi honoré d'appartenir à la *Société Royale d'Agriculture* que d'être membre de l'*Académie Française*.

En accueillant avec reconnaissance le don de M. Berton, la Société s'est livrée à diverses appréciations sur l'abbé de Condillac.

Était-il juste d'admettre l'opinion de ceux qui l'ont accusé de matérialisme ?

Quel cas devait-on faire de ses théories comme économiste ?

Enfin pouvions-nous réellement le revendiquer comme un membre de notre Société ?

Sur ce dernier point, sans insister sur l'excès de flatterie qu'il y avait à nous mettre sur le même rang

que l'Académie Française, nous devons faire remarquer que notre Société actuelle n'est pas, comme plusieurs le croient encore, l'héritière directe de la *Société Royale d'Agriculture* dont firent partie, comme Condillac, les Quesnay, les Letrosne, les Deloynes d'Autroche, etc.

L'étude consciencieuse de nos archives a permis à notre regretté collègue, M. Guillon, de fixer définitivement cette question de la façon suivante :

Dès l'année 1762, il exista une Société Royale d'Agriculture pour la *Généralité d'Orléans*, qui se réunissait à l'hôtel Grosloir.

Plusieurs autres Sociétés de botanique, physique, sciences médicales, etc., s'étaient également fondées à partir de 1781.

L'une d'elles, distincte de la Société royale pour la Généralité d'Orléans, et exclusivement orléanaise, siégea successivement, sous différents noms, depuis 1781 jusqu'à la Révolution, époque où elle résolut de se dissoudre. C'est seulement en 1809 qu'elle se reconstitua, pour devenir notre Société actuelle, dont nous avons célébré le centenaire l'an passé, et qui fut reconnue en 1851 sous le nom définitif que nous avons aujourd'hui de :

Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans.

Ce n'est donc pas toutefois sans quelque vraisemblance que plusieurs d'entre nous, comme l'a fait M. Berton, se réclament de la Société royale d'Agriculture de la Généralité d'Orléans, comme d'une ancêtre.

Il est, en effet, hors de doute que plusieurs membres de cette Société ont été au nombre des fondateurs de la nôtre et ont pu même faire partie des deux avant la Révolution.

Mais voici le point principal sur lequel je voulais attirer votre attention.

On savait généralement qu'un éloge de Condillac avait été prononcé à la Société royale d'Agriculture, par M. Claude de Loynes d'Autroche, Orléanais bien connu par de nombreuses publications et par une traduction des *Odes* d'Horace justement appréciée : mais on ne connaissait aucun possesseur de cet opuscule, dont la place semblait être marquée dans notre bibliothèque, puisque M. d'Autroche avait fait partie de notre Société, dès qu'elle s'était reconstituée.

Une bonne fortune, que je dois à l'obligeance de M. le comte Baguenault de Puchesse, m'a permis d'avoir entre les mains ce volume que doivent posséder certains bibliophiles, car il est imprimé à Orléans en 1781, chez Couret de Villeneuve, avec la mention — Amsterdam — usitée alors, comme réclame.

Peut-être vous intéresserai-je en vous disant comment M. le comte de Puchesse était possesseur de ce volume :

Lorsque l'abbé de Condillac, fatigué de la vie de Paris, voulut jouir du repos de la campagne, il acheta, en 1773, la terre de Flux, dans le val de Loire, près Beaugency : il y installa une de ses nièces, M^{me} Métra de Sainte-Foy, qu'il affectionnait particulièrement ; la fille unique de cette dame devint M^{me} de Boisrenard, grand'mère du comte de Puchesse : et comme cette dernière avait, par testament, donné droit à chacun de ses héritiers de choisir dans son mobilier tel objet qui lui plairait, il se trouva que le jeune Gustave Baguenault eut pour sa part *la bibliothèque, les portraits et les papiers* de l'abbé de Condillac, lot aussi peu envié des autres héritiers que précieux pour un érudit et un lettré comme le comte de Puchesse.

Aussi ces riches documents lui permirent-ils de présenter, le 31 juillet dernier, à l'*Académie des Sciences morales et politiques*, un très intéressant mémoire sur l'abbé de Condillac et ses doctrines économiques.

Vous le trouverez dans la livraison d'octobre 1909, 10^e livraison, Paris, Alphonse Picard, 82, rue Bonaparte.

Revenons à l'éloge de Condillac prononcé à la Société royale d'Agriculture, le 18 janvier 1781.

Dans le style ampoulé en usage à cette époque, M. d'Autroche évoque d'abord le souvenir de Letrosne, membre de la même Société, et mort deux mois avant Condillac.

Puis, il revient à cet homme de génie qu'il admire dans son ami, plus âgé que lui de 30 ans, et qu'il loue dans un style dont je veux vous donner un échantillon :

« La France désormais n'a plus rien à envier à l'Angleterre. Aux Newton, aux Shakespcare, aux Milton de sa rivale elle pouvait opposer avec avantage les Descartes, les Corneille, ses Molière, Boileau, Voltaire ;... Locke seul restait sans rivaux... vainqueur de Mallebranche, il régnait en maître sur les champs profonds de la métaphysique... Condillac paraît enfin... et s'il ne l'a détrôné, il l'a forcé du moins d'en partager la souveraineté ».

C'est sur ce ton emphatique que se poursuit un long panégyrique. Il passe alors en revue les divers ouvrages dus à sa plume infatigable.

Il débuta en 1746 par son essai sur l'*Origine des connaissances humaines*.

Puis vint le traité des *Sensations*, le traité des *Systèmes* dans lequel il combat Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Spinoza et la théorie des idées innées.

Il traite ensuite de l'origine de nos idées sur la beauté et la vertu.

Puis vient un traité sur les animaux et l'*Âme des bêtes*, qu'il déclare si parfait que personne n'a rien trouvé à y répondre, même Buffon qui était directement visé.

C'est après cette énumération de ses œuvres que M. d'Autroche nous montre un Condillac, *éducateur du jeune prince Ferdinand de Parme*, et de même que, comme *philosophe*, il le montre sinon supérieur, au moins égal à Locke ; comme *économiste*, émule des Quesnay, Letrosne et autres pères de l'Ecole libérale... de même, comme *instituteur de princes*, il lui décerne les mêmes talents qu'aux Bossuet, Fénelon, ainsi qu'aux illustres maîtres des Marc-Aurèle et des Trajan.

C'est pendant cette période d'enseignement que Condillac publia divers traités sur l'*art de raisonner*, l'*art de penser*, qui équivalent selon lui à l'*art de parler*, œuvres assez médiocres que d'Autroche trouve dignes de servir à l'éducation de tous les fils de rois.

C'est en 1776 que l'abbé de Condillac publia son traité du *commerce* et du *gouvernement*, véritable traité d'*économie sociale* inspiré par un libéralisme plutôt excessif puisqu'il va jusqu'à vouloir la suppression de toutes les taxes, douanes, monopoles et autres entraves à la liberté commerciale.

Voici donc, en résumé, quel fut l'abbé de Condillac, d'après son panégyriste.

1° Comme philosophe, nettement *spiritualiste* ; ce qui n'est pas incompatible avec son opinion contraire aux idées innées, puisque, selon lui, l'idée ne parvient à notre intelligence que par suite de l'impression faite sur nos sens, par les objets extérieurs.

D'ailleurs toute la vie et les écrits de Condillac protestent contre le soupçon de matérialisme et témoignent même qu'il fut un bon chrétien, entièrement soumis aux enseignements de l'Eglise.

2° Comme *économiste*, il fut un ardent adepte de l'Ecole libérale, poussée jusqu'à l'exagération, et regretta vivement la chute du ministère Turgot, en 1776.

3° Enfin, comme *éducateur*, il voit un peu son mérite à travers le prisme de son amitié, et il fait envisager comme le couronnement d'une carrière remplie avec autant de modestie que de talent le fait d'avoir été appelé, après l'éducation du jeune duc de Parme, à donner à la Pologne un traité de logique qui lui était demandé.



DE LA MÉTHODE ULTRA-MICROSCOPIQUE

PAR M. COCHINAL

Membre de la Section de Médecine

Séance du 7 janvier 1910

Depuis quelque temps, les revues scientifiques publient des articles sur l'ultra-microscopie et la cinématographie des infiniment petits vus à l'ultra-microscope.

En novembre dernier, j'ai assisté à Paris à une conférence du docteur Comandon, jeune médecin, qui eut l'idée d'appliquer la cinématographie à l'étude des éléments vivants. Cette conférence eut un réel succès ; des professeurs de la Faculté de médecine, des médecins et chirurgiens des hôpitaux y étaient venus nombreux applaudir leur jeune confrère et jouir d'un spectacle peu banal : contempler sur l'écran des éléments grossis de 20 à 30,000 fois, précédemment saisis par l'objectif en pleine vie, dans un milieu de culture ou dans un tissu, doués de leurs mouvements propres ou de mouvements provoqués par l'électricité. Nous avons assisté notamment au déplacement lent des leucocytes, à la marche rapide des spirilles, spirochètes, trypanosomes, marche qui diffère avec chaque élément : les spirochètes s'avancent en tournant comme une vrille s'enfonce

dans le bois ; certains spirilles ont des mouvements d'anguille ; d'autres, très mobiles, traversent le champ microscopique et par conséquent l'écran à la manière des étoiles filantes.

Il ne m'est pas possible de vous montrer ici des choses aussi intéressantes, je vous dirai simplement quelques mots de la méthode ultra-microscopique, restant à la disposition de ceux de mes collègues que la question intéresse pour leur montrer appareil et préparations, au laboratoire de l'Hôtel-Dieu.

L'ultra-microscopie est une méthode d'éclairage qui, sans augmenter le pouvoir grossissant du microscope, rend possibles la vision et l'examen de parcelles extrêmement petites, dont les dimensions sont voisines du millionième de millimètre.

Par éclairage direct, le microscope le plus perfectionné, même avec une source lumineuse spéciale : monochromatique, rayons ultra-violet, ne permet pas de voir des éléments aussi petits ; l'impossibilité de reculer la limite de visibilité vient de ce fait que tout objet est formé ou limité par deux ou plusieurs points dont l'image microscopique est, non pas des points, mais des cercles ; s'ils sont grossis de plus en plus, ces cercles arrivent à se pénétrer et l'image microscopique cesse d'être nette.

Ce n'est donc pas en grossissant les objets que l'ultra-microscope permet de les voir, mais en les montrant lumineux sur un fond obscur.

Un champ ultra-microscopique ressemble assez bien à un ciel étoilé au moment de la nouvelle lune.

Il existe divers condensateurs ultra-microscopiques : dans tous les appareils, les rayons centraux reçus par le miroir sont éliminés ; quant aux rayons périphé-

riques, ils sont réfléchis ou réfractés dans la préparation à étudier. Les éléments en suspension dans cette préparation sont éclairés latéralement et, devenus lumineux à la manière des poussières d'une chambre obscure traversée par un fin pinceau de lumière vive, ils sont seuls visibles sur un fond noir.

Pour obtenir une bonne préparation, il est nécessaire de bien centrer l'appareil (c'est une opération assez délicate) afin que le contraste entre les parcelles éclairées et le fond soit aussi grand que possible.

Cette méthode est appliquée à la médecine depuis deux ans environ, elle lui a déjà rendu de réels services ; c'est ce qui m'a décidé à vous en parler ce soir.



DISCOURS

DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT SORTANT

Membre de la Section des Lettres

Séance du 21 janvier 1910

Avant de lever la séance et de quitter le fauteuil du Président où votre bienveillance m'a maintenu pendant six années, je voudrais tout d'abord adresser mes sincères remerciements à mes dévoués collaborateurs, c'est-à-dire aux membres du bureau qui m'ont si largement et si loyalement prêté leur concours, je voudrais plus particulièrement remercier notre sympathique secrétaire général, M. le docteur Fauchon, dont vous connaissez, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise à nouveau, tout le zèle et toute l'ardeur. C'est à lui, c'est à lui surtout, je ne crains pas de le proclamer hautement, que nous devons le renouvellement et la régénération de notre Société qui, il faut bien aussi l'avouer, semblait se plonger depuis quelque temps dans une douce et facile somnolence, prête à déchoir du rang si honorable qu'elle avait tenu jadis dans le monde savant.

Enfin je craindrais d'être injuste et ingrat, si je vous laissais dans l'oubli, vous tous, membres de notre Société ; je viens donc vous remercier tous sans exception, car, si le bureau par son concours empressé et son dévouement à nos intérêts a singulièrement facilité la tâche que vous m'avez confiée, votre bienveillance

à mon égard m'a rendu cette tâche agréable et c'est grâce à la bonne et constante harmonie qui n'a jamais cessé de régner entre nous et à l'entente cordiale qui a toujours existé dans nos relations quotidiennes que j'ai pu aisément la mener à bonne fin.

Les six années que j'ai passées à votre tête peuvent être comptées parmi les plus douces de mon existence, aussi en conserverai-je toujours l'agréable souvenir.

Je laisse au digne successeur que vous venez de me donner le soin de continuer l'œuvre de régénération que nous avons commencée ; j'ai la certitude que, soucieux tout autant que moi des intérêts et du bon renom de notre Société, il ne saurait faillir à cette noble mission.



DISCOURS

DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Membre de la Section de Médecine

Séance du 4 février 1910

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Permettez-moi d'abord de m'excuser de n'avoir pu assister à la dernière séance, où vous m'avez fait le grand honneur de m'élire président.

Cette absence, tout à fait involontaire, m'a empêché de vous offrir, sur-le-champ, l'expression de ma vive reconnaissance, et j'avais grande hâte de vous dire à quel point j'ai été touché d'une aussi haute marque d'estime et de sympathie !

A la vérité, j'avais bien plus redouté qu'ambitionné la distinction si flatteuse que m'ont décernée vos suffrages, ne me reconnaissant aucun des titres qui auraient pu la justifier : je cherche donc à me persuader qu'en accordant à un médecin l'insigne faveur de le placer au premier rang, votre Compagnie a surtout eu égard aux mérites, je devrais dire aux *états de service* d'une corporation où le plus digne d'entre tous, par sa valeur professionnelle et par son beau caractère, a formellement refusé toute fonction nouvelle, désireux de se consacrer exclusivement à l'œuvre sociale d'un si puissant intérêt qu'est la « Ligue contre la tuberculose ».

De cette corporation je ne veux être que le portedrapeau, estimant ma part assez belle, si mes pairs veulent bien ratifier mon élévation à ce poste d'honneur.

Sans doute, parmi les communications d'ailleurs fort nombreuses de notre section, ce ne sont pas les travaux techniques qui ont particulièrement rempli les feuillets de nos *Mémoires*, encore qu'il convienne d'en louer la valeur et l'originalité, au milieu de tant de documents de premier ordre, épars dans nos 80 volumes, dont la riche collection a été classée avec une si parfaite méthode par les soins de notre infatigable secrétaire général et de notre dévoué bibliothécaire, — mais le praticien, vous le savez, agit plus qu'il n'écrit.

J'en trouve le témoignage dans l'exergue d'une vieille médaille, autrefois frappée pour les médecins et chirurgiens des hospices d'Orléans, et qui porte ces mots : « *Consilioque manique* ».

Les observations, recueillies au cours de la pratique journalière, n'ont pas, il faut le reconnaître, le côté séduisant des productions purement littéraires ou des œuvres de vulgarisation scientifique qui s'imposent à l'attention de tous. Leur lecture ne présente qu'un intérêt spécial.

Aussi, avons-nous vu maintes fois, et j'évoque avec plaisir le souvenir d'une spirituelle épigramme d'un de nos plus distingués collègues, signalant les fréquentes interversions des aptitudes de chacun de nous, avons-nous vu, dis-je, le médecin se révéler tour à tour poète, historien, archéologue, philosophe..., semblant vouloir faire oublier qu'il est avant tout le disciple d'Esculape !

Pourtant, nos jetons de présence nous montrent en-

lacés Apollon, dieu des Beaux-Arts, et Hygie, *déesse de la Santé* ; pourtant, nous tenons nos séances sous le regard bienveillant du maître en chirurgie Louis Leblanc qui, « du haut de son cadre, préside aux travaux de notre Société », en nous rappelant nos origines lointaines dans cette même demeure où il faisait, en 1760, son discours d'ouverture de l'Ecole royale de chirurgie.

N'est-ce pas aussi un de nos illustres maîtres, qui revit encore parmi nous, dans nos *Mémoires* et dans son portrait, que ce célèbre docteur Antoine Petit, Régent de la Faculté de médecine de Paris, dont notre rue porte le nom ? Il fut un des premiers associés libres de la Société royale de Physique, d'Histoire naturelle et des Arts d'Orléans, fondée en 1781; et érigée, en octobre 1786, en Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres d'Orléans, mère de notre Société.

Comme vous le voyez, la médecine et la chirurgie ont été les fées bienfaitantes penchées sur notre berceau, et je n'aurais garde de l'oublier quand, par votre décision bienveillante, un médecin vient s'asseoir au fauteuil présidentiel.

Au reste, si je consulte nos *Mémoires* depuis les cent années écoulées de notre existence, je constate que le premier président-fondateur de notre Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans fut un médecin, le docteur Lanoix père, et que le premier bureau de 1809 comptait quatre représentants de l'art médical.

Ces souvenirs ont eu l'estampe des vieux pastels que le temps effleure de son ombre, et notre histoire, avec la franchise habituelle de ses réalités, nous apprend

que, depuis 1847, — plus d'un demi-siècle. — la présidence cessa d'appartenir au corps médical.

Je vous remercie d'autant plus, Messieurs et chers Collègues, d'avoir voulu vous rappeler ce passé dont nous pouvons nous enorgueillir, en me désignant pour renouer la tradition.

Je n'attends plus que de votre bienveillance et de votre courtoisie si connues la possibilité d'accomplir une tâche qui, sans elles, me semblerait lourde : dans cette enceinte, le choc des idées n'a rien de belliqueux, nos tournois sont toujours pacifiques ; je n'aurai d'autre rôle que de vous écouter et de vous applaudir.

Et puis mes appréhensions se rassurent quand je me vois entouré, dans ce bureau, de collaborateurs si aimables, si dévoués, dont j'escompte à l'avance la très efficace participation à mes fonctions nouvelles.

Messieurs et chers Collègues, laissez-moi, en terminant, remplir un bien agréable devoir, devoir de reconnaissance pour nous tous, celui de remercier chaleureusement nos honorables et distingués collègues, MM. Basseville et du Roscoat, au moment où ils quittent la présidence et la vice-présidence, emportant nos plus sympathiques regrets, mais nous laissant, en compensation, la certitude de retrouver en eux les membres éminents de leurs sections et les meilleurs artisans de la prospérité et du bon renom de notre vieille Société.

UNE INONDATION A ROMORANTIN

EN 1770 ..

Séance du 4 mars 1910

M. H. Denizet, membre de la Section d'Agriculture,
donne lecture de la lettre suivante :

« MES TRÈS CHERS PÈRE ET MÈRE,

« Celle-ci est pour avoir l'honneur de vous assurer de mes respects et vous communiquer le désastre que fait la rivière dans l'isle marin en Bourgeau, faubourg de cette ville. Elle a été d'une grandeur sans pareille. Elle est venue jusqu'au bas de l'église de Saint-Roch, elle a emporté une partie du grand pont dont on passe actuellement la rivière en bateau ; comme les bateaux ne pouvaient porter grosses charges, on est obligé de tenir un marché de ce côté-là qui tient devant la grande église, attendu que le petit pont n'est pas entièrement à bas ; plusieurs personnes de noyées, quantité de maisons renversées, les rues presque toutes dépavées et des trous qui me font trembler.

« Elle a été, dans l'église, de cinq pieds de hauteur pour le moins ; elle l'a aussi presque toute décarrelée ; pour mieux dire, elle est inhabitable et on ne peut plus y célébrer les saints offices, par rapport qu'on y sent trop mauvais ; elle a aussi importé des chandeliers d'argent de ladite église, qui ont été trouvés vis-à-vis les Capucins. Beaucoup d'étangs crevés non pas rien que ceux qui sont empoissonnés, mais encore ceux qui étaient emblavés. Ces étangs-là ont causé une si grande affluence d'eau, qu'il y en avait deux pieds pour le moins sur le Mail. Grand nombre de bestiaux noyés,

même il y a un laboureur qui a monté ses chevaux au grenier et les a sauvés. Les grandes eaux ont occasionné un petit jeûne pour les gens de cette dite ville ! mais un bien grand pour ceux de l'isle marin en Bourgeau, qui ne pouvaient avoir de pain que par une corde qu'ils tiraient, attendu qu'il y en avait au bout. Voici l'origine du jeûne de ceux de la ville. M. le substitut du Procureur du Roy prit tout en écrit, pain et farine, avec des gardes chez tous les boulangers, crainte qu'on les forçât et presque tout pour le Bourgeau, par le moyen de cette corde. Grande quantité de marchandises perdues, surtout celles qui étaient dans les caves ; il était impossible de trouver du pain pour or ni pour argent et les moulins ne pouvaient moudre, on a envoyé aussitôt dix-huit voitures à Orléans chercher de la farine qui en ont amené toute leur charge.

« N'importe, pour moi, je me souviendrai. Je vous prie de me marquer, dans la réponse que j'attends, toutes les bonnes et mauvaises nouvelles survenues par la grande inondation d'eau arrivée les vingt-six, vingt-sept et vingt-huitième jours du mois de novembre.

« Que, autrement, je suis toujours en parfaite santé, ainsi que chez M. Baranger, qui vous font bien tous leurs compliments, et moi j'ai à vous assurer de mes très humbles respects, sans oublier la chère famille. Gardez, s'il vous plaît, la présente pour mémoire. Et je suis, mes très chers père et mère,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« L.-P. DEJOULX. »

« A Romorantin, 6 décembre 1770.

« A Monsieur Dejoulx, marchand, demeurant aux Bergeries, paroisse de Ménétréol en Sologne. »

RAPPORT

SUR LE MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ BERNOIS

INTITULÉ :

L'ABBAYE DE SAINT-EUVERTE D'ORLÉANS

PAR M. BASSEVILLE

Membre de la Section des Lettres

Séance du 3 mai 1910

M. l'abbé Bernois, l'un de nos plus actifs membres correspondants, qui nous a déjà communiqué, depuis qu'il fait partie de notre Société, un travail d'une sérieuse importance sur l'intéressante châellenie royale de Lorris et dont nous avons rendu compte dans nos *Mémoires*, nous a adressé au cours de l'année dernière un autre travail également très important sur la célèbre abbaye de Saint-Euverte d'Orléans.

M. l'abbé Bernois, qui est un infatigable travailleur, a été fréquemment lauréat des concours ouverts à diverses époques par la Société archéologique et historique de l'Orléanais. En 1895, son travail sur la châellenie de Lorris et qu'il a remanié et complété depuis, en tenant compte des critiques bienveillantes, d'ail-

leurs, qui lui avaient été faites, obtenait un second prix.

En 1900, un prix de même importance lui était accordé pour son histoire de l'abbaye de Saint-Euverte.

Le rapporteur du concours de 1900, M. Maxime de Beaucorps, tout en félicitant M. l'abbé Bernois de ses recherches persévérantes et de son zèle pour tout ce qui touche à l'histoire de notre province, s'exprimait ainsi, à l'encontre de l'histoire de l'abbaye de Saint-Euverte.

Ce grand et vaste sujet, d'un si grand intérêt pour l'histoire d'Orléans, a nécessité des recherches considérables : mais il est regrettable que l'auteur n'en ait pas tiré tout le parti qu'on en pouvait attendre.

Se défiant de son initiative personnelle, il s'est trop borné au rôle de compilateur. Après avoir rassemblé patiemment tous ses matériaux, il ne nous donne pas encore une histoire définitive, prête à être publiée.

M. l'abbé Bernois, désireux, comme pour l'histoire de Lorris, de donner satisfaction aux regrets et aux désirs exprimés par l'honorable rapporteur du concours de 1900, a remis son travail sur le métier, l'a refondu et complété et, aujourd'hui, ce travail nouveau qu'il vous soumet présente une véritable, entière histoire de la célèbre abbaye, qu'on peut favorablement livrer à l'impression.

Le savant mémoire de notre érudit collègue comprend deux parties qui se divisent en un certain nombre de chapitres.

La première partie comprend l'histoire de l'abbaye, depuis sa fondation jusqu'à l'année 1350 : la seconde, l'histoire de la même abbaye, de cette dernière date à celle de 1792, où elle sombra avec la plupart des institutions du même genre.

Dans le premier chapitre de la première partie, l'auteur nous relate la curieuse légende, bien connue d'ailleurs, de l'élection par le peuple, comme cela se faisait alors, de saint Euverte au siège épiscopal d'Orléans.

Le chapitre IV est consacré entièrement à Etienne de Tournay, natif d'Orléans, l'un des plus savants hommes de son siècle et certainement le plus illustre des abbés de Saint-Euverte et dont les lettres, plusieurs fois imprimées, forment une collection de documents précieux pour l'histoire religieuse du XII^e siècle.

Dans le chapitre VII, l'auteur fait l'énumération des nombreux domaines que possédait l'abbaye, non seulement à Orléans, mais aussi dans la Beauce et le Gâtinais.

Dans la seconde partie, nous noterons plus particulièrement le chapitre II, consacré aux abbés commanditaires dont M. Bernois nous donne la liste complète et parmi lesquels nous rencontrons Odet de Coligny, dont il nous signale la sacrilège administration, et Michel Violen, homme considérable de son temps, qui fut l'un des réformateurs de la coutume d'Orléans en 1483 et dont il nous fait connaître les talents, la piété et les bienfaits dont il se montra prodigue envers son abbaye.

L'histoire de l'église, dont la première édification appartient à Etienne de Tournay, est intimement liée à celle de l'abbaye. Aussi M. Bernois n'oublie pas de nous faire connaître les vicissitudes par où elle passa et les ravages que lui firent subir les guerres désastreuses qui, au moyen âge, ensanglantèrent notre pays et, plus tard, les guerres religieuses.

Le mémoire de M. l'abbé Bernois est suivi de nombreuses et intéressantes pièces justificatives, puisées dans la *Gallia christiana* ou dans nos dépôts publics, et d'une table des matières.

Tel qu'il est aujourd'hui, il est complet et définitif, et c'est avec le plus grand plaisir que nous l'eussions accueilli dans nos publications ; mais, hélas ! il contient plus de deux cents pages, d'une écriture très fine et très serrée ; il absorberait plus d'un volume. Nous nous voyons donc, étant donné l'état de nos finances et de nos ressources, dans la pénible nécessité de lui exprimer le regret de ne pouvoir donner, en ce moment, satisfaction à son légitime désir.



M. HENRY SAINJON

Conservateur du Musée d'Histoire naturelle d'Orléans

PAR M. LE D^r GARSONNIN

Membre de la Section de médecine

Séance du 17 juin 1910

MESSEURS,

Le 21 avril 1909 la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans perdait un de ses membres les plus anciens et les plus estimés. La soudaineté du décès de M. Henry Sainjon ne permit pas à beaucoup de ses amis, que les vacances de Pâques avaient momentanément éloignés d'Orléans, d'assister à ses obsèques et de lui rendre un suprême hommage. Aussi pensons-nous répondre à un désir fréquemment exprimé en consignant ici le souvenir d'un homme qui a été l'honneur de notre ville.

Une plume plus autorisée que la mienne vous rappellera la brillante carrière de M. l'ingénieur Sainjon et vous résumera les travaux divers qu'il a publiés. Ma tâche est plus modeste : ayant eu l'honneur d'être, pendant neuf ans, son collaborateur au Musée d'histoire naturelle d'Orléans, je me bornerai à vous montrer, en M. Sainjon, le savant sous la direction duquel le Musée, déjà très riche auparavant, prit une importance telle qu'aujourd'hui il compte parmi les 6 ou 7 premiers musées de France.



HENRY SAINJON

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSÉES

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE, SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE D'ORLÉANS

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

—
1825-1909

De 1823, année où il fut fondé, jusqu'en 1909, année de la mort de notre regretté collègue, le Musée d'Orléans a eu la bonne fortune de n'avoir connu que trois directeurs (1) présentant cette particularité d'être, tous les trois, sortis de cette merveilleuse maison d'instruction qu'est l'Ecole Polytechnique. La continuité de l'effort de ces trois directeurs, la méthode rigoureuse apportée par chacun d'eux dans les recherches, l'unité même de leur origine scientifique ont été pour beaucoup dans le développement du Musée. Ancien officier d'état-major, M. Charles-François Lockart avait réuni d'importants documents géologiques ; ancien professeur de mathématiques, M. Amédée Nouel avait concentré ses recherches sur la paléontologie de l'Orléanais ; ancien ingénieur, M. H. Sainjon s'intéressa à l'étude des insectes et de la géologie, mais, surtout, mit en valeur les collections amassées par ses deux prédécesseurs et par lui-même.

On se tromperait étrangement en pensant que l'histoire naturelle fut, pour M. H. Sainjon, le studieux passe-temps de sa vieillesse : de tout temps, il lui consacra ses loisirs. Dès sa jeunesse, M. H. Sainjon, qui fut en tout, au lycée, un très brillant élève, montra le goût le plus vif pour les sciences physiques et naturelles, et je n'en veux donner pour preuve que le grand

(1) Pendant la même période, le Musée a eu 12 directeurs-adjoints dont voici les noms avec la date de leur nomination : docteur Thion (1826), comte de Tristan (1826), baron Paul de Morogues (1826), docteur Corbin (1852), Eudoxe de Morogues (1852), Jullien-Crosnier (1855), baron Théobald de Tristan (1861), Gasselín de Bompert (1862), Amédée Nouël (1863), Henry Sainjon (1887), Georges Auvert (1899), docteur Garsonnin (1906).

prix d'histoire naturelle remporté par lui, en 1843, au Concours général de l'Académie de Paris.

Ses aspirations, à cette époque, allaient vers la médecine, non pas peut-être dans le but de devenir un praticien habile et occupé, mais plutôt dans le but d'étudier à loisir cette science dans les laboratoires, à l'hôpital et à l'amphithéâtre et de conquérir une chaire dans une Faculté. Son père avait, pour lui, d'autres vues : il désirait lui voir suivre la carrière d'un de ses proches parents et devenir ingénieur de l'Etat. En fils soumis, M. H. Sainjon s'inclina devant le désir paternel ; cependant, comme il ne se sentait pas attiré par le métier militaire, il obtint de ses parents la promesse de faire sa médecine, à sa sortie de l'Ecole Polytechnique, s'il ne réussissait pas à se classer dans les premiers rangs. M. H. Sainjon fut, toute sa vie, un travailleur opiniâtre : à l'âge de 19 ans, en 1844, il était reçu à Polytechnique avec le n° 137 ; dès les premiers mois de son séjour à l'Ecole, il se classait dans les trente premiers et, deux ans plus tard, il sortait avec le n° 14. Son rang lui permit d'entrer dans les Ponts et Chaussées. Dès lors, il se consacra tout entier à ses travaux d'ingénieur et, comme tel, il accomplit, dans l'administration des Ponts, la brillante carrière que vous connaissez. Cependant, il regrettait la médecine et, pour ma part, je l'ai souvent entendu manifester ce regret. S'il avait pu, comme devait le faire plus tard un de ses jeunes collègues, être à la fois inspecteur général des Ponts et professeur à la Faculté de médecine, sa joie eût certainement été grande.

Au cours de sa carrière, M. H. Sainjon n'oublia jamais les sciences naturelles : il se reposait de ses travaux d'ingénieur en étudiant la géologie et en augmen-

tant ses herbiers et ses collections d'insectes. Les lettres qu'il échangeait amicalement avec des collègues éloignés portent la trace de ces récréations d'ordre scientifique.

Aussi, lorsque sonna l'heure de la retraite, M. H. Sainjon accepta-t-il avec plaisir le poste qui lui fut offert de directeur-adjoint du Musée d'histoire naturelle d'Orléans. Nommé le 29 décembre 1887, M. H. Sainjon n'eut pas le temps de recueillir, de la bouche de M. A. Nouel, directeur du Musée, les renseignements et les traditions qui sont si utiles pour la bonne gestion d'un établissement scientifique. M. Amédée Nouel mourut, en effet, le 30 décembre 1887, au lendemain de la nomination de son adjoint.

Le 16 février 1888, M. H. Sainjon était appelé à remplacer, comme directeur du Musée (1), M. A. Nouel. Son premier soin fut de faire entrer au Musée d'Orléans, avec les catalogues et les notes paléontologiques de son prédécesseur, toutes les pièces de la riche collection Nouel que le Muséum de Paris n'avait pas encore acquises. Il réussit également à obtenir du Muséum les moulages des échantillons importants achetés par cet établissement, notamment ceux d'une belle tête de *Rhinocéros aurelianensis* provenant de Neuville et d'une tête presque entière de *Dinotherium Cuvieri*, trouvée à Chevilly.

Puis il entreprit de classer à nouveau les collections régionales de paléontologie, en prenant pour base de classification, non pas les familles ou les espèces fossiles, mais les carrières et sablières où l'on avait découvert ces espèces. A part quelques pièces types qui

(1) Par arrêté préfectoral du 25 mai 1895, le titre de *Directeur* a été changé en celui de *Conservateur*.

furent réunies dans une vitrine d'honneur au centre de la salle de paléontologie, il y eut une vitrine pour chacun des dépôts fossilifères de notre région : Beaugency, Artenay, Chevilly, Neuville, Chilleurs, Fay-aux-Loges, etc., etc. Cette disposition eut le grand avantage de simplifier les études en accentuant les analogies ou les différences des faunes des diverses localités. On put, par cette méthode, constater avec évidence que l'éléphant, par exemple, qui apparaît au début de la formation des sables de l'Orléanais, n'a jamais été trouvé dans les gisements de Neuville et de Chilleurs et, au contraire, devient de plus en plus abondant au fur et à mesure qu'on se rapproche du pays chartrain, à Chevilly, à Baigneaux, à Beaugency, aux Barres, etc. Ces constatations sont du plus grand intérêt à cause des conséquences scientifiques qu'on en peut tirer.

La très riche bibliothèque du Musée, qui comprend actuellement près de 1,500 volumes, fut également l'objet des soins de M. Sainjon. En 1888, il la faisait installer dans une sorte de grenier situé à l'extrémité de la grande salle de zoologie et, l'année suivante, il en dressait le catalogue. Puis, il la compléta par l'achat d'une collection de cartes géologiques et d'ouvrages importants tels que *Les fossiles des terrains secondaires*, de d'Orbigny, divers ouvrages d'Albert Gaudry, le *Systema Naturæ* de Linné, les *Petrefacta Germaniæ* de Goldfuss, le *Traité de géologie* de Lapparent, le *Traité de paléontologie* de Zittel, le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny, etc. En 1907, profitant de l'acquisition par la Ville de l'immeuble Musson, il avait la satisfaction d'installer cette belle bibliothèque dans un local plus digne d'elle et situé au centre des collections.

Dès la première année de sa direction, M. Sainjon fit dresser, par M. Humnicki, le catalogue de l'herbier du Loiret qui comprend plus de 1,800 espèces, sans compter 80 espèces de mousses et 66 espèces de plantes adventices recueillies autour d'Orléans, à la suite de la guerre de 1870-1871. Plus tard, les collections d'ostéologie, de zoologie et de paléontologie furent cataloguées par lui ou par ses adjoints.

Seule la minéralogie, dont les échantillons sont cependant bien classés dans les vitrines, ne fut pas cataloguée pour une raison qui caractérise bien la conscience extrême apportée par M. H. Sainjon dans ses recherches. Doué d'une instruction encyclopédique très étendue et d'un merveilleux sens critique qui lui permettaient de saisir immédiatement le côté faible de toute théorie, mais qui, en revanche, lui interdisaient toute création, M. H. Sainjon ne pouvait se décider à adopter une classification minéralogique : aucune ne satisfaisait pleinement son esprit. C'est pour cette unique raison que les 1,500 échantillons de minéraux, marbres et roches de la collection générale, ne furent pas catalogués. Cependant une importante collection de roches de l'Oural, donnée au Musée par M. L. d'Eichthal, fut, par les soins de M. H. Sainjon, déterminée en juillet 1903 par M. Arsandaux, préparateur au Collège de France. Quant aux 400 échantillons de roches et sablières du Loiret, M. H. Sainjon était en train de les classer lui-même quand la mort est venue le surprendre (1).

(1) Tous ces chiffres sont empruntés à la remarquable brochure publiée par M. SAINJON en 1900 : *le Musée d'histoire naturelle d'Orléans. — Guide du visiteur*. Nous les avons simplement rectifiés en y ajoutant les acquisitions faites de 1900 à 1909.

En 1900, les classifications et les inventaires des collections étaient suffisamment avancés pour permettre de publier une notice sur le Musée. Sous ce titre modeste *Le Musée d'histoire naturelle d'Orléans, Guide du visiteur*, M. H. Sainjon fit paraître, à la librairie Herluison, une brochure de 24 pages qui est un modèle du genre ; on y trouve résumés tous les renseignements désirables sur la fondation et la direction du Musée, sur ses collections générales ou régionales, sur le nombre d'échantillons qui les composent ; toutes les pièces principales y sont signalées d'une façon spéciale.

Au cours de sa laborieuse direction, M. H. Sainjon mit tous ses soins à doter le Musée de pièces de choix. Le défaut de place ne lui permettait pas d'acheter des pièces nombreuses ou encombrantes : il préférait, malgré le prix élevé, utiliser les crédits du Musée à l'acquisition d'échantillons typiques ou rares : c'est ainsi qu'il fit entrer au Musée : une collection de 100 types en bois pour l'étude de la cristallographie (en 1892) ; une tête de *Mystriosaurus Laurillardii* (en 1898), une tête de *Teleosaurus Bollandi* (en 1902), un squelette complet de *Didus ineptus* (en 1905), une défense de *Mammouth* et une ramure complète de *Cervus eurycerus* (en 1909) ; de magnifiques spécimens de spongiaires et rayonnés ; des types d'insectes désarticulés ; un Brochet de 1 m. 15 de longueur (en 1900) ; un superbe Argus (en 1905) ; un Orang-Outang (en 1896) et un Gorille (en 1902), un Ours et un Lion (en 1891), un Tigre royal (en 1898), un Dugong de 5 m. 20 de longueur (en 1900) ; des squelettes de Lion (en 1892), d'Autruche et d'Aigle (en 1893), de Gorille (en 1894), d'Orang-Outang (en 1896) ; des crânes d'Ours (1898), de Morse (1898), de Girafe (1898), de Ta-

pir (1901), de Lama (1901), de Pécar (1901), sans compter divers crânes humains (chinois, nègres, péruvien, etc., etc.). Le prix d'acquisition n'arrêtait jamais M. H. Sainjon qui n'hésitait pas à parfaire la différence quand les crédits du Musée étaient insuffisants : par une délicatesse peu commune, ces contributions personnelles étaient, d'ailleurs, toujours anonymes.

Ces notes seraient incomplètes, si j'omettais de vous parler des théories géologiques de M. H. Sainjon. Les travaux publiés par lui sur ce sujet sont peu nombreux : cela tient non seulement à son extrême modestie, mais surtout au soin minutieux qu'il apportait à leur préparation et à leur rédaction ; il n'avancait aucune assertion qu'il ne fût en mesure de prouver et cette méthode ne permet pas la multiplicité des communications.

Cette réserve eut, à mon avis, un inconvénient. Dans les dernières années de sa vie, mettant à profit les nombreuses coupes qu'il avait notées sur son carnet d'ingénieur et les échantillons qu'il avait réunis au Musée, M. H. Sainjon avait entrepris de refaire la géologie des environs d'Orléans, au nord de la Loire, en montrant par des profils et des coupes que les reliefs peu accusés de notre région, qui ont trompé tant de géologues, dissimulent les traces de véritables bouleversements des couches géologiques. M. H. Sainjon avait à peu près mis au point une coupe en long de Châteauneuf-sur-Loire à Beaugency et une coupe en travers de Malesherbes à Orléans. Il ne lui manquait, pour parfaire son travail, que quelques documents qu'il avait eus autrefois entre les mains et qu'il ne pouvait retrouver : cette absence de notes, qui ne changeaient rien à

ses conclusions, fut cause qu'il se refusa toujours à mettre son travail au net et à le publier.

Une autre question de géologie orléanaise préoccupa longtemps l'esprit de M. H. Sainjon : je veux parler de l'âge du calcaire de Montabuzard, près d'Ingré, et de la position du calcaire qui constitue cette colline, par rapport à l'ensemble de la formation sableuse. Au pied de Montabuzard, à la cote 116, existent des sables granitiques reposant sur une couche de marne ; de ces sables, émerge un calcaire spécial renfermant, enchâssés dans sa masse, des ossements de vertébrés ; ces fossiles, signalés en 1783 par Defay, ont été étudiés notamment par Cuvier et Lockhart. Au-dessus de ce calcaire, à la cote 126, les sables reparaissent.

A l'encontre de tous les géologues officiels qui prétendent n'avoir sous les yeux qu'un simple ravinement du calcaire avec entraînement d'une partie des sables supérieurs, M. H. Sainjon soutint qu'on se trouvait en présence d'un système de fractures ayant abaissé par échelons le calcaire de Montabuzard dans la direction de la Loire.

La théorie de M. H. Sainjon n'a pas été admise jusqu'ici, mais elle repose sur des faits si exactement observés qu'elle a forcé les géologues à étudier à nouveau la question : M. Stanislas Meunier, professeur de géologie au Muséum de Paris, a fait, le 2 juin 1907, avec les auditeurs de son cours, une excursion géologique à Montabuzard dont il a été rendu compte dans nos *Mémoires* ; M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon et professeur de paléontologie, accompagné de M. le Dr Mayet qui préparait alors son *Etude des*

mammifères miocènes des sables de l'Orléanais (1), s'est rendu aussi sur les lieux au mois de mai 1907 ; M. Stehlin, de Bâle, qui presque chaque année explore avec profit les gisements fossilifères de l'Orléanais, en a parlé à son tour dans un travail récemment publié sur la paléontologie de notre région. C'est actuellement une simple question d'interprétation qui divise les géologues et la question de Montabuzard sera tranchée le jour où, comme le dit M. Stehlin, on aura découvert « une faune de mammifères dans quelque lambeau de calcaire de l'Orléanais indubitable, c'est-à-dire directement recouvert par des sables fluviaux burdigaliens fossilifères. »

Je ne saurais non plus passer sous silence les théories personnelles de M. H. Sainjon, au sujet de la Beauce. On admet généralement qu'à l'époque tertiaire, vers la limite des temps oligocène et miocène, la mer s'était retirée définitivement, ne laissant à sa place qu'un lac immense, le lac de Beauce, sans communication avec l'Océan. M. H. Sainjon pensait, au contraire, qu'il y eut, après cette époque, dans notre région, non pas un simple affaissement en pente douce vers le sud qui aurait déterminé l'assèchement du lac, mais un ensemble de mouvements successifs du sol ayant amené une série d'envahissements et de retraits de la mer, de telle sorte que, suivant lui, on devrait trouver, superposées, des

(1) Qu'il me soit permis de rappeler que, dans cet ouvrage, M. le Dr Mayet, en reconnaissance du « concours savant et précieux » que lui avait apporté M. Sainjon, lui a dédié une espèce nouvelle de petit carnivore, dont une mandibule provenant de Chilleurs est déposée au Musée d'Orléans, la *Mustela Sainjoni*.

faunes d'eau douce et des faunes d'eau marine ou, tout au moins, d'eau saumâtre. Il crut avoir trouvé la preuve de son opinion le jour où notre érudit collègue, M. Léon Dumuys, lui remit deux coquilles provenant de Lumeau, qui furent déposées au Musée d'histoire naturelle : la première, une haliotide de grande taille, était sans conteste d'origine marine, mais sa provenance était si douteuse et son degré de fossilisation si peu avancé qu'il est impossible d'en faire état au point de vue scientifique ; dans la seconde, une huître d'eau douce, M. H. Sainjon avait cru voir, attachée à l'intérieur de la coquille, une serpule bien caractérisée, mais un examen attentif n'a pas permis de confirmer l'existence de cet annélide marin. J'ajoute qu'à la suite de la découverte de ces deux coquilles, en 1908, le Muséum de Paris fit faire des fouilles dans les anciennes sablières de Lumeau et qu'il n'y fut trouvé que des mollusques d'eau douce (*Unio*, *Melanoides Escheri* et *Helix*).

Il m'a paru intéressant de consigner ici avec quelques détails les principales vues personnelles de M. H. Sainjon sur la géologie de l'Orléanais. Certes ces théories n'ont pas été confirmées jusqu'ici ; mais, venant d'un homme tel que M. H. Sainjon dont la probité scientifique fut indiscutable et dont la carrière d'ingénieur s'est déroulée presque exclusivement dans l'Orléanais, elles sont à considérer. Les théories actuelles ne sont peut-être pas définitives et des découvertes futures peuvent les renverser.

Avant de terminer, on me permettra d'ajouter quelques mots pour rappeler ce que fut l'homme privé. Ses qualités peuvent être résumées en deux mots : la correction et la bonté. La courtoisie, l'affabilité, le respect des

autres et de soi-même étaient, chez M. H. Sainjon, incomparables. Ses amis n'oublieront jamais avec quelle cordialité il les recevait, avec quelle simplicité il leur donnait les avis et les conseils qu'ils sollicitaient de sa longue expérience. Jamais la moindre médisance ne sortit de ses lèvres ; jamais un mot amer ne fut adressé par lui à l'égard d'hommes dont il réprouvait les actes ou dont les théories n'étaient pas les siennes. Même dans les discussions les plus animées — et vous savez, Messieurs, que M. H. Sainjon avait souvent recours à la discussion pour obliger ses contradicteurs à préciser leurs arguments — jamais on n'entendit M. H. Sainjon prononcer un mot blessant pour ses adversaires ; il se contentait de les convaincre par sa ténacité et l'impitoyable rigueur de sa logique ; et si, par hasard, la discussion lui donnait tort, il n'hésitait point à le reconnaître.

Mon rôle n'est pas d'insister sur les qualités de cœur de M. H. Sainjon. Chacun sait que sa bourse était largement ouverte à toutes les infortunes et à toutes les œuvres intéressantes ; mais il cachait si soigneusement ses libéralités que ses proches mêmes en ignoraient parfois l'existence.

En résumé, M. H. Sainjon a été, en même temps qu'un homme de grand cœur, un savant véritable chez lequel la haute culture scientifique s'alliait merveilleusement à une forte instruction classique et à un amour éclairé des beaux-arts. C'est cet ensemble rare de qualités qui ont fait de M. H. Sainjon l'homme éminent que nous avons connu et que nous regretterons toujours.

BIBLIOGRAPHIE

1° TRAVAUX PUBLIÉS PAR M. SAINJON

Dans les Mémoires de la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES,
BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS

- 21 novembre 1862. — *Considérations sur le genre et l'espèce*,
tome VII, n° 3, p. 105-134.
- 16 janvier 1863. — Analyse des comptes rendus des séances de
l'Académie des Sciences (physique, chimie, biologie),
tome VII, n° 5, p. 200-210.
- 20 mars 1863. — Analyse des comptes rendus des séances de
l'Académie des Sciences (chimie, physiologie, etc.),
tome VII, n° 5 et 6, p. 236-244.
- 15 mai 1863. — Analyse des comptes rendus des séances de l'Aca-
démie des Sciences (économie agricole, climatologie,
constructions navales, etc.), tome VII, n° 6, p. 268-290.
- 7 août 1863. — Analyse des comptes rendus des séances de l'Aca-
démie des Sciences (histoire naturelle et préhistoire),
tome VIII, n° 1, p. 31-43.
- Supplément (préhistoire), tome VIII, n° 1, p. 43-48.
- 22 août 1864. — *De l'annonce des crues dans le bassin de la
Loire*, tome VIII, n° 5, p. 197-222.
- 18 janvier 1867. — Rapport sur un travail du docteur Mignon.
(Note sur les inondations de la Loire et les moyens de
prévenir les désastres qu'elles occasionnent), tome X,
n° 2, p. 110-141.
- 4 mars 1870. — Rapport sur un travail de M. de la Touanne
(*Sur les jubés*, à propos de celui qu'on propose d'élever
dans l'église N.-D. de Cléry), tome XIII, n° 3, p. 187-192.
- 20 mai 1870. — Communication verbale sur le pont d'Olivet,
tome XIV, n° 1 et 2, p. 117-118.
- 2 mai 1873. — Rapport sur une note de M. Harold Tarry, relative
à la prédiction du mouvement des tempêtes et aux phé-
nomènes qui les accompagnent, tome XV, n° 3 et 4,
p. 127-131.

- 16 juillet 1875. — *Origine gallo-romaine du pont de l'Archet*, tome XVIII, n° 1, p. 38-44.
- 7 janvier 1881. — Rapport sur *La Pomologie naturelle*, de M. Eudoxe de Morogues, tome XXII, n° 1, p. 83-92.
- 21 février 1890. — Rapport sur quelques questions de transformisme, tome XXIX, n° 3, p. 95-135 (1).
- 16 novembre 1892. — Rapport sur un article de M. Heude, *Utilité des chemins de fer d'intérêt local*, tome XXXI, nos 2 et 3, p. 154-156.
- 21 juin 1907. — Rapport sur le mémoire de M. Maurice du Colombier, *Les diatomées des environs d'Orléans*, année 1907, 1^{er} semestre, p. 164-166.

2° AUTRES TRAVAUX PUBLIÉS PAR M. SAINJON

1873. — Résultats dus à l'intervention de l'Etat en faveur de la Sologne. Orléans, Puget et Cie, 1873, in-8° de 70 p. (2).
1888. — *La Loire, le Loiret et les courants souterrains du val d'Orléans*. Orléans, Herluison, 1888, in-16 de 22 p. (3).
1900. — *Le Musée d'histoire naturelle d'Orléans*, guide du visiteur. Orléans, Herluison, 1900, in-8° de 24 p.

(1) Il existe un tirage à part de ce rapport : Orléans, Michau, 1890, in-8° de 43 pages.

(2) Ce mémoire a été également publié dans les *Annales des Ponts et Chaussées*, année 1874, tome II, p. 465.

(3) Ce travail avait été publié antérieurement dans les comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, année 1880.



DISCOURS DE RENTRÉE

PAR M. LE D^r ROCHER

Président

Séance du vendredi 7 octobre 1910

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Au retour des vacances qui sont pour tous, — parents et enfants, maîtres et écoliers, — une période de repos très nécessaire, où l'esprit se détend, où la vie calme et l'air pur des champs, qu'appelaient de ses vœux le poète latin, donnent un véritable regain de santé, j'ai le plaisir de vous adresser mes souhaits de bienvenue.

Je veux me persuader que ces forces nouvelles, puisées au contact de notre vieille terre nourricière, comme il advenait à Antée, de mythologique mémoire, seront, pour une part, employées dans l'intérêt de notre Société, qu'elles devront servir à stimuler votre activité, à rendre fécond votre labeur, afin de maintenir son bon renom et reculer les limites de sa notoriété...

Notre grande famille, dispersée pour un moment, sera heureuse de se retrouver réunie dans ce foyer intellectuel, qui est aussi le foyer de nos affinités et de nos sympathies : car notre confraternité n'est pas un vain mot.

Aussi notre deuil est-il profond quand la mort frappe l'un des nôtres.

Nous avons perdu, au commencement de septembre, notre vénéré doyen, M. Timothée des Francs, et l'affluence considérable de tous ceux qui se pressaient dans l'église de Saint-Cyr-en-Val, aux obsèques de cet homme de bien, témoignait d'une façon éloquente des regrets qu'il laissait après lui.

Né à Orléans, le 22 janvier 1822, M. Timothée des Francs avait été élu membre titulaire de notre section d'Agriculture, le 21 février 1873, où il n'avait cessé de tenir une place considérable par sa haute compétence en sylviculture, par son initiative inlassable et sa direction si autorisée dans tous les travaux qui devaient transformer sans cesse un sol peu fertile et obtenir ce que nous voyons aujourd'hui.

Personne n'était plus qualifié pour mettre en relief cette belle figure que le distingué président du Comité central agricole de la Sologne, M. Boucard, qui, s'associant aux éloges dictés par son cœur à M. Louis Darblay, rappelait, le 3 septembre dernier, quelle part il avait prise à la régénération de la Sologne où les belles pineraies ont fini par remplacer les landes de bruyère.

Aussi avait-il eu sa place marquée dans ce Comice dès l'année 1851 ; secrétaire en 1870 et écrivant des rapports qui sont encore un enseignement pratique : vice-président en 1876, et collaborateur du président Perrot dont notre Compagnie conserve pieusement la mémoire, avec les effets de sa générosité.

Esprit alerte, caractère bienveillant et aimable, il a laissé le souvenir de son ardeur toute juvénile dans ses visites des exploitations agricoles pour les prix du Comice.

Modèle des propriétaires terriens, il aimait surtout

cette terre de Gautray, pour laquelle il a tant fait, et cette commune de Saint-Cyr-en-Val où il se montrait toujours serviable pour tous et soucieux des intérêts qu'on lui confiait.

Selon les paroles de M. Boucard, « M. Timothée des Francs personnifiait le grand propriétaire rural qui, au lieu de rechercher les plaisirs de la ville, a voulu vivre entièrement à la campagne pour y prêcher d'exemple ».

Aussi y ajoutait-il ce jugement qui en quelques mots est le plus bel éloge qu'on puisse faire du vénéré défunt : « *Il a utilement employé sa vie* ». Ses savantes recherches, ses travaux incessants, ses exemples préserveront son nom de l'oubli parmi ces habitants de la Sologne dont il a été l'un des bienfaiteurs.

Il serait injuste de ne pas rappeler que l'homme de cœur et de dévouement fut égal au sylviculteur émérite, et pendant la terrible inondation de 1846 sa courageuse conduite lui valut une médaille d'honneur et un diplôme, dont il était fier à juste titre.

Pendant la guerre de 1870, il se fit ambulancier, et, comme tel, il parcourut les champs de bataille des Aydes, de Coulmiers et de Loigny, secourant les mourants, recueillant les blessés dans sa propre maison, et méritant un diplôme « pour services rendus dans les ambulances ». Je ne termine pas l'énumération de ses titres, et, d'ailleurs, la section d'Agriculture tiendra, sans doute, à faire une biographie complète du vénéré collègue dont elle déplore la perte et qui laissera dans ses rangs un si grand vide ; mais j'ai pensé qu'il était du devoir de votre président de rendre hommage en votre nom à tous à la mémoire de M. Timothée des Francs en offrant à sa famille l'expression de nos respectueuses et très vives condoléances.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Ce matin nous apprenions avec un douloureux étonnement la mort presque subite de M. Courtin-Rossignol, maire d'Orléans : membre d'honneur de notre Société, il ne cessa de nous donner des preuves de sa courtoisie et de sa bienveillance, et c'est à lui en particulier que nous devons la réfection de notre salle des séances dont nous pouvons admirer la belle installation ; c'est encore à lui que nous sommes redevables d'avoir la lumière électrique qui nous inonde de ses clartés et fait un heureux contraste avec les lampes fumeuses d'autrefois.

Je vous propose une motion de sympathiques regrets à la mémoire de notre ancien membre d'honneur et de condoléances à sa famille.

Je compte assister à ses obsèques où vous me permettrez de représenter la Société.



NOTICE

SUR

M. HENRY SAINJON

Inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite
à Orléans

PAR M. RENARDIER

Membre de la Section des Sciences

Séance du 4 novembre 1910

MESSIEURS,

C'est un usage dans notre Société, et en même temps une tradition qui vous est chère, de rappeler les qualités, les mérites de celui qui n'est plus, les services qu'il a rendus ; de rendre à sa mémoire un hommage qui peut adoucir les regrets de ceux qui restent. M. Sainjon mérite un tel honneur pour la carrière honorable qu'il a parcourue, son caractère et la place bien remplie qu'il a occupée dans notre Compagnie. Nous n'avons pas eu l'honneur d'être son collaborateur, mais nous avons pu apprécier tout l'intérêt qu'il portait aux jeunes ingénieurs, l'estime dans laquelle il était tenu par tous ceux qui le connaissaient, ainsi que ses études et travaux techniques. Par ses nombreux rapports sur des questions soumises à votre examen, vous avez pu constater l'étendue et la variété de ses connaissances.

Mais c'est de l'ingénieur éminent, du savant distingué, que nous voulons surtout vous parler.

M. Sainjon (Henry-Pierre) est né à Prémery (Nièvre), le 9 septembre 1825 ; son père était un ancien directeur des Domaines. Son collaborateur au Musée d'histoire naturelle d'Orléans vous a déjà fait connaître ses aspirations dans sa jeunesse, par suite de quelles circonstances il dirigea ses études vers l'Ecole polytechnique, d'où il sortit avec un rang lui ouvrant l'Ecole des ponts et chaussées. Malgré une vocation irrésistible pour les sciences physiques et naturelles, M. Sainjon devait réussir dans cette carrière d'ingénieur, parce qu'il était heureusement doué, et qu'il apporta dans tous les travaux auxquels il se trouva soumis le zèle et toute l'attention scrupuleuse, acquis et développés au cours d'une jeunesse studieuse et appliquée.

M. Sainjon sortit de l'Ecole des ponts et chaussées le 1^{er} juin 1849.

Il débute en Vendée, à Fontenay. Au bout d'une année à peine, il fut chargé, le 1^{er} mai 1850, du service de l'arrondissement de Gien. Cette entrée dans le Loiret est le commencement d'une longue période de 34 années, consacrée tout entière à des services intéressants ce département ou la région voisine de la Sologne. S'il s'éloigna, en 1885, pour remplir, à Paris, les fonctions d'inspecteur général des ponts et chaussées, il conserva néanmoins son domicile à Orléans et y revint définitivement pour jouir de sa retraite, à partir du 1^{er} octobre 1887.

A Gien, où il reste 5 ans et demi (du 1^{er} mai 1850 au 1^{er} novembre 1856), son dévouement à la chose publique l'amène à étudier et à réaliser de nombreuses améliorations profitables à la circulation publique.

Déjà remarqué par son travail soutenu, son ardeur à l'étude des questions signalées alors à l'attention des ingénieurs, M. Sainjon est chargé des premiers essais d'entretien de routes à l'aide de rechargements cylindrés dans le Loiret. Cette distinction, due à ses qualités d'observateur consciencieux et sérieux, était de nature à flatter sa jeunesse. Il s'acquitta de cette mission à la complète satisfaction de son chef, lequel lui laissa le plaisir de rendre compte des résultats obtenus en fournissant à l'administration le compte rendu qu'il en a dressé.

Survint la crue de la Loire du 2 juin 1856. Près de Gien, les levées sont rompues en plusieurs endroits et le Val est submergé. M. Sainjon n'a cessé un seul instant de payer de sa personne en dirigeant la surveillance et la consolidation des points faibles, ainsi que le sauvetage des inondés.

En voyant de près pour la première fois cette action dévastatrice des crues de la Loire, M. Sainjon, en observateur attentif et perspicace, en tire des enseignements pratiques qui le conduiront plus tard à proposer la construction de déversoirs destinés à atténuer les désastres des grandes crues de la Loire.

Une fois la période critique passée, l'administration supérieure est dans l'obligation d'étudier les moyens de garantir les habitants et le Val contre le retour de ces désastres. M. Sainjon est d'abord choisi et désigné spécialement pour l'exécution des travaux de réparation des brèches ouvertes dans les levées situées sur l'étendue du département du Loiret. Puis il est attaché au nouveau service d'études spéciales, sous les ordres de M. l'ingénieur en chef Collin, entreprises en vue de la protection du Val contre les inondations. Cette nouvelle

distinction venait confirmer la haute estime dans laquelle ses chefs tenaient le jeune ingénieur.

Pour se trouver en relations plus directes avec ses supérieurs dans l'étude de ces questions importantes, M. Sainjon est chargé du service des routes de l'arrondissement d'Orléans, à partir du 1^{er} novembre 1856.

En 1861, il ajoute celui d'une partie du canal d'Orléans, qu'il quitte en 1862 pour prendre le premier arrondissement de la troisième section de la Loire.

Le mérite de l'ingénieur était justement apprécié par les personnes autorisées. Ses services rendus méritaient une récompense et un décret du 16 août 1863 le nomma chevalier de la Légion d'honneur. A l'appui de ses propositions, son chef faisait valoir son intelligence, son initiative et son zèle à toute épreuve. Il insistait surtout sur la valeur exceptionnelle des études et aperçus nouveaux présentés par M. Sainjon dans son travail sur les inondations, où il avait montré les ressources de son intelligence et le mérite dont il était doué. Tout ce qui sortait de ses mains avait un caractère d'originalité qui mettait en relief son mérite et les bons résultats de son travail. C'est ainsi que la restauration du pont de Saint-Mesmin, sur le Loiret, à quelques kilomètres d'Orléans, et le projet de reconstruction, sur les fondations mêmes des anciennes piles, du vieux pont de Beaugency, sur la Loire, attestent ces heureuses dispositions portées à un très haut degré chez M. Sainjon.

En 1865, ses attributions s'étendent au contrôle des lignes d'Orléans à Pithiviers et à Malesherbes, et d'Orléans à Gien et à la ligne de Paris à Strasbourg.

A son service déjà étendu et varié, s'ajoute, en 1866, l'étude du prolongement du canal latéral à la Loire, entre Châtillon et Orléans. Depuis la construction du

pont-canal de Briare sur la Loire, cette amélioration a pu recevoir une autre solution, en cours d'exécution actuellement, par le canal de Combleux à Orléans.

A partir de 1869, M. Sainjon collabore au service vicinal, en ce qui concerne l'arrondissement d'Orléans, la fusion des deux services de routes et chemins ayant été résolue par le Conseil général.

Avec les travaux exécutés ou les études présentées comme ingénieur ordinaire, nous pourrions former une longue énumération, mais nous la limiterons comme il suit.

A Beaugency, il réalise une travée métallique de 30 mètres d'ouverture sur un faux bras de la Loire. Sur le Loiret, à Olivet, un vieil ouvrage est remplacé par un pont de 22 arches en maçonnerie, très soigné dans tous ses détails et attestant du soin scrupuleux qu'apportait l'ingénieur dans tous ses travaux pour arriver à une terminaison parfaite.

Les quais, les traverses de la ville d'Orléans ont été améliorés par des travaux de réfection de chaussées, de trottoirs, l'exécution d'égouts et de plantations très appréciées par la population. En 1866, il eut encore à participer à la consolidation des levées de la Loire, à la réparation des brèches ouvertes par la crue.

En outre des études signalées ci-dessus, il faut mentionner les avant-projets de construction de ligne ferrée entre Pithiviers et Toury.

C'est surtout dans les études relatives aux inondations de la Loire que le mérite professionnel de M. Sainjon s'est hautement révélé. Il s'agissait d'analyser un ensemble de grande envergure, s'étendant à la Loire supérieure, à l'Allier, au Cher, à la Vienne, à la Maine et à ses affluents. Le but cherché était d'arriver à pré-

ciser la part d'influence de chacune de ces rivières sur le niveau des eaux du fleuve dans son parcours de Gien à Saint-Nazaire. Il fallait réunir tous les éléments épars de la question, les coordonner et en déduire des conclusions logiques et certaines, en vue de la prévision des crues, pour renseigner assez à l'avance les populations intéressées.

M. Sainjon s'est acquitté de cette tâche difficile tout à son honneur, puisqu'il avait la satisfaction de voir ses efforts récompensés par son élévation à la première classe avec un rang très flatteur pour lui, à la date du 1^{er} septembre 1865.

C'est au 1^{er} octobre 1871 que M. Sainjon change de service pour remplir les fonctions d'ingénieur en chef. Il ne quitte pas Orléans et va diriger le service spécial de la Sologne, où son esprit d'initiative va trouver de nombreuses occasions de se manifester très utilement pour apporter, à cette région malsaine et fiévreuse, le bien-être et la prospérité.

Avant de le suivre dans ses nouvelles fonctions, il est nécessaire de s'arrêter un instant pour vous entretenir des événements de l'année terrible.

Pendant la guerre de 1870, dès le mois d'août, M. Sainjon se multiplie pour visiter et choisir, sur les routes situées au nord-est d'Orléans, les emplacements les plus favorables à la défense de la ville, par l'établissement de tranchées et coupures destinées à entraver la marche de l'invasion.

Il prend une grande part dans la préparation des fourneaux de mine, destinés à couper les ponts sur la Loire, à Châteauneuf et Jargeau.

Dans l'accomplissement de cette mission délicate, M. Sainjon se heurta à une vive hostilité des popula-

tions, mais il sut habilement faire ressortir auprès d'elles les intérêts majeurs justifiant un tel sacrifice.

La coopération de M. Sainjon ne fut pas limitée à la préparation des mines à installer aux ponts à détruire. Il surveilla encore l'établissement de trois ponts de bateaux sur la Loire, pour ainsi dire en ville : à la Tour-Neuve, au quai Saint-Laurent et à la Madelaine.

Il sut, en outre, communiquer son ardeur patriotique à tous les agents de son service à même de participer à la défense du pays, ou de rendre des services à l'armée par des renseignements extrêmement variés.

M. Sainjon reste au service spécial de la Sologne jusqu'au 1^{er} septembre 1875 où il reviendra au service spécial de la troisième section de la Loire, attiré par les études qui lui sont chères.

Nous devons dire un mot des services rendus dans le cours de cette période de quatre années passées au service de la Sologne.

Comme vous le savez, dès le 1^{er} janvier 1849, il a été institué un service spécial d'études et de travaux ayant pour but de combattre l'insalubrité naturelle du climat de cette région s'étendant sur trois départements. Il fallait curer les cours d'eau, drainer les terres, ouvrir des fossés d'assainissement.

Pour procurer plus de bien-être aux populations, il fallait accroître la faible fertilité du sol par des engrais et des amendements. La marne existe au loin, d'où la nécessité d'ouvrir des canaux et des routes.

Un ensemble de voies navigables fut projeté, mais l'administration se décida à construire seulement le canal de la Sauldre, ce qui exigea plus de 4 millions de francs.

Divers décrets de 1861 à 1871 ont autorisé l'ouverture

d'un réseau de routes agricoles comprenant une longueur de 594 kilomètres, moyennant une dépense de 5 millions.

Avec les frais de personnel et d'entretien des routes le sacrifice de l'Etat a atteint, vers 1877, plus de 13 millions. Il s'agissait donc d'une entreprise considérable.

Lorsque M. Sainjon prend la direction de ce service, en 1871, cette œuvre est presque terminée puisqu'il ne reste plus que 700,000 francs de dépenses à faire. 487 kilomètres de routes sont construits et il en reste 97 à ouvrir pour compléter l'entreprise. C'est à cet achèvement que M. Sainjon consacre tous ses efforts, et il a la satisfaction d'arriver à ce résultat vers la fin de 1875, époque à laquelle il quitte ce service pour prendre celui de la Loire.

Parmi les travaux spéciaux qu'il a exécutés, nous devons signaler le raccordement, par voie ferrée, de la gare de la Motte-Beuvron avec la gare d'eau du canal de la Sauldre.

Dans une notice très remarquable, rédigée en 1873, M. Sainjon rend compte des travaux exécutés en Sologne depuis 1849 et y fait ressortir les heureux résultats obtenus au double point de vue de l'assainissement et de la prospérité de la région. Ces premières améliorations étaient d'un bon augure et autorisaient l'ingénieur à entrevoir l'avenir sous un optimisme qui pouvait paraître exagéré. Comme vous le savez, l'expérience a pleinement confirmé ses prévisions hardies, basées sur une logique solide et sûre. Il n'avait, du reste, jamais une opinion qui ne fût mûrement réfléchie, appuyée sur des constatations ou des faits certains et indiscutables.

Ce service spécial de la Sologne touchait à sa fin et ne suffisait plus à l'activité de M. Sainjon.

A ce moment s'offrait la succession de M. Collin, ingénieur en chef chargé du service spécial de la 3^e section de la Loire, s'étendant de Gien à Saint-Nazaire. M. Sainjon était déjà très familiarisé avec les grandes questions à l'étude dans cette spécialité, comme les inondations, les levées, les déversoirs, la prévision des crues et la défense des centres de populations. Comme on le sait, son esprit l'attirait vers l'analyse et la pénétration des phénomènes naturels. Aussi allait-il trouver dans ce service un milieu tout à fait approprié à l'exercice de la sagacité de l'ingénieur, si développée chez lui.

C'est au 1^{er} septembre 1875 qu'il en est chargé ; il conserve sa résidence à Orléans, où il va rester jusqu'à sa nomination au grade d'inspecteur général, soit pendant neuf années.

Il réalise divers travaux de défense des villes contre les inondations, à Jargeau, Ouzouer, Avaray, Amboise, Langeais, Négrai, etc.

Au mois de janvier 1880, il eut à intervenir pour rétablir le cours normal de la Loire par la destruction de la banquise de Saumur. Cette opération d'un caractère exceptionnel réclamait des mesures promptes et efficaces.

Par ses soins, l'administration supérieure est immédiatement informée de l'importance et de la gravité du danger auquel est exposée la ville de Saumur. C'est sur 13 kilomètres que le lit de la Loire est encombré par des glaces, sur 4 à 5 mètres de hauteur. A raison de l'effort considérable à faire, on a recours à l'élément militaire. Successivement, 28 officiers et 1,147 hommes du génie, de l'artillerie et de l'infanterie sont appelés.

Les travaux durèrent du 6 janvier au 12 février où la

débâcle se produisit, rendant libre le cours de la Loire.

M. Sainjon eut à participer aux décisions que les autorités eurent à prendre sur les lieux et ses avis étaient pris en grande considération, à raison de l'autorité et du prestige que lui attribuaient ses connaissances très complètes du régime du fleuve.

C'est à la suite du succès de ces opérations, le 12 mai 1880, que M. Sainjon fut fait officier de la Légion d'honneur. C'était en même temps la récompense des remarquables services rendus dans l'étude des inondations.

On lui doit une réorganisation complète du service d'annonce des crues dans le bassin de la Loire. A des moyens imparfaits pour établir des prévisions, il substitue, en 1883, une méthode précise, presque scientifique, dont l'exactitude a été confirmée par l'expérience. Les tableaux qu'il a dressés sont encore en usage et rendent les plus grands services. C'est là un travail d'une importance et d'un mérite exceptionnels ; il suffirait pour perpétuer son souvenir dans la mémoire de ses concitoyens.

M. Sainjon ne limitait pas ses recherches aux questions purement administratives, il savait discerner les faits intéressants d'ordre naturel, plus ou moins expliqués, et il éprouvait une satisfaction bien compréhensible à étendre les limites des connaissances humaines. C'est ainsi qu'il a réuni diverses constatations faites sur le débit de la Loire entre Bouteille et le confluent du Loiret. Dans une note insérée dans les comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, en 1880, il a expliqué à quelles circonstances il fallait attribuer les courant souterrains du Val d'Orléans. Il donne, en se basant sur des considérations géologiques, l'explication des sources du Loiret et de toutes celles qui apparaissent.

dans le lit de cette rivière et celui de la Loire, en aval d'Orléans. Cette étude offre un intérêt local extrêmement puissant.

Dans le but de rendre cette notice d'une lecture plus agréable, M. Sainjon en fit une revision, retranchant les calculs d'hydraulique, au cours de l'année 1888, alors qu'il était à la retraite.

Il a été nommé au grade d'inspecteur général des ponts et chaussées le 1^{er} juillet 1885, mais ne conserva ces fonctions que jusqu'au 1^{er} octobre 1887; date à laquelle il se retira définitivement à Orléans pour jouir d'un repos bien mérité. Mais, après une carrière tout entière consacrée au travail et à l'étude, M. Sainjon ne pouvait se résigner à une existence complètement inactive. Sa vocation de jeunesse pour l'histoire naturelle est loin d'être éteinte et l'amène à s'occuper très activement et très utilement du Musée d'histoire naturelle d'Orléans. Il ne se désintéresse pas des études de la Loire auxquelles il a consacré 24 années de sa vie. C'est pour lui une satisfaction bien vive de venir s'enquérir au bureau de la Loire de la situation des grosses affaires auxquelles il a participé.

Lors de la crue de 1907, malgré son grand âge, 82 ans, il est encore doué d'une mémoire et d'une lucidité d'esprit très remarquables ; il vient au bureau faire profiter de ses conseils et de son expérience le personnel chargé de déterminer les prévisions de la crue suivant sa méthode.

Dans sa longue carrière d'ingénieur des ponts et chaussées, M. Sainjon n'a eu en réalité qu'une seule résidence, Orléans, où il passa 53 ans, plus d'un demi-siècle. C'est une stabilité fort rare pour un fonctionnaire. Par cette circonstance tout à fait exception-

nelle s'explique la part très active qu'il a prise à nos travaux. Il a fait partie de notre Compagnie pendant près d'un demi-siècle et il faudrait citer à son actif près d'une vingtaine de rapports publiés dans les *Mémoires* de notre Société. On y constate l'étendue de ses connaissances, comme la pénétration de son esprit. Par ses fonctions administratives, il avait acquis une compétence hors de pair sur toutes les questions relatives à la Loire. L'analyse de ces rapports nous conduirait fort loin, mais ce qui ne peut s'oublier après leur lecture, c'est cette sûreté avec laquelle M. Sainjon savait aborder devant vous les sujets les plus variés. Chacune de ses études était présentée dans une langue impeccable, qui charme par son élégance et dont le premier mérite est une précision et une clarté telles que les discussions les plus laborieuses peuvent être suivies sans fatigue.

L'homme privé nous a été décrit par M. le docteur Garsonnin. Il nous reste à résumer la vie de celui qui s'est éteint le 21 avril 1909.

M. Sainjon fut un homme de bien dans toute l'acception du mot ; ardent au travail, esclave du devoir, il est arrivé à une haute situation à la fois par un labeur incessant et par son intelligence ouverte. Il s'imposait la règle de bien faire tout ce qu'il entreprenait. Par cette application constante, il a rempli avec une haute distinction les diverses fonctions auxquelles il a été appelé et mérite d'être cité comme exemple.

JULLIEN-CROSNIER

Séance du 4 novembre 1910

En ouvrant la séance, M. le Dr Rocher, président, prononce l'allocution suivante :

« MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« Les vétérans de notre Compagnie s'en vont, hélas !

« Après M. Timothée des Francs, M. Jullien-Crosnier.

« J'ai rempli le triste devoir d'adresser le suprême adieu à notre vénéré collègue, au nom de notre Société et au nom de la Société d'Horticulture, en l'absence de son distingué président M. de la Rocheterie, désireux de rendre un dernier hommage à la mémoire de l'érudit, du savant botaniste, du patient entomologiste que fut M. Alexandre Jullien.

« Je ne vous redirai pas ses titres exposés dans mon allocution, que les journaux ont reproduite, mais je vous propose, aujourd'hui que nous sommes réunis, de vous associer à ce nouveau deuil et de transmettre à la famille du regretté défunt l'expression de nos plus sympathiques condoléances. »

DISCOURS PRONONCÉ AUX OBSÈQUES DE M JULLIEN-CROSNIER

Le 31 octobre 1910

PAR M. LE D^r ROCHER

« MESDAMES, MESSIEURS,

« Il appartenait au distingué président de la Société d'Horticulture d'Orléans et du Loiret, M. de la Roche-terrie, d'adresser le suprême adieu à son vénéré collègue qui, pendant 50 années, fut vice-président de cette Société, et dont il avait été l'un des fondateurs.

« Je me fais l'interprète de ses regrets, et, en son absence, je remplis ce triste devoir, désireux de rendre un dernier hommage à l'érudit, au savant botaniste, au patient entomologiste que fut M. Alexandre Jullien.

« Parvenu au terme d'une très longue existence qu'il a su occuper utilement par un incessant labeur, il laisse une œuvre considérable, comme en témoignent ses herbiers, ses merveilleuses collections de coléoptères, ses nombreux rapports marqués au coin d'une science profonde, et qui figurent dans les *Bulletins de la Société d'Horticulture*.

« Il suffit de pénétrer dans sa bibliothèque, ce sanctuaire du travail, où il passait ses meilleurs moments, pour se rendre compte des deux grandes passions de sa vie : les fleurs et les insectes. La rose, cette reine des fleurs, avait eu ses préférences, et elle doit à son fervent admirateur le long poème de ses recherches, de ses classifications, de ses contemplations d'artiste épris de sa beauté !

« Administrateur du Jardin des Plantes, il avait contribué à l'importance de sa mise en valeur, à la variété de ses collections, et il est permis d'exprimer le regret de ne voir appréciée que par un petit nombre de con-

naisseurs la richesse d'une flore qui mériterait d'être mieux connue, et davantage visitée.

« Le Musée d'histoire naturelle l'a compté au nombre de ses conservateurs, et son passage a laissé des traces parmi toutes ces vitrines si intéressantes qui furent l'objet de sa sollicitude éclairée, où se révéla sa compétence toute spéciale, et dont on ne peut évoquer la pensée sans que surgisse aussitôt le souvenir du savant éminent dont notre ville déplorait la perte l'an dernier, qui, lui aussi, avait été conservateur de ce Musée et vice-président de la Société d'Horticulture.

« Parmi les innombrables travaux dont il est l'auteur, et qui portent l'empreinte de sa grande érudition, de l'originalité de ses recherches, il convient de citer la publication d'un important travail sur *Les Plantes vasculaires du Loiret*, qui lui avait valu le prix Robichon, donnant ainsi la preuve que, selon les intentions du généreux testateur, il avait su *se distinguer* parmi ses concitoyens.

« Enfin je n'ai garde d'oublier qu'il portait le titre envié de membre de la Société botanique de France.

« A tous ces titres s'en ajoutait un qu'il m'appartient de rappeler d'autant plus que je lui dois d'avoir connu plus particulièrement M. Jullien-Crosnier, d'avoir été admis à son intimité, de l'avoir apprécié dans toutes les manifestations de son activité spéculative : il était membre de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts de notre ville depuis l'année 1862, et nos mémoires ont gardé en bonne place ses communications. Il avait rempli les fonctions de bibliothécaire pendant 22 ans, et l'honorariat lui avait été décerné en 1907, parce qu'hélas ! ses yeux fatigués par ses minutieux et longs travaux d'entomologie avaient fini par s'éteindre.

lui infligeant la cruelle épreuve de se séparer, avant le terme, de tout ce qui faisait la joie de sa vie !

« Robuste vieillard jusque-là, préservé de toute infirmité, il avait conservé ses habitudes de travail, et il me souvient de l'avoir rencontré plus d'une fois, aux environs, encore alerte, herborisant avec ardeur, heureux quand il avait découvert quelque plante, quelque fleur, objet de ses investigations persévérantes.

« Il n'était éloigné que de trois ans et demi de l'accomplissement d'un siècle d'existence, et il a fallu un déplorable et douloureux accident pour mettre fin à cette vie si bien remplie, dont j'ai essayé de retracer les différentes phases, persuadé qu'elle peut servir de modèle, et qu'elle doit préserver sa mémoire de l'oubli.

« Que son fils, si tendrement aimé, et qui était le compagnon dévoué de sa solitude, le témoin de ses travaux, me permette de lui exprimer la grande part que nous prenons à son deuil, et de lui affirmer le souvenir de respectueuse sympathie que nous garderons de son vénéré père.

« Adieu, cher Monsieur Jullien, adieu ! »

NOTE SUR LE « 606 »

PAR M. COCHINAL

Membre de la Section de Médecine

Séance du 4 novembre 1910

En raison d'une campagne de presse toute récente, il n'est personne qui ne connaisse, au moins de nom, le « 606 ».

Il y a trois mois, la presse allemande, dans des articles extrêmement élogieux pour le professeur Erlich, annonçait que le spécifique de la syphilis était trouvé et qu'une seule injection du médicament stérilisait définitivement l'organisme infecté ; presque aussitôt, certains quotidiens français, les plus lus, prirent parti pour ou contre la médication, et cela est fort regrettable, car le 606 a été mal jugé, on en a dit trop de bien et trop de mal.

Le professeur Erlich n'est pour rien dans la polémique, c'est un savant qui recherche méthodiquement le spécifique de l'avarie ou tout au moins l'agent chimique le plus actif contre le spirochète de Schaudinn.

Sa dernière préparation, la 606^e substance essayée dans la syphilis, lui avait donné d'excellents résultats de laboratoire ; pensant être arrivé à son but, il en fit étudier la toxicité et ce n'est qu'après des études encourageantes qu'il confia des doses d'essai à quelques dermatologistes pourvus de laboratoires bien installés.

Ces jours derniers, avec quelques medecins, je suis allé à l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, où M. le professeur Bayet a expérimenté le 606 sur 175 malades et à mon retour j'ai pu compléter mon observation à Saint-Louis et assister jeudi à la séance que la Société Dermatologique a consacrée au médicament d'Erlich.

Le 606 est un composé arsenical organique, c'est le dioxy-diamido-arséno-benzol, il se présente sous l'aspect d'une poudre jaune clair légèrement verdâtre ; comme il est instable, on le conserve en ampoules dans le vide ; il en existe deux variétés : l'idéal et l'hyperidéal.

On l'injecte sous la peau, dans les muscles ou les veines, soit après solubilisation dans l'eau chaude, soit après dilution dans la soude et neutralisation par l'acide acétique, soit encore en suspension dans une huile ou du sérum artificiel. D'après les indications d'Erlich, on injectera dorénavant une première dose dans les veines, puis quatre jours après une seconde dose dans les muscles.

Avant l'injection, le malade est soumis à une observation minutieuse ; on s'assure, par de multiples analyses, qu'il a besoin du médicament et que ses organes essentiels ne sont pas atteints de lésions graves ; des photographies en couleurs sont faites dans certains cas.

A la date d'hier, 3 novembre, de l'avis unanime des expérimentateurs, le 606 est un merveilleux médicament ayant presque toujours une action destructive très radicale sur le spirochète qui disparaît en 24 ou 48 heures, et une action cicatrisante très rapide sur les accidents primaires et secondaires. Les accidents tertiaires sont souvent très favorablement et très rapidement influencés.

Les parasyphilis ne réagissent que peu ou pas.

A côté des avantages il y a des inconvénients assez fréquents : douleur de l'injection, nécrose des tissus ; puis, ce qui est plus grave, c'est que la guérison radicale n'est pas obtenue, tous les expérimentateurs ont signalé des récidives ; néanmoins, ils tiennent à faire crédit au grand savant qu'est le professeur Erlich et ne veulent pas abandonner un médicament de premier ordre qui améliore parfois et semble même guérir des malades très gravement atteints, que les traitements classiques n'ont pas soulagés.

NOTE
SUR UN MANUSCRIT DU XV^e SIÈCLE
RELATIF A JEANNE D'ARC

DE M. HENRI JOHANET

Membre correspondant

TRANSMISE PAR M. LE COMTE DU ROSCOAT

Membre de la Section d'Agriculture

Séance du 16 décembre 1910

Un de nos membres correspondants parisiens, resté bien orléanais par sa famille et ses affections, M. Henri Johanet, aujourd'hui administrateur honoraire de la Société des Agriculteurs de France et qui, dès la création de cette Société, fut le collaborateur dévoué de son fondateur, l'honorable M. Droquin de Lhuis, m'a remis quelques notes en me priant de vous les résumer, persuadé qu'elles ne pouvaient manquer de vous intéresser, puisqu'elles ont trait à l'histoire de Jeanne d'Arc.

M. H. Johanet m'expose que son frère, M. Edmond Johanet, ancien membre de l'Académie de Sainte-Croix, et résidant maintenant à Cuba, avait publié, en 1886, un article dans le *Courrier de Vaugelas*, revue imprimée chez F. Didot, et qui, avant sa disparition,

avait beaucoup d'analogie avec l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

Dans cet article, M. Edmond Johanet signalait une communication faite l'année précédente (1885), par M. Léopold Delisle, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur une précieuse découverte faite à la bibliothèque vaticane, par un savant italien, membre de l'Académie des Lincei, le comte Ugo Balzani.

Pour se rendre compte de la valeur de cette découverte, une explication est nécessaire. Je laisse ici la parole à M. Johanet :

« Vers 1428, un écrivain français, dont il n'a pas
« été possible de connaître le nom, avait composé, en
« latin, une chronique intitulée *Breviarium historiale*,
« sorte de résumé de l'histoire universelle, depuis
« l'origine du monde jusqu'au pape Martin V (1428).

« Sans doute, les lettrés de cette époque trouvèrent
« ce travail intéressant, puisqu'il s'en fit aussitôt plu-
« sieurs copies manuscrites, qui passèrent de mains
« en mains ; plus tard encore, ce *Breviarium* fut im-
« primé à Poitiers, en 1479 (1).

« Toutefois l'auteur, se rendant à Rome, en 1428,
« avait emporté un exemplaire de son manuscrit ; et
« c'est là qu'en 1429, recevant de ses correspondants
« de France les nouvelles des événements extraordi-
« naires qui s'y passaient, grâce à l'épée de Jeanne
« d'Arc, il ajouta à son manuscrit, soit de sa propre
« main, soit par celle d'un scribe, le récit des événe-
« ments, tels que les lui rapportaient ses lettres de
« France. »

(1) Petit in-quarto, imprimé dans la demeure d'un chanoine de Saint-Hilaire, près de cette Basilique et commençant par ces mots : *Incipit Breviarium historiale*...

C'est cet exemplaire, *ainsi complété*, qui se trouve déposé aux archives du Vatican.

« On connaissait bien, dit L. Delisle, sept exemplaires du *Breviarium historiale*, quatre à la bibliothèque nationale, un à Genève et deux au Vatican : mais personne n'avait remarqué que l'une de ces copies manuscrites contenait une importante addition relative à Jeanne d'Arc. »

C'est l'honneur de M. le comte Balzani d'avoir fait cette précieuse découverte et de l'avoir confiée à M. Léopold Delisle, qui, en 1885, en a fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que l'on peut lire dans le volume 46 de la bibliothèque des Chartes, p. 649-668.

« Il n'y a pas, dit M. L. Delisle, à se méprendre sur la date et le caractère d'un tel témoignage. Il a été écrit à Rome, aussitôt qu'on apprit dans cette ville la nouvelle de la délivrance d'Orléans, et avant qu'on y sût le sacre du roi à Reims ; c'est-à-dire dans l'été de l'année 1429. L'écrivain était assurément Français, puisqu'en parlant de Jeanne d'Arc et des Anglais, il emploie les expressions de *Nostra puella* et *Adversarios nostros*. Ce fut donc, ajoute M. L. Delisle, après avoir achevé, à la fin de 1428, son *Breviarium historiale*, que l'auteur ajouta, en 1429, l'article complémentaire relatif à Jeanne d'Arc ; mais les copies de la chronique qui étaient déjà en circulation, depuis plusieurs mois, ne reçurent pas l'article complémentaire. C'est ce qui explique pourquoi on ne le retrouve ni dans les quatre manuscrits de la bibliothèque nationale, ni dans les autres copies, ni dans l'édition de Poitiers, 1479 ».

Voici donc les principaux passages de la traduction

française, donnée par L. Delisle, du texte latin découvert par le comte Balzani et qui constitue un document unique d'une véritable importance historique (1).

« Pendant que je demeurais à Rome, *me adhuc in*
« *urbe Romanà degente*, après l'achèvement de ce travail, parmi les nouveaux événements qui sont survenus dans l'univers, il s'en est produit un si grand, si considérable et si inouï, qu'il ne paraît pas en être arrivé de pareil depuis l'origine du monde.

« Je ferai donc une addition à mon ouvrage, pour en dire quelques mots.

« Une pucelle, nommée Jeanne, est entrée dans le royaume de France ; elle y est arrivée seulement quand le royaume était à la veille d'une ruine complète et au moment où le sceptre de ce royaume devait passer dans une main étrangère. Cette jeune fille accomplit des actes qui paraissaient plutôt divins qu'humains », *potius censenda sunt divina quam humana*.

.

Suivent quelques lignes sur sa bravoure, puis des lignes en blanc, sur ses habits d'homme, etc.

.

Enfin, après avoir rappelé longuement les exemples de Débora, Judith, Esther, les amazones qui vinrent au secours du roi Priam, l'auteur leur oppose Jeanne d'Arc et proclame qu'elle surpasse toutes ces

(1) Bibliothèque du Vatican, Fonds du Vatican, n° 3757. Volume sur papier in-quarto de 159 feuillets, sur 2 colonnes, du xv^e siècle, d'une écriture italienne.

héroïnes (1). Puis il résume les péripéties du siège d'Orléans, délivrée en trois jours, par une jeune fille, suivie seulement d'un petit nombre d'hommes de guerre, alors qu'on eût pensé qu'il eût fallu les forces réunies de l'univers pour accomplir cet exploit en un mois... *Re verà humanitus impossibile reputabatur*, et, plus loin :

« La pucelle est âgée de dix-sept ans ; la force et
« l'adresse dont elle est douée lui font supporter les
« fatigues avec autant et plus de vaillance que les
« hommes les plus robustes ; elle ne cherche aucun
« avantage temporel. De l'argent qu'on lui donne, elle
« ne dépense rien ; elle en fait des cadeaux ; elle est
« très prudente au fait de sa mission (*in facto suo legationis prudentissima*). Ses mœurs sont irréprochables ; elle est sobre, nullement superstitieuse, ni
« adonnée aux sortilèges, quoique les envieux l'en aient
« accusée ».

Puis, après avoir tiré des arguments de la sainteté de sa vie :

« Il faut donc, nécessairement, conclure que les succès de la pucelle sont dus à la volonté divine et non
« pas à des sortilèges, comme le prétend la jalousie » (2).

Enfin, l'auteur du manuscrit termine par une anecdote qui paraît inédite et dont l'authenticité ne saurait être affirmée :

« Un jour, dit l'auteur, la pucelle a demandé au roi

(1) *An autem nostra puella equiparetur supradictis, seu supergradiatur dictas mulieres, liquere potest ex suis actibus.*

(2) *Unde oportet necessario concludere a Deo et non sortilege procedere.*

« de lui faire un présent : cette prière fut agréée aussi-
« tôt. Jeanne ne demanda rien moins que le *royaume*
« *de France*. Etonné d'abord, le roi, après un instant
« de réflexion, fit le cadeau demandé. Jeanne s'en fit
« faire aussitôt, par les quatre secrétaires du roi, une
« charte dont il fut donné une lecture solennelle.
« Jeanne la montrant à l'assistance, devant le roi
« ébahi : « Voilà, dit-elle, le plus pauvre chevalier de
« son royaume ! (1) » et presque aussitôt elle fit faire,
« par les mêmes notaires, *donation au Dieu tout-puis-*
« *sant* du royaume de France qu'elle venait de rece-
« voir : puis, au bout d'un instant, obéissant à un ordre
« divin, elle investit le roi Charles VII du royaume de
« France (2) ; et du tout, fit dresser un acte solennel ».

Quelque crédit qu'il convienne d'accorder à ce dernier récit, on ne saurait révoquer en doute l'authenticité et la valeur historique de ce manuscrit contemporain de Jeanne d'Arc et, par cela même, unique en son genre.

Aussi, ai-je pensé qu'il serait très souhaitable d'enrichir la bibliothèque du Musée de Jeanne d'Arc d'un exemplaire du travail de M. Léopold Delisle, dont il a été fait un tirage à part ; malheureusement, toutes mes recherches, chez un très grand nombre de libraires et d'imprimeurs, n'ont pu aboutir à trouver cet opuscule, depuis longtemps épuisé. Mais, si j'échoue dans mes démarches de ce côté, il me reste une ressource mise obligeamment à ma disposition par M. H. Johanet :

C'est d'obtenir, par l'intermédiaire de son savant ami, le comte Balzani, une *reproduction photogra-*

(1) *En hic est pauperior miles sui regni.*

(2) *Ipsam regem Karolum de regno Franciæ investivit, et de omnibus voluit litteras solemniter confici.*

phique des quelques pages du manuscrit du xv^e siècle, possédé par la bibliothèque Vaticane.

Le comte Balzani, qui est, pour M. H. Johanet, un ami de 45 ans, lui a renouvelé encore, il y a quelques mois, ses offres de services, au cas où il voudrait se procurer cette reproduction, se croyant en mesure de pouvoir l'obtenir.

Personnellement, je serais heureux de pouvoir contribuer à faire aboutir cette démarche, en faveur de notre Musée orléanais, que nos aimables conservateurs enrichissent chaque jour avec tant de compétence et de dévouement.

N. B. — *31 janvier 1911.* — Depuis la séance du 16 décembre 1910, l'espoir qu'exprimait M. du Roscoat d'obtenir une reproduction photographique du manuscrit relatif à Jeanne d'Arc est devenu une réalité.

Grâce à l'heureuse intervention de M. H. Johanet, son vieil ami le comte Balzani vient de lui promettre les épreuves photographiques du manuscrit du xv^e siècle.

Il sera heureux de les offrir au Musée Johannique d'Orléans.

Nous en donnons, ci-joint, le texte latin, ainsi que la traduction française.

TEXTE DU BREVIARIUM HISTORIALE

Bibliothèque vaticane (fonds du Vatican), n° 3957,
volume en 159 feuillets, sur papier in-quarto, écriture en 2 colonnes
du xv^e siècle

Me adhuc in urbe Romana degenté, post hujus operis
compillationem, inter alias quæ supervenerunt in orbe
novitates, uti diētim evenerunt, una est tam grandis, tam
alta, sic invisā, quod à mundi origine nec legitur similis.
Ideo, huic addendo operi quid modicum de ipsa fabor.

Ingressa est enim regnum Francorum puella quædam,
Johanna nomine, nec antē ingressa, nisi quum propin-
quum foret illud regnum ruinæ totali et casui, et dum
sceptrum dicti regni debebat exteris, unius puellæ actus
et opera potius censenda sunt divina quam humana.

Suam enim in actibus bellicosus strenuitatem mallo
silentio tegere quam minus vere aut non plene edissere.
Delectat tamen inserere quid avisatum est super credu-
litate et prestanda. (Ponantur hic motiva.)

Secundo acceptum dicere aliquid super hoc quod ipsa
veste utitur virili, pro quo triplex veritas inseritur.

Supredictæ puellæ gloriosissime bella et conflictus per
amplius mirabiliores apparebunt, si mulierum actus
bellicosi, quos tam sacro in codice quam historiis Gen-
tilium denotati sunt, in medium deducantur.

Refert quippé sacer codex, Judicium quarto, quod
Debora, quæ populum judicabat Israeliticum, Barach
convocavit precipiens ei quod secum tolleretur decem millia
pugnatorum, et ipsa traderet nonagentos currus falcatos
et totum exercitum regis Jabini; cui respondit Barach
quod, nisi ipsa pergeret cum eo, ipse non progrediretur;
quod et factum est, totusque ille exercitus in ore gladii fuit
deletus. Non tamen legitur quod ipsa Debora aliquid
manualiter egerit.

De Judith autem, sui libri capitulo XIII, legitur quod Oloferni, principi militiæ regis Nabuchodonosor, urbem Jerosolimitanam obsidenti, suoque in stratu jacenti, nimia ebrietate sopito, caput amputavit, et secum ad urbem portavit; suspensoque dicto capite jussu dictæ Judith, super muros urbis, præcepit viris Jerusalem ut unusquisque arma caperet, et grandi cum strepitu ac ululatu insequerentur Assirios, quod et fecerunt usque ad suorum finium extremitatem: Nec aliud nisi ut premissum est egit Judith.

De Esther autem legitur XIII, XV et XVI sui libri capitulis, quod, cum vestes deposuisset regias, fletibus et luctui apta suscepit indumenta, et pro unguentis variis cinere et stercore implevit caput; sicque suum afflixit corpus jejuniis quod potiri meruit, regis in conspectu, gratiam ut edictum mortis, adversus populum Judaicum promulgatum, prorsus tolleretur, et quod liceret Judeis suis uti legibus.

In historiis et Gentilium reperitur quod Panthasilea cum mille puellis, quarum cura potentissima erat armis bellicis insudare, in suffragium regis Priami venit, ubi sic viriliter concertavit, quod uno animo irruentes in Mirmidones, ex ipsis plurimos trucidarunt, et de Grecis plusquam duo millia, prout historia refert Trojana.

An autem nostra puella equiparetur supradictis, seu supergradiatur dictas mulieres, liquere potest ex suis actibus strenuissimis et virtuosissimis ac bellicosissimis, quorum solum exordium tangam, nec ultra extendam calanum ratione jam dicta.

Existente enim civitate Aurelianensi obsessa per hostes regni, et propter diutinam obsessionem adeo angarita, quod civibus præter Deum nullus auxiliari poterat, hæc puella quæ nunquam aliud noverat quam pecorum custodia, paucissimis cum bellatoribus associata sic strenue, sic viriliter dictam agressa est obsidionem, inextimabiliter pugnatorum agmine constipatam, quod infra

triduum totum illum exercitum aut continuit aut fugavit.

Revera humanitus impossibile reputabatur, visa exercitus pompa, robore pugnatorum, dictorum fortitudine armatorum, concordia animorum, specie juvenum, residuum orbis quod ipsa triduo egit in uno mense agere posse. Sed unde hoc, nisi ab illo in cujus facultate est concludi multos in viam paucorum, et non est differentia liberare in multis et in paucis? Te igitur Deum, regem omnium regum, collando quod humiliasti sicut vulneratum superbum, et in virtute brachii tui continuisti adversarios nostros.

Si de aliis circumstanciis queratur, hujus puellæ ætas annorum XVII, fortitudo et aptitudo corporalis, quam in sustinendis his laboribus habet, ita ut nulli sit secunda quantumcumque robusto virili vel his assueto; imo nullus qui valeat aut velit in diligentia eam subsequi. Nul- lum emolumentum temporale quærit; sed cum multa sibi donantur, nihil impendit, sed ea redonat; responsa ejus brevissima et simplicia; in facto suæ legationis prudentissima, vita honestissima sobria, in nullo superstiosa, nec sortilega, licet nonnulli emuli veritatis eam assererent sortilegam.

Quod autem nullatenus superstitiosa aut sortilega sit patere potest ex distinctione signorum quæ fiunt per bonos, quæ tripliciter ab illis quæ fiunt per malos secer- nuntur. Primo ex virtutum operantis efficacia, quia signa facta per bonos divina virtute fiunt, in illis etiam ad que virtus active nature se nullo modo extendit.

Secundo ex utilitate signorum, quia signa per bonos facta sunt et fiunt de rebus utilibus; signa autem per malos facta sunt de rebus novicis et vanis, sicut quod volant in aere, et reddunt membra hominis stupida, et hujus modi, et hanc differentiam assignat sanctus Petrus in Itinerario Clementis. Tertia differentia est quantum ad fines, quia signa bonorum ordinantur ad hedificationem

fidei et bonorum morum, sed signa malorum sunt in manifestum nocumentum fidei et honestatis.

Attendo igitur quod dicta puella dietim, priusquam missam audiat, confitetur, et semel in ebdomada devotissime suscipit eucharistiæ sacramentum, quanquam sui actus vires transcendunt feminei sexus ; et pro utili militat et equa, puta pro Francorum pacificatione, unde sequetur fidei sublevatio, quæ visis suffragiis olim per dictum regnum fidei et ecclesiæ impensis, sic utique non decidisset, si in tot bellarum incursibus immersum non fuisset ; unde oportet necessario concludere a Deo et non sortilege procedere, ut aliqui autumant, sicut supradicti emuli veritatis.

Quid plura ? Dicta puella a Francorum rege, unum donum sibi dari impetravit. Quod et rex spondit. Et ipsa petiit hunc regnum sibi dari. Quod rex admiratus, post tractus temporis illi dedit et ipsa acceptavit, voluitque sibi litteras per quatuor regis secretarios confici et recitari solemniter. Quo facto, rex remansit aliquantulum admiratus. Et ipsa circumstantibus ait : « En hic est pauperior miles sui regni » et post pusillum temporis, coram dictis notariis, tanquam donatoria regni Franciæ, illud remisit Deo omnipotenti. Post autem alium temporis tractum, Dei jussu, ipsum regem Karolum de regno Franciæ investivit et de omnibus voluit litteras solemniter confici.

TRADUCTION

Pendant que je demeurais à Rome, après l'achèvement de ce travail, parmi les nouveaux événements qui sont survenus dans l'univers, il s'en est produit un si grand, si considérable et si inouï, qu'il ne paraît pas en être arrivé de pareil depuis l'origine du monde. Je ferai donc une addition à mon ouvrage pour en dire quelques mots.

Une pucelle, nommée Jeanne, est entrée dans le royaume de France ; elle y est seulement arrivée quand le royaume était à la veille d'une ruine complète et au moment où le sceptre de ce royaume devait passer dans une main étrangère. Cette jeune fille accomplit des actes qui paraissent plutôt divins qu'humains. J'aime mieux passer sous silence sa bravoure à la guerre que d'en parler inexactement et insuffisamment. Il me plaît cependant de marquer ici les moyens employés pour s'assurer qu'on devait avoir confiance en elle.

.

En deuxième lieu, je veux parler des habits d'homme dont Jeanne tient à se servir. Sur quoi trois points sont à faire remarquer.

.

Les guerres et les combats de ladite très glorieuse pucelle paraîtront encore plus merveilleux, si je rappelle ici les exploits belliqueux des femmes que nous trouvons racontés dans l'Histoire sainte et dans les histoires des Gentils.

La Sainte Ecriture rapporte, au chapitre IV des *Juges*, que Débora, qui jugeait le peuple d'Israël, ordonna à Barac de prendre avec lui 10.000 combattants et promit de faire tomber en son pouvoir 900 chars à faux et toute l'armée du roi Jabin. Barac lui répondit qu'à moins qu'elle ne l'accompagnât, il ne marcherait pas seul : elle y consentit, et toute l'armée ennemie fut passée au fil de l'épée. Mais il n'est pas dit que Débora eut guerroyé elle-même.

Le chapitre XIV du livre de *Judith* nous apprend que tandis qu'Holopherne, chef de l'armée du roi Nabuchodonosor, mettait le siège devant Jérusalem et qu'il reposait, en état d'ivresse, dans son lit, Judith lui coupa la tête qu'elle emporta et fit suspendre sur les murs de la ville ; puis elle fit prendre les armes aux habitants, leur ordonnant de s'élancer en poussant des cris et des hurlements et de poursuivre les Assyriens qui furent rejetés en dehors des frontières du pays. Judith n'en fit pas davantage.

Quand à Esther, nous lisons dans les chapitres XIV, XV, XVI de son livre qu'ayant quitté ses habits royaux, elle prit des vêtements en rapport avec ses larmes et sa douleur et, en guise de parfum, se couvrit la tête de cendres et d'ordures. Dans cet état elle livra son corps aux macérations et aux jeûnes, en présence du roi, pour toucher son cœur, lui faire rapporter l'édit promulgué contre le peuple juif et autoriser les israélites à vivre suivant leurs lois.

On trouve enfin dans les livres des Gentils que Panthesilee, avec un millier de filles adonnées aux exercices militaires, vint au secours du roi Priam et s'y comporta si vaillamment que, se ruant avec ensemble sur les Mirmidons, sa troupe en massacra le plus grand nombre et mit en pièces plus de deux mille Grecs, au dire de l'histoire troyenne.

Que notre pucelle égale ou même dépasse toutes ces femmes, c'est ce qui ressort évidemment des actes extraordinaires de bravoure, de courage et d'intrépidité dont je ne rapporterai que le commencement, sans m'étendre davantage par les motifs rapportés ci-dessus.

En effet, comme la ville d'Orléans était assiégée par les ennemis du royaume, la durée du siège l'avait réduite à une telle extrémité qu'elle ne pouvait plus espérer de secours qu'en Dieu. C'est alors que cette jeune fille, qui n'avait connu jusque-là que la garde de ses troupeaux, accompagnée d'un très petit nombre d'hommes de guerre.

attaqua avec une telle impétuosité l'armée assiégeante, composée d'une innombrable quantité de combattants, qu'en trois jours toute cette armée fut ou réduite à l'impuissance, ou mise en déroute. De fait, il semblait humainement impossible, si l'on considère le brillant appareil de cette armée, la force de ses soldats, le courage des combattants, la bonne entente des chefs et l'ardeur de la jeunesse, que cette fille eût pu accomplir en trois jours ce qui eût demandé tout un mois aux forces de l'univers.

A qui l'attribuer ? sinon à celui qui peut faire tomber une grande foule sous les coups de quelques hommes, et par qui il est indifférent d'accomplir ses desseins par le moyen de peu ou de beaucoup d'agents. C'est donc à vous, ô mon Dieu, roi de tous les rois, que je rends grâces d'avoir humilié le superbe en le blessant et d'avoir maîtrisé nos adversaires par la force de votre bras.

La pucelle est âgée de dix-sept ans ; la force et l'adresse dont elle est douée lui font supporter les fatigues avec autant et plus de vaillance que les hommes les plus robustes. Elle ne recherche aucun avantage temporel. De l'argent qu'on lui donne elle ne dépense rien, elle en fait des cadeaux. Ses réponses sont brèves et simples ; elle est très prudente au fait de sa mission ; ses mœurs sont irréprochables ; elle est sobre, nullement superstitieuse, ni adonnée aux sortilèges, quoique les envieux l'en aient accusée.

Qu'elle soit exempte de superstition et de sortilège, c'est ce qu'on reconnaîtra aisément à trois caractères qui empêchent de confondre les miracles accomplis par les bons avec ceux des mauvais.

D'abord par l'efficacité de la vertu de leur auteur, car les miracles opérés par les bons sont l'effet du secours divin, même dans le cas où manque totalement la puissance des forces naturelles.

Secondement par leur utilité, car ils sont dus et ils visent à des choses utiles, tandis que les autres abou-

tissent à des maux où à des futilités, comme quand on vole dans les airs ou qu'on rend insensibles les membres d'un homme, et c'est de cette façon que le bienheureux Pierre établit la différence dans son Itinéraire de Clément. Une troisième différence, quant au but qu'ils se proposent, c'est que les miracles des bons se proposent le développement de la foi et l'amélioration des mœurs.

Or, il faut remarquer que ladite pucelle se confesse tous les jours avant d'entendre la messe et communie dévotement chaque semaine, bien que ses actions dépassent les forces de son sexe : en outre, elle combat pour une cause utile et juste, à savoir la pacification du royaume de France qui entraînera le relèvement de la foi. Or, à en juger par l'expérience des siècles passés, la foi eût moins souffert si la France n'eût pas été entraînée dans un tourbillon de guerres désastreuses ; il faut donc en conclure nécessairement que les succès de la pucelle sont dus à la volonté divine et non pas à des sortilèges, comme le prétendent certains ennemis de la vérité.

Que dire de plus ? La pucelle demanda un jour au roi de lui faire un présent, ce que le roi lui accorda.

Alors elle lui demanda de lui donner le royaume. Le roi, étonné, réfléchit un instant, puis le lui accorda. Elle, alors, s'empressa d'accepter et voulut qu'aussitôt il en fût dressé, par les quatre secrétaires du roi, une charte dont il fut donné lecture solennellement. Cela fait, le roi parut quelque temps ébahi ; Jeanne, alors, montrant sa charte à l'assistance : **Voyez ici, dit-elle, le plus pauvre chevalier de son royaume !...** et, au bout d'un instant, agissant comme donatrice du royaume de France, elle requit les mêmes notaires de faire don du royaume au **Dieu tout-puissant**. Puis, après un autre moment, comme inspirée par un ordre divin, elle investit le roi Charles du royaume de France, et du tout fit dresser un acte solennel.

EXERCICE 1909

Rapport du Trésorier lu dans la séance du 7 janvier 1910

MESSIEURS,

Vous savez qu'à l'occasion du centenaire de notre Société, notre salle des séances a été entièrement rajeunie. Le papier, la peinture et les tentures ont été renouvelés ; l'éclairage a été transformé et remis au goût du jour : du fait de toutes ces améliorations, semble-t-il, nos finances auraient dû recevoir une grave atteinte ? Il n'en est rien, fort heureusement. Un habile diplomate (1) a su plaider notre cause en haut lieu et nous obtenir des subventions suffisantes pour que votre trésorier, n'ayant que peu de chose à déboursier, puisse conserver l'équilibre de son budget.

Quant aux dépenses extraordinaires nécessitées pour les fêtes du Centenaire, elles ont été couvertes, vous vous le rappelez, par une souscription particulière dont j'ai déjà donné l'emploi (1).

(1) Voir dans le rapport de l'exercice de 1908, comment notre dévoué Secrétaire général, M. le D^r Fauchon, a obtenu de la ville un crédit de 150 francs, et du Conseil général une subvention supplémentaire de 300 francs pour la restauration de la salle et du mobilier.

(2) Emploi des fonds pour le centenaire du 18 mai 1909 :

RECETTES		DÉPENSES	
55 cotisations à 6 francs.....	330 fr.	Note du jardinier.....	60 fr. »
30 adhérents au banquet.....	300	— du tapissier.....	35 »
		— du traiteur (Lunch)...	130 »
		— — (Banquet) .	252 »
		— de l'imprimeur.....	80 »
		— du fleuriste.....	22 »
		— Chaput et divers..	23 85
		— Reliquat.....	27 15
TOTAL.....	<u>630 fr.</u>	TOTAL ÉGAL....	<u>630 fr. »</u>

L'excédent de recettes, 27 fr. 15, servira à solder le tirage à part du compte rendu des fêtes du 18 mai. (Séance du 17 juin 1909.)

J'ajoute que notre caisse des legs est toujours garantie par notre dépôt à la caisse d'épargne et je passe au détail des recettes et dépenses de l'exercice 1909 :

§ 1^{er}

Situation de la Caisse des legs au 31 décembre 1909

1^o Legs de Morogues :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1909.....	288 f. 60
Intérêts de l'année.....	79 50
	<hr/>
Total.....	368 f. 10

A déduire :

Objets d'art distribués aux lauréats du prix.....	130 50
	<hr/>
Reste au 31 décembre.....	237 f. 60

2^o Legs Perrot :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1909.....	163 f. 90
Intérêts de l'année.....	88 80
	<hr/>
Total.....	252 f. 70

3^o Legs Davoust :

Avoir au 1 ^{er} janvier 1909.....	343 f. 74
Intérêts annuels.....	144 21
	<hr/>
Total.....	487 f. 95

Résumé de l'avoir :

Legs de Morogues.....	237 f. 60
Legs Perrot.....	252 70
Legs Davoust.....	487 95
	<hr/>
Ensemble.....	<u>978 f. 25</u>

Le prix Davoust, qui revient tous les cinq ans, a été distribué en 1905 ; mais comme les fonds disponibles pour ce

prix ne s'élèvent, au 1^{er} janvier 1910, qu'à 487 fr. 95, vous aurez à décider s'il y a lieu de le distribuer, cette année, ou s'il serait préférable d'attendre jusqu'en 1911.

Rappelons qu'en 1905 le montant du prix, soit 500 francs, a été partagé entre les deux lauréats : MM. Rapine et Moreau.

§ 2

Recettes et dépenses de la Société

1^o RECETTES

Avoir au 1^{er} janvier 1909 :

1 ^o A la Caisse d'épargne.....	858 f. 02
2 ^o A la Société générale.....	30 15
3 ^o Chez le trésorier.....	5 95
Réserve de jetons. $\left\{ \begin{array}{l} 138 \text{ A.} \\ 19 \text{ B.} \end{array} \right\}$ ci.....	442 50
Reçu 61 cotisations de membres titulaires :	
En espèces.....	1.078 »
En jetons. $\left\{ \begin{array}{l} 8 \text{ A.} \\ 282 \text{ B.} \end{array} \right\}$ ci.....	447 »
43 cotisations de membres correspondants.....	258 »
5 diplômes.....	150 »
Subvention du Conseil général.....	600 »
De M ^e Jouanneau, pour l'impression du travail de notre collègue M. Guillon.....	200 »
Excédent de recettes, conférence Lefèvre-Pontalis.	77 75
Coupons touchés par la Société générale.....	915 50
Intérêts, Société générale et Caisse d'épargne...	61 34
Vente de Mémoires.....	21 »
Total.....	<u>5.145 f. 21</u>

2° DÉPENSES

Notes de l'imprimeur.....	1.440 f. »
Affranchissements et timbres.....	45 20
Articles de bureau et bibliothèque.....	110 15
Tapissier et menuisier.....	325 15
Marbrier	65 »
Abonnement et souscription.....	41 »
Impôts, assurance et loyer.....	20 30
Chauffage et éclairage.....	229 55
Gages du concierge et gratifications.....	520 »
Complément du prix de Morogues.....	130 50
Droit de garde à la Société générale.....	4 10
Jetons distribués en séance. $\left. \begin{array}{l} 3 \text{ A.} \\ 427 \text{ B.} \end{array} \right\} \text{ ci...}$	649 50
Balance du compte.....	1.564 76
Total égal...	<u>5.145 f. 21</u>

La balance du compte de recettes s'élève à 1,564 fr. 76 qui se décomposent de la manière suivante :

Dépôts à la Caisse d'épargne :

Pour la caisse des legs.....	978 f. 25
Pour le compte de la Société.....	309 26
Avoir à la Société générale.....	43 40
Chez le trésorier.....	5 85
Réserve de jetons. $\left\{ \begin{array}{l} 71 \text{ A.} \\ 10 \text{ B.} \end{array} \right\} \text{ ci.....}$	228 »
Total égal.....	<u>1.564 f. 76</u>

Le nombre des jetons distribués en séances a été de 427 en 1909 au lieu de 370 en 1908. C'est un progrès très sensible dont il y a lieu de se féliciter.

Le bureau, après avoir reconnu l'exactitude des comptes qui précèdent, vous propose de les approuver et de fixer à 25 francs la cotisation des membres titulaires pour l'année 1910.

Orléans, le 7 janvier 1910.

G. LALBALETTIER,
Trésorier.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

ANNÉE 1910

SECRÉTAIRE PARTICULIER : M. L'ABBÉ IAUCH

Séance du vendredi 7 janvier 1910

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Touche, Cochinat, Papelier, Dessaux, Thévenin, Rousseau, de Kerviler, Gaston d'Illiers, Albert Didier, Perrin, Cagnieul, Huard, Courgeon, Aug. Baillet, Maxime Didier, R. de Tristan, Callier, Denizet, Angot, Banchereau, colonel Mallette. — Total : 26 membres.

Candidatures
de MM. Desbois,
Rochoux
d'Aubert
et Soyer.

M. Papelier, au nom de la section des Sciences, propose la candidature de M. Louis Desbois au fauteuil de M. Sainjon, décédé.

M. Basseville, président, au nom du président de la section des Lettres, propose la candidature de M. Rochoux d'Aubert pour le siège de M. Drioux et celle de M. Soyer pour le siège de M. Guillon.

Rapport annuel
du Trésorier.

M. le Trésorier lit son rapport sur l'état financier de la Société pendant l'année 1909, les comptes sont approuvés à l'unanimité.

Le prix Davoust devait être décerné cette année, la section des Sciences en décidera.

M. Huard lit son travail sur l'*Imagination*, travail renvoyé à la section des Lettres.

M. du Roscoat a la parole et lit une note sur Condillac, qui sera inscrite dans la 2^e partie des *Mémoires* ainsi qu'une communication de M. Cochinal sur l'*Ultra-microscopie* et une nouvelle communication très intéressante de M. le colonel Malletterre sur le *Musée de l'Armée*.

La séance est levée à 9 h. 1/2.

Pour le Secrétaire particulier,

F. COCHINAL.

Séance du vendredi 21 janvier 1910

PRÉSIDENCE DE M. BASSEVILLE, PRÉSIDENT

Présents : MM. Basseville, du Roscoat, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Coville, Touche, Geffrier, Garsonnin, Vacher, Baranger, Cochinal, Maillard, Dessaux, Perrin, Albert Didier, Gaston d'Illiers, Cagnieul, Huard, Aug. Baillet, colonel Malletterre, Courgeon, de Mathan, Maxime Didier, Rimbert, d'Allaines, de la Loge, Denizet, de Tristan, de Larnage, Banchereau, Angot. — Total : 33 membres.

Le directeur du Musée Jeanne d'Arc demande à recevoir les publications de la Société ; satisfaction sera donnée à cette demande.

M. Berton, quittant Orléans, donne sa démission de membre titulaire ; il est proclamé membre correspondant.

M. le docteur Rocher, ayant réuni la majorité des suffrages, est élu président de la Société pour trois ans. L'élection du Vice-Président, n'ayant pas abouti au premier tour, est remise à quinzaine. M. l'abbé Iauch est réélu secrétaire particulier pour une période de trois ans. M. Lalbalettrier est réélu trésorier pour une période de trois ans.

M. Louis Desbois est élu membre titulaire au siège de M. Sainjon ; M. Rochoux d'Aubert au siège de M. Drioux ; M. Soyer au siège de M. Guillon.

M. Paul Berton,
nommé membre
correspondant.

Élection
de
M. le Dr Rocher,
président.

Élections
de MM.
Louis Desbois
Rochoux
d'Aubert
et Soyer,
membres
titulaires.

M. Basseville, avant de quitter le fauteuil de la présidence, remercie les membres de la Société, et tout spécialement ceux du Bureau, de la confiance qui lui a été témoignée pendant six ans ; il veut bien affirmer qu'il gardera le meilleur souvenir du temps qu'il a passé à notre tête. Il en sera de même de la Société, M. le Secrétaire général l'affirme au nom de tous.

La séance est levée à 9 h. 3/4.

Séance du 4 février 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Coville, D^r Baillet, Touche, Garsonnin, Cochinal, Maillard, Albert Didier, Léon Dumuys, Huard, Courgeon, colonel Malletterre, Maxime Didier, Basseville, Aug. Baillet, Fougeron, Vacher, de Tristan, de Larnage, de la Loge.

MM. Louis Desbois, Rochoux d'Aubert, Soyer remercient la Société de leur admission comme membres titulaires ; M. Soyer fait don à la Société de toute une nombreuse série d'études historiques, pour laquelle la Société adresse à M. Soyer de vifs remerciements.

M. le docteur Geffrier a été élu président de la section de Médecine.

M. Auguste Baillet a été élu président de la section des Lettres.

M. de la Loge est élu vice-président de la Société pour une période de trois ans. Quinze membres ont voté par correspondance, ce sont : MM. Angot, Perrin, Marmasse, Bourdaloue, Rimbert, Gaston d'Illiers, Fauconnier, Pilate, Banchereau, Eug. Jarry, Dessaux, d'Allaines, Charoy, Guillaume, Charpentier.

M. de la Loge remercie la Société de son élection.

MM. P. Fougeron, de Tristan, du Roscoat présentent la

D^r Geffrier,
élu président
de la section
de médecine
et M. Aug.
Baillet,
président
de la section
des lettres.

Élection
de
M. de La Loge,
vice-président.

candidature comme membre correspondant de M. le comte de Livonnière, vice-président de la Société industrielle et agricole de Maine-et-Loire.

M. le colonel Malletterre fait une étude sur un livre d'histoire militaire récemment paru : *Les Soldats luxembourgeois au service de la France de 1793 à 1815*.

M. Dumuys annonce qu'un de nos collègues, M. Bancheureau, a acquis, lors de la vente Herluison, un livre unique dont il a fait don au « Musée historique », *La Sauvegarde des Rois*, ouvrage imprimé à Jargeau. M. Dumuys fait savoir aussi que le « Musée Jeanne d'Arc » sera bientôt réorganisé.

La séance est levée à 9 h. 45.

Séance du vendredi 18 février 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Jauch, Lalbalettrier, Guillaume, Angot, Bancheureau, Maxime Didier, Callier, Rimbert, d'Allaines, Denizet, de Tristan, Fougeron, de Mathan, Soyer, Basseville, Courgeon, Huard, colonel Malletterre, Gaston d'Illiers, Coville, Desbois, Garsonnin, Bourdaloue, Touche, Cagnieul.

M. Paul Hazard, membre correspondant. — Total : 29 membres.

M. Angot annonce que M. Bancheureau a été élu président de la section d'Agriculture.

M. le comte de Livonnière est élu membre correspondant de la Société.

M. le colonel Malletterre commence la lecture d'un nouvel ouvrage : *La Dispute du Rhin*.

La séance est levée à 9 h. 05.

M. Bancheureau,
élu président
de la section
d'Agriculture.

Élection
de M. le comte
de Livonnière,
membre
correspondant.

« La dispute
du Rhin »,
par le colonel
Malletterre.

Séance du vendredi 4 mars 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Guillaume, Touche, Marmasse, Garsonnin, du Roscoat, Banchereau, Angot, Denizet, Callier, Albert Didier, Dumuys, Basseville, Baillet, Soyer, Maxime Didier, Courgeon, Iauch, Rochoux d'Aubert, Cochinal, Cagnieul, Coville ; Paul Hazard, membre correspondant. — Total : 25 membres.

M. le chanoine Edmond Sejourné, vicaire général, fait hommage à la Société d'un volume contenant, pour une période de 30 ans, les rapports de la Société des Demoiselles de commerce. Des remerciements seront adressés à M. le chanoine Sejourné.

M. de la Loge, vice-président, fait don d'un buste de M. du Gaigneau de Champvallins, deuxième président de la Société. De très vifs remerciements sont adressés à M. de la Loge.

M. Baillet, au nom de la section des Lettres, déclare la vacance du siège de M. Berton.

M. G. Baron, ancien avoué, est élu membre correspondant.

Sur la proposition de la section des Lettres, la Société décide le dépôt dans les archives du travail de M. Huard sur *l'Imagination*.

M. Banchereau lit une étude sur *les Inondations et les Forêts*. Cette étude est renvoyée à la section d'Agriculture, après observations de MM. Garsonnin, Paul Hazard, Banchereau sur la très intéressante question du déboisement et du reboisement et de leur influence sur le régime des eaux.

M. Denizet lit une lettre écrite en 1740 par un jeune homme, M. Déjoulx ; cette lettre relate les dégâts causés à Romorantin par une inondation de la Sauldre. Elle sera insérée dans nos *Mémoires*.

M. Basseville demande que notre Société échange ses publications avec le Comité central de la Sologne. Cet échange

Buste
de
M. du Gaigneau
de Champvallins.

Election
de M. G. Baron,
membre
correspondant.

« Forêts
et Inondations »,
par
M. Banchereau.

Une lettre
de 1740,
lue
par M. Denizet.

est adopté.

Sur la demande de M. Garsonnin, le portrait de M. Sainjon sera tiré en photogravure.

La séance est levée à 9 h. 40.

Séance du vendredi 18 mars 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Denizet, de Mathan, du Roscoat, Baillet, Angot, de Tristan, Callier, Maillard, Soyer, Basseville, Courgeon, Huard, Cagnieul, Albert Didier, Eug. Jarry, Banchereau, Dumuys, Garsonnin, Vacher, Marmasse, Cochinal, Geffrier, Touche, Maxime Didier, Guillaume, Renardier, Baranger, Coville ; de Champvallins, membre correspondant. — Total : 33 membres.

MM. Lucien Johanet et Robert Ruzé posent leur candidature au siège vacant de M. Berton.

MM. Chambon, l'abbé Flugeray et Joseph Sejourne posent leur candidature comme membres correspondants.

M. le Président annonce que la ville d'Orléans a accordé une concession de 30 ans au Nouveau Cimetière pour les restes de M. Pensée, ancien membre de la Société.

M. le Président, M. Basseville, M. de la Loge, M. Albert Didier ont assisté au transfert des restes de M. Pensée, du cimetière Saint-Vincent au Nouveau Cimetière.

Les lumières sont alors éteintes et la parole donnée à M. l'abbé Maillard qui offre à ses collègues une conférence avec projections sur « Un Coin de la Rome païenne ».

La séance est levée à 10 heures.

Concession
accordée
aux restes
de M. Pensée.

Conférence
avec projections
sur : un coin
de la Rome
païenne,
par M. l'abbé
Maillard.

Séance du vendredi 1^{er} avril 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Lal-
balettrier, Guillaume, Coville, Dessaux, Dumuys, Huard,
Courgeon, Touche, colonel Malleterre, Angot, Aug. Baillet,
de Tristan, Marmasse, de Mathan, du Roscoat, Albert Didier.
— Présents : 20 membres.

La section des Lettres présente les candidatures de
MM. Robert Ruzé et Lucien Johanet.

Après la lecture d'un rapport de M. Aug. Baillet, la Société
vote l'impression, dans ses *Mémoires*, du travail de M. le
colonel Malleterre sur *La Dispute du Rhin*.

M. Jovy, professeur au Collège de Vitry-le-François,
M. Hochart, artiste peintre, sont présentés comme membres
correspondants.

Les troupes
noires,
par M. le colonel
Malleterre.

M. le colonel Malleterre fait une communication orale sur
Les Troupes noires et l'introduction, à Alger, d'un bataillon
de ces troupes, d'après un vote récent de la Chambre des
députés. M. Malleterre signale les questions intéressantes et
embarrassantes qui peuvent être soulevées à propos de cette
décision : au point de vue international, admettra-t-on l'em-
ploi de troupes indigènes dans les guerres européennes ? Au
point de vue militaire, que vaudront ces soldats transportés
sous nos climats tempérés ? Tout soldat noir étant marié,
comment transporter et entretenir en Europe des smalas, que
faire des femmes et des enfants ? N'est-ce pas en Algérie,
surtout, que ces troupes noires pourront être utilisées ?

Élection
de
MM. Chambon
et Sejourné,
membres
correspondants.

MM. Emile Chambon et Joseph Sejourné sont élus membres
correspondants.

La séance est levée à 9 h. 30.

Séance du vendredi 15 avril 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Lalbalettrier, Guillaume, Cochinal, Marmasse, Vacher, Garsonnin, Pape-
lier, Albert Didier, Dessaux, Perrin, Cagnieul, Rochoux
d'Aubert, Malleterre, Huard, Basseville, Courgeon, Soyer,
Baillet, Maxime Didier, Rimbert, Callier, Angot, de Mathan,
Maillard, Denizet, du Roscoat, Banchereau, Coville ; Paul
Hazard et Chambon, membres correspondants. — Présents :
33 membres.

M. le Président s'adresse en ces termes à M. Basseville :

« Hier, une fête intime, véritable fête de famille, réunissait
les membres de la Société Archéologique autour d'un de ses
vénérés doyens, l'un des plus fidèles parmi les gardiens des
reliques du passé.

« Elle célébra le cinquantenaire de notre distingué collègue
M. Basseville, qui a participé assidûment à ses travaux pen-
dant une durée d'un demi-siècle, qui a été son président
comme il a été le nôtre et dont la haute valeur a honoré nos
Sociétés savantes, comme elle a honoré le barreau de notre
ville ; trop de liens nous rattachent à lui pour que nous ne
remplissions pas l'agréable devoir de nous associer aux
hommages et aux témoignages de sympathies qui lui ont été
prodigués en cette circonstance.

« Qu'il veuille bien recevoir ceux que nous lui offrons à
notre tour, avec nos souhaits d'une longue et féconde colla-
boration dans l'avenir.

« *Ad multos annos !* »

Ces paroles sont accueillies par des applaudissements una-
nimes de l'assemblée.

M. Basseville remercie très aimablement tous ses collègues.

M. Robert Ruzé, avocat, est nommé membre titulaire de la
Société (section des Lettres).

MM. Jovy et Hochard sont élus membres correspondants
ainsi que M. l'abbé Fugeray, pour lequel MM. le docteur

Le
Cinquantenaire
de
M. Basseville.

Élection
de M. Ruzé
au siège
de
M. Paul Berton.

Élections
de MM. Jovy,
Hochard
et M. l'abbé
Fugère,
membres
correspondants.

Rapport
de
M. Denizet
sur le travail
de
M. Banchereau.
Remerciements
au Secrétaire
général.

Baillet, Paul Charpentier, Jarry, Jauch, Dumuys, Fougeron et le docteur Baranger ont voté par correspondance.

M. Denizet donne lecture du rapport qu'il a présenté à la section d'Agriculture sur un travail de M. Banchereau, *Les Forêts et les Inondations*. Il conclut en demandant l'insertion dans les *Mémoires* ; l'insertion est votée à la majorité.

Sur la demande de la section d'Agriculture, l'impression du rapport de M. Denizet est votée.

M. le Président remercie M. le Secrétaire général à l'occasion de la publication du compte rendu du centenaire de la Société.

MM. Paul Hazard, Malleterre, Banchereau, Denizet et Vacher prennent part à une discussion sur l'influence des déboisements en plaine et en montagne sur les crues.

La séance est levée à 9 h. 40.

Pour le Secrétaire particulier,
F. COCHINAL.

Séance du mardi 3 mai 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Jauch, Lalballettrier, Guillaume, Touche, Garsonnin, Perrin, Dumuys, Huard, Soyer, Basseville, Rochoux d'Aubert, Baillet, Fougeron, de Tristan, Denizet, du Roscoat, Angot. — Total : 20 membres.

MM. Fauchon, Basseville, Rochoux d'Aubert présentent la candidature comme membre correspondant de M. Albert de Courteix, président du Tribunal du Blanc, membre de la Société des Gens de Lettres.

Rapport
de
M. Basseville
sur l'Histoire
de l'abbaye
de St-Euverte.

M. Basseville lit un rapport sur un travail de M. l'abbé Bernois, *Histoire de l'Abbaye de Saint-Euverte d'Orléans*. Ce rapport est très élogieux à l'égard du travail de M. Ber-

nois. Le rapporteur regrette vivement que l'état de nos finances ne nous en permette pas l'impression. La Société s'associe à ces regrets et décide que le rapport de M. Basseville sera inséré dans ses *Mémoires*.

M. L. Dumuys invite les membres de la Société à visiter, le lendemain mercredi, le Musée de Jeanne d'Arc réorganisé par lui-même avec le concours de M. le docteur Garsonnin, notre collègue.

M. le docteur Touche signale la présence à l'hospice d'une statuette dénommée « le Petit Bourbon » et qui serait la statue de Louis XVII enfant.

La séance est levée à 9 h. 15.

Musée
Jeanne-d'Arc.

Séance du vendredi 20 mai 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Banchereau, Callier, de Tristan, Basseville, Soyer, Courgeon, Huard, Albert Didier, Perrin, Maillard, du Roscoat, Garsonnin, Marmasse, Maxime Didier, Denizet, Cagnieul, Angot, Auguste Baillet, Guillaume, Robert Ruzé.
— Présents : 25 membres.

M. le Président, au nom de la Société, félicite M. le Secrétaire particulier que Monseigneur l'Evêque a nommé, le 16 mai, chanoine honoraire de la Cathédrale. M. le Président prononce l'allocution suivante :

Félicitations
à M. l'abbé
Pierre Iauch,
secrétaire
particulier.

« MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« Notre aimable et distingué secrétaire particulier, M. l'abbé Iauch, vient d'être nommé, par Mgr Touchet, chanoine honoraire de la Cathédrale d'Orléans.

« Vingt-cinq années de vie sacerdotale consacrée à la jeunesse, vingt-cinq années d'un professorat dont nous savons toute la maîtrise lui ont valu cette haute distinction qui a recueilli tous les suffrages.

« Qu'il me permette d'être l'interprète de notre Société en lui offrant nos félicitations les plus chaleureuses et les plus sympathiques. »

M. le Secrétaire remercie M. le Président des paroles trop aimables qu'il vient de prononcer.

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Robert Ruzé, notre nouveau collègue.

M. Albert de Courteix, président du Tribunal du Blanc, est élu membre correspondant.

M. Auguste Baillet lit un travail sur *Arnold de Grysperre, calligraphe orléanais du xvi^e siècle*.

M. Banchereau offre aux membres de la Société une petite brochure publiée par la « Société des Agriculteurs de France », brochure intitulée : *L'Impôt sur les Bois. Conseils de la section de sylviculture aux propriétaires forestiers*.

La séance est levée à 9 h. 25.

Séance du vendredi 3 juin 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Pilate, Touche, Maillard, Perrin, Desbois, Huard, Gaston d'Illiers, colonel Malleterre, Courgeon, Basseville, Aug. Baillet, Coville, Marmasse, Fougeron, Albert Didier, du Roscoat, Banchereau, de Mathan, Angot, Maxime Didier, Cagnieul, Geffrier, Denizet, Cochinal.

M. l'abbé Saget, membre correspondant. — Présents : 30 membres.

M. de Courteix remercie la Société de son élection comme membre correspondant.

M. le colonel Malleterre continue la lecture de son travail sur *La Dispute du Rhin*.

La séance est levée à 9 h. 15.

Élection
de
M. Courteix,
membre
correspondant.
« Arnold
de Grysperre »,
par M. Aug.
Baillet.

Séance du vendredi 17 juin 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, de la Loge, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Marmasse, Touche, Garsonnin, Maillard, Thévenin, Rousseau, Albert Didier, Cagnieul, Huard, colonel Malleterre, Courgeon, Pilate, Basseville, Auguste Baillet, Geffrier, de Mathan, Maxime Didier ; l'abbé Saget, membre correspondant. — Total : 23 membres.

M. le docteur Garsonnin lit une notice sur notre ancien collègue, *M. Henri Sainjon, ingénieur des ponts et chaussées, directeur du Musée d'Histoire naturelle d'Orléans*. La notice de M. Garsonnin sera insérée dans nos *Mémoires*. M. Garsonnin ayant parlé du zèle avec lequel M. Sainjon travailla à enrichir la bibliothèque spéciale du Musée d'Histoire naturelle, M. Cagnieul émet l'avis qu'il serait préférable de centraliser toutes les bibliothèques spéciales dans un même local, celui de la Bibliothèque municipale ; les érudits ayant la facilité de consulter et, en de certains cas, d'emporter les ouvrages dont ils ont besoin.

Notice
sur M. Sainjon
par M. le D^r
Garsonnin.

M. le docteur Garsonnin et M. l'abbé Maillard ne partagent pas cet avis et préféreraient le maintien du *statu quo*.

La séance est levée à 9 h. 10.

Séance du vendredi 1^{er} juillet 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Marmasse, Garsonnin, Geffrier, Baranger, Maillard, Dumuys, Huard, Albert Didier, Courgeon, Basseville,

Soyer, Baillet, Gallier, Angot, Bancheveau; Saget, Paul Hazard, membres correspondants. — Total: 20 membres.

« La Légende
de la fondation
d'Orléans
par Aurélien »,
par M. Soyer.

M. Soyer donne lecture de son étude sur *La Légende de la fondation d'Orléans par Aurélien* et conclut, le titre de cette étude le dit assez, que l'empereur Aurélien n'a pu donner son nom à notre ville: cette conclusion s'appuie sur l'histoire et la philologie. M. Baillet n'est pas convaincu par les arguments de son collègue. Le travail de M. Soyer est renvoyé à la section des Lettres.

M. Dumuys fait une communication orale sur *Les anciennes murailles d'Orléans*.

La séance est levée à 9 h. 40.

Séance du vendredi 15 juillet 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents: MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Jauch, Marmasse, Touche, Pilate, Garsonnin, Maillard, Albert Didier, Huard, Basseville, Soyer, Auguste Baillet, colonel Malletterre. — Total: 15 membres.

M. Jovy, membre correspondant, offre à la Société une brochure sur *La Rochefoucauld*; M. E. Bouchet, membre correspondant, une brochure sur *Lectures de jeunes filles il y a cent ans*.

Condoléances à
M. Papelier.

M. le Président, au nom de la Société, offre à notre sympathique collègue M. Papelier et à sa famille de bien vives condoléances à l'occasion de la perte qu'il vient de faire de l'un de ses fils.

M. le Président souhaite à tous d'heureuses vacances et lève la séance à 9 heures.

Séance du vendredi 7 octobre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Geffrier, Pilate, Touche, Luizy, Cochinal, Perrin, A. Didier, Malleterre, Cagnieul, Huard, Courgeon, Basseville, du Roscoat, Denizet, Callier, Soyer, Guillaume, Coville.

Total : 22 membres ; MM. Saget, Bouvier, membres correspondants.

M. le Président, après quelques paroles de bienvenue, rappelle les deuils de la Société depuis la dernière séance de juillet : la mort à Saint-Cyr-en-Val de M. Timothée des Francs, doyen de la section d'Agriculture ; le décès — survenu aujourd'hui même — de M. Courtin-Rossignol, maire d'Orléans, membre d'honneur de droit de notre Compagnie.

La Société décide que M. le Président la représentera aux obsèques de M. le Maire et exprime à la famille du défunt ses biens sincères condoléances.

Il est donné lecture :

1^o D'une lettre de M. Rousseau, ingénieur en chef des ponts et chaussées du service de la Loire à Orléans, qui, nommé à un autre poste, se voit obligé, à son vif regret, d'envoyer sa démission de membre titulaire de la section des Sciences et demande à devenir membre correspondant ;

2^o D'une lettre de M. Sullian-Collin, adressant sa démission de membre correspondant.

M. A. Bouvier, membre correspondant, lit la première partie de son étude sur *Jules Lemaitre : le pays, l'éducation, le professorat*. Cette importante communication, écoutée avec la plus grande attention, est vivement applaudie.

Pour le Secrétaire particulier,

J. SOYER.

Décès
de
MM. Timothée
des Francs
et
Courtin-
Rossignol.

Démission
de
M. Rousseau,
membre
titulaire.

Démission
de
M. Sullian-
Collin,
membre
correspondant.
« Jules
Lemaitre »,
par
M. A. Bouvier,
membre
correspondant.

Séance du vendredi 21 octobre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Touche, Coville, Baranger, Geffrier, Maillard, Perrin, Albert Didier, Dumuys, Rochoux d'Aubert, Huard, Courgeon, Guillaume, Basseville, Soyer, Baillet, Angot, Ruzé, Banchereau, Cochinal, Marmasse, Pilate ; Bouvier et Saget, membres correspondants. — Total : 25 membres.

Discours
du Président.

M. le Président prend la parole et prononce le discours suivant :

« MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

« Le 9 octobre dernier, les Orléanais, fidèles au souvenir des vaillants défenseurs de notre sol envahi, célébraient l'anniversaire de ce combat des Aydes, glorieux malgré la défaite ; et dans l'église de Fleury comme au cimetière de la Sablière, nous écoutions les accents émus d'orateurs rendant un magnifique hommage aux morts de 1870. L'un d'eux, avec l'éloquence de son cœur d'Alsacien, avec la même inspiration qu'il avait eue à Coulmiers, plusieurs années auparavant, prononçait une fort belle allocution toute vibrante de patriotisme, nous élevant vers les sommets d'une « espérance pleine d'immortalité : *spes illorum immortalitate plena est* », et faisant tressaillir son auditoire d'une salutaire et vive impression.

« Qu'il me permette ce soir, comme président du Souvenir Français et de votre Société, de lui adresser nos plus chaleureuses félicitations, certain d'être l'interprète de tous les collègues de notre distingué secrétaire, M. l'abbé Iauch ».

La section des Sciences a déclaré vacante la place de M. l'ingénieur Rousseau.

Rapport de M.
Aug. Baillet,
sur la « Légende
d'Aurélien ».

M. Aug. Baillet lit un rapport sur le travail de M. Soyer : *La Légende d'Aurélien*, et la Société décide l'impression du travail de M. Soyer.

M. l'abbé Riguet, curé de Saint-Denis-de-l'Hôtel, est élu membre correspondant.

M. A. Bouvier reprend la lecture de son étude sur *Jules Lemaitre*.

M. Courgeon, au nom de M. Huard, lit un récit intitulé : *Une nuit dans la Cathédrale de Sainte-Croix*. Ce travail est renvoyé à la section des Lettres.

La séance est levée à 9 h. 35.

Élection
de M. l'abbé
Riguet,
membre
correspondant.

Séance du vendredi 4 novembre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Iauch, Lalbalettrier, Guillaume, Touche, Marmasse, Geffrier, Pilate, Maillard, Perrin, Dessaux, Renardier, Huard, Rochoux d'Aubert, Courgeon, Soyer, Baillet, Basseville, Callier, Fougerson, Angot, du Roscoat, Coville, Desbois, Cochinat ; Bouvier, l'abbé Saget, membres correspondants. — Total : 26 membres.

M. le Président prononce l'éloge du doyen des membres honoraires, M. Jullien-Crosnier, décédé le 28 octobre 1910, dans sa 97^e année.

Décès
de
M. Jullien-
Crosnier,
membre
honoraire.

M. Soyer lit son rapport (qui est lui-même un travail très original et très intéressant) sur l'étude de M. Baillet, traitant de *Arnold de Gryspierre, calligraphe orléanais du xvi^e siècle*. La section des Lettres conclut à l'insertion dans les *Mémoires* de la Société de l'étude de M. Baillet et du rapport de M. Soyer ; ces conclusions sont adoptées par la Société.

Rapport
de M. Soyer,
sur le travail
de
M. Aug. Baillet.

M. Rochoux d'Aubert lit un rapport sur le récit dont M. Courgeon avait donné lecture, à la dernière séance, au nom de M. Huard ; l'étude de M. Huard sera déposée dans les archives de la Société.

M. Destenay, déjà membre correspondant, pose sa candidature au siège vacant de M. l'ingénieur Rousseau.

Notice
sur M. Sainjon,
par
M. Renardier.

M. Renardier, complétant un travail antérieur de M. le docteur Garsonnin, nous retrace la carrière de notre regretté collègue, M. Sainjon, considéré comme ingénieur. A mains levées, la Société vote l'impression, dans les *Mémoires*, de la notice composée par M. Renardier.

M. Bouvier continue la lecture de son étude sur *Jules Lemaitre* et la termine... au grand regret des auditeurs. Cette étude est renvoyée à la section des Lettres.

Note sur le 606,
par
M. Cochinal.

M. Cochinal lit une note sur le 606 et conclut que le 606, encore bien qu'il ne procure pas la guérison radicale, est un merveilleux médicament.

La séance est levée à 10 h. 5.

Séance du vendredi 18 novembre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Touche, Cochinal, Marmasse, Garsonnin, Maillard, Perrin, d'Illiers, Dessaux, Cagnieul, Malletterre, Huard, Basseville, Baillet, de Tristan, du Roscoat, Max. Didier, Callier, Guillaume, Soyer.
— Total : 22 membres.

M. Paul Hazard, membre correspondant.

Il est fait hommage : 1° par M. Banchereau, membre titulaire, de son étude sur *Les prétendues charpentes de châtaignier* (Extrait du *Bulletin monumental*, 1910) ; 2° par M. Paul Hazard, membre correspondant, de sa *Géographie du pays de Georges Sand* (1910).

M. Gitton,
nommé membre
d'honneur
de droit.

M. le Président annonce qu'il est allé féliciter, au nom de la Société, le nouveau maire d'Orléans, M. Gitton, devenu membre d'honneur de droit de notre Compagnie.

« Conrad »,
poésie
de M. le chanoine
Paul Barbier.

M. le Secrétaire général donne lecture d'une poésie de M. le chanoine Paul Barbier, membre correspondant, intitulée : *Conrad*. Ce travail est renvoyé à la section des Lettres.

La Militarisation
des chemins
de fer,
par M. le colonel
Malletterre.

M. le colonel Malletterre entretient la Société d'une intéressante question d'actualité : la militarisation des chemins

de fer et la loi du 16 juillet 1910. Sa conclusion est que les services des chemins de fer, des postes, télégraphes et téléphones sont des instruments essentiels de défense nationale et qu'il est absolument nécessaire de les militariser dès le temps de paix.

En fin de séance, M. le Président donne lecture d'une circulaire de la « Société du droit d'auteur aux artistes ». Cette circulaire est renvoyée, pour examen, à la section des Sciences et Arts.

Pour le Secrétaire particulier,
Jacques SOYER.

Séance du vendredi 2 décembre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Marmasse, Garsonnin, Coville, Maillard, A. Didier, Desbois, Cagnieul, Malleterre, Huard, Rochoux d'Aubert, Ruzé, Courgeon, Basseville, Baillet, Soyer, Denizet, du Roscoat, Rimbert, Max. Didier, Guillaume, Iauch. — MM. Bouvier, Paul Hazard, membres correspondants. — Total : 24 membres.

M. l'abbé Paul Guillaume, professeur à l'Ecole Saint-Grégoire de Pithiviers, est présenté comme membre correspondant.

M. Destenay est élu membre titulaire dans la section des Sciences et Arts, en remplacement de M. Rousseau, démissionnaire.

M. Desbois, au nom de la section des Sciences et Arts, lit un rapport sur la dernière circulaire de la « Société du droit d'auteur aux artistes ». Il demande que notre Société adhère à la pétition qui veut provoquer une loi nouvelle ; cette loi sauvegarderait des droits d'auteur sur les œuvres d'art mises dans le commerce, droits qui reviendraient aux artistes ou à leurs ayants droit.

Élection
de
M. Destenay.

Le droit
d'auteur
aux artistes.

Après observations de MM. Cagnieul et le colonel Mallette, la Société admet le principe de la pétition et y adhère.

Après rapport de M. Courgeon sur le dernier travail de M. Bouvier, la Société vote l'insertion, dans les *Mémoires*, de ce travail ; après rapport de M. Huard, il est statué de même pour la poésie *Conrad*, de M. le chanoine Barbier.

La séance est levée à 9 h. 20.

Séance du vendredi 16 décembre 1910

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r ROCHER, PRÉSIDENT

Présents : MM. Rocher, Fauchon, Lalbalettrier, Guillaume, Iauch, Garsonnin, Banchereau, du Roscoat, Denizet, Angot, Callier, Basseville, Maxime Didier, Huard, Cagnieul, Rochoux d'Aubert, Albert Didier, Perrin ; Bouvier, membre correspondant. — Total : 18 membres.

M. l'archiviste départemental Soyer, notre collègue, fait hommage de quatre monographies, dont M. le Président le remercie, au nom de la Société.

M. Rochoux d'Aubert, de la section des Lettres, donne lecture, au nom de M. Huard, d'une fantaisie intitulée : *Les Châteaux en Espagne*. Ce travail est renvoyé à la section des Lettres.

Sur un manuscrit
du xv^e siècle
ayant trait
à Jeanne d'Arc,
par MM. :
Henri Johannet
et du Roscoat.

M. du Roscoat, au nom de M. Henri Johannet, ancien membre de l'Académie de Sainte-Croix, lit une note ayant trait à l'*Histoire de Jeanne d'Arc*. Il s'agit de la découverte faite par M. le comte Balsami, à la Bibliothèque vaticane, d'un exemplaire du *Breviarium historiale*, parlant de l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Cette découverte a, du reste, été signalée déjà par M. Léopold Delisle, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

La séance est levée à 9 h. 10.

TABLE DU TOME DIXIÈME

DE LA V^e SÉRIE DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

	Pages
NOTES SUR LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ	5
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.....	8
DONATEURS DE LA SOCIÉTÉ.....	24
PRIX DE LA SOCIÉTÉ.....	25
SOCIÉTÉS ET INSTITUTIONS CORRESPONDANTES	26
FRANCE ET ALLEMAGNE. — LA DISPUTE DU RHIN, par M. le colonel MALLETERRE.....	30
LES FORÊTS ET LES INONDATIONS, par M. BANCHEREAU.....	45
RAPPORT sur le mémoire précédent, par M. H. DENIZET	55
ARNOLD DE GRYSPERRE, par M. Aug. BAILLET	60
RAPPORT sur le mémoire précédent, par M. SOYER.....	69
LA LÉGENDE DE LA FONDATION D'ORLÉANS PAR L'EMPEREUR AURÉLIEN, par M. SOYER.....	74
JULES LEMAITRE, par M. A. BOUVIER	89
CONRAD, poésie, par M. le chanoine Paul BARBIER.....	130
ELOGE DE CONDILLAC PAR C. DE LOYNES D'AUTROCHE, par M. le comte DU ROSCOAT.....	145
DE LA MÉTHODE ULTRA-MICROSCOPIQUE, par M. COCHINAL.....	151
DISCOURS DE M. BASSEVILLE, président sortant	154
DISCOURS DE M. ROCHER, président entrant.....	156
UNE INONDATION A ROMORANTIN en 1770. — Lettre commu- niquée par M. H. DENIZET	160
RAPPORT DE M. BASSEVILLE SUR L'ABBAYE DE SAINT-EUVERTE, par M. l'abbé BERNOIS.....	162
M. HENRY SAINJON, par M. le docteur GARSONNIN.....	166
DISCOURS DE RENTRÉE, par M. le docteur ROCHER.....	180
NOTICE SUR M. HENRY SAINJON, par M. RENARDIER.....	184

	Pages.
M. JULLIEN-CROSNIER, par M. le docteur ROCHER.....	196
NOTE SUR LE « 606 », par M. COCHINAL.....	200
NOTE SUR UN MANUSCRIT DU XV ^e SIÈCLE, relatif à JEANNE D'ARC, de M. Henri JOHANNET, transmise par M. le comte du ROSCOAT.....	203
RAPPORT DU TRÉSORIER : Exercice 1909.....	218
PROCÈS-VERBAUX des séances de l'année 1910 ...	222

